



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

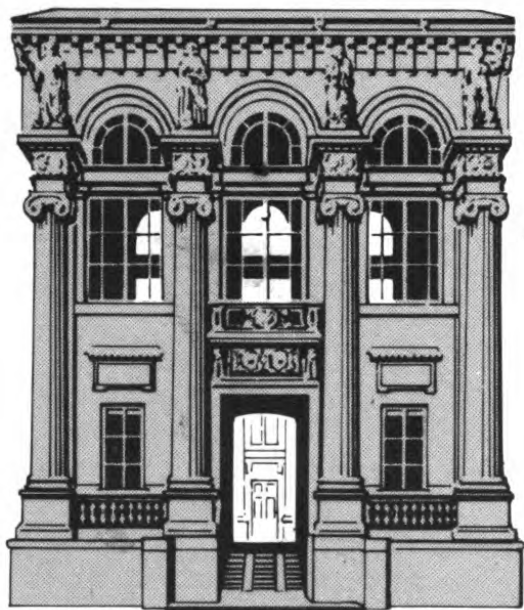
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr. II : A. 1900

127

1877

16

by () Gatsy



SA (2)

LA
PHILOSOPHIE
PAR AMOUR,
OU
LETTRES
DE DEUX AMANS PASSIONNÉS,
MAIS VERTUEUX.

NOUVELLE ÉDITION.

M. G. Schmitz

PREMIERE PARTIE.



A AMSTERDAM,
Et se trouve à PARIS,
Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire,
rue Saint-Severin, vis-à-vis des murs
de l'Eglise.



M. Sherman



LA PHILOSOPHIE
PAR AMOUR.



LETTRE DE DURVAL
A MADAME DE SAINFRAY.

MADAME,

J'AI un secret de la dernière importance à vous confier. L'honneur m'oblige à le révéler, & l'opinion que j'ai de votre cœur maternel, me détermine à m'adresser à vous.

Je suis aimé de Mademoiselle de Sainfray. Sans respect pour le préjugé orgueilleux qui condamne les femmes au silence, & sur l'idée avantageuse qu'elle s'étoit faite de mon cœur, elle m'a écrit plusieurs fois. Sa première

Aij

4 *LA PHILOSOPHE*

Lettre étoit anonyme, je l'ai reçu à la Messe au Couvent de * * *. Étonné d'un éloge que je ne croyois pas mériter, & plus surpris encore de l'aveu le plus tendre que l'amour ait dicté, je considèrai cette Lettre comme un piège tendu par quelque femme spirituelle & artificieuse; je n'y répondis point. Je n'aurois même jamais été persuadé que la franchise d'une femme pût percer à travers tous les préjugés qui l'absorbent, sans une seconde Lettre remplie des reproches les plus touchans, & où la sagesse & la naïveté se montroient dans le jour le plus pur. J'avoue, Madame, que je crus y reconnoître les premiers élans d'un cœur honnête, tourmenté du besoin d'aimer. Fier d'avoir fait naître & de partager un sentiment aussi sublime & aussi pur, je ne cherchai plus que l'occasion de connoître celle qui devoit en être l'objet.

Je sentistout ce qu'il en avoit dû coûter à ma chere Inconnue, & j'ouvris mon cœur, sans hésiter, au doux plaisir d'être véritablement aimé. Je pris ma

plume, elle me tomba vingt fois des mains. Que répondre à la plus vertueuse des femmes, lorsqu'elle vous écrit anonimement ? Lui répondre, je vous aime, je partage le plaisir que vous avez d'aimer. L'auroit-elle cru ? C'étoit peut-être détruire l'opinion qu'elle paroïssoit avoir de ma franchise, ou du moins lui laisser des doutes sur la droiture de mon cœur. Ce n'étoit point satisfaire à sa prudente question, *votre cœur est-il libre ?* Ma main trembloit, un feu dévorant brûloit mes entrailles, des larmes de tendresse échappoient de mes yeux. Ecrire simplement, je suis libre, me paroïssoit si froid & si peu consolant pour un cœur embrâsé.....

J'étois dans une perplexité dont je ne peux rendre compte. Je me déterminai enfin à lui avouer le plaisir que je ressentois d'avoir fait éclore son premier soupir & combien je desirois connoître celle qui venoit d'égarer ma raison, en pénétrant mon ame de la tendresse de la sienne. Je lui demandai la

permission d'aller baiser la main qui avoit osé tracer tout ce que j'inspirois à la plus respectable des Amantes, & dissiper les craintes que mon silence lui avoit suscitées sur ma délicatesse. Ma Lettre finie, j'y joignis les deux premières de mon aimable Inconnue, j'en chargeai son Commissionnaire comme elle me l'ordonnoit, & j'attendis mon sort avec une impatience mortelle. Trois quarts d'heure après, le Commissionnaire arriva. Eh bien! lui dis-je, avec précipitation, as-tu une réponse? Il me présenta une boîte à mouches. Je l'ouvris avec transport. J'y vis le portrait de Mademoiselle de Sainfray, que je reconnus à l'instant. Il étoit accompagné d'une Lettre conçue en ces termes.

« Reconnoissez donc celle qui vous
 » aime, & que vous devez toujours
 » respecter. Ressouvenez-vous du plaisir
 » que je témoignai à vous entretenir
 » l'Été dernier à Saint Cloud. Durval,
 » vous m'y montrâtes ingénûment toutes
 » vos vertus, & vous me séduisîtes

» fans le ſçavoir. J'ai gardé long-tems,
 » fans le connoître, le charme qui m'u-
 » nit a vous ; & la douce habitude que
 » j'ai contractée de vous voir à la Meſſe
 » a mon Couvent, a nourri ce senti-
 » ment délicieux dont j'ignorois l'im-
 » pétuoſité. L'orage a fait tous ſes pro-
 » grès, mon cœur s'eſt ouvert, des de-
 » ſirs de feu ſe ſont échappés, les lar-
 » mes de ma tendreſſe ont inondé mon
 » viſage, j'ai ſenti mes forces ſe dé-
 » truire ſous les violentes impreſſions
 » de l'amour ; votre image me ſuivoit
 » par-tout, & je la retrouvois fans ceſſe
 » au fond de mon cœur. Perſuadée en-
 » fin que je ne pourrois recouvrer ma
 » tranquillité, qu'en partageant avec
 » vous mon fatal ſecret, je pris ma
 » plume ; ma main trembla de plaiſir.
 » J'oſai vous écrire, j'oſai vous dire, je
 » vous aime, & je fus ſoulagée à l'inſ-
 » tant. Alors le ſouvenir de vos vertus
 » détruiſit toutes mes craintes, & je crus
 » mon honneur en sûreté en vous en
 » rendant le dépoſitaire. Durval, je ne
 » m'imagine pas m'être trompée ; mais

» songez que mon honneur & ma vie
 » son confondus.

» Je ne crois point devoir vous per-
 » mettre de venir à mon Couvent.
 » Votre visite paroîtroit suspecte à ceux
 » qui m'entourent. Il faut des yeux
 » bien purs pour juger mon cœur tel
 » qu'il est. Vous êtes le seul à qui j'aie
 » encore permis d'y lire. Mais en vous
 » le soumettant, je prétends comman-
 » der au vôtre. J'exige que vous ne
 » m'écriviez que lorsque je vous le per-
 » mettrai, & que vous attendiez sur
 » vos moindres démarches, les ordres
 » d'une Amante qui met tout son
 » bonheur à obéir à l'Amour. Adieu,
 » mon bon ami, considérez quelquefois
 » le portrait de celle que vous aimâtes
 » pour ses vertus. Je desire que ma fi-
 » gure ne démente point l'opinion que
 » vous aviez de votre Inconnue. Ah,
 » Durval ! si vous m'aimez comme je
 » le desire, je me trouverai la plus belle
 » & la plus heureuse des femmes. »

Cette Lettre me tomba des mains,
 Madame, je sentis avec peine la voix

de l'honneur se réveiller dans mon ame & me dire : *Un préjugé barbare t'ordonne d'oublier la beauté qui ne vit que pour toi. Épargnes la plus imprudente, la plus vertueuse & la plus tendre des femmes.*

Pour la première fois de ma vie, Madame, je désirai être noble, & j'eus la bassesse de rougir de ma naissance. Un peu revenu de mon premier égarement, je refermai la boîte & je me promenai dans ma chambre sans sçavoir où j'allois. Le Commissionnaire qui attendoit ma réponse me tira de ma rêverie, en me demandant si j'avois à le charger de quelque chose. Je courus presque involontairement à mon Secrétaire, & je fis à Mademoiselle de Sainfray la réponse suivante.

« Mademoiselle, je vous renvoie
» votre portrait. Je ne puis être à vous;
» nous devons nous oublier. L'honneur
» l'ordonne; votre cœur ne doit appar-
» tenir qu'à celui qui osera prétendre
» au titre de votre époux. Jamais, non
» jamais vos parens ne consentiroient

» à notre union. Je ne suis ni noble, ni
» assez riche pour le devenir. »

Je mis ce billet dans la boîte, & j'en chargeai le Commissionnaire. Sitôt qu'il fut parti, je me crus foulagé. Les émotions de ma tendresse étoient confondues avec les transports de mon orgueil. J'imaginois être tranquille. J'étois dans le délire. Après m'être promené assez long-tems dans ma chambre, je fus m'asseoir près de mon Secrétaire, j'y retrouvai la Lettre de Mademoiselle de Sainfray; j'avois oublié de la lui renvoyer, je l'éloignai de moi. Je pris un Livre pour me distraire, il me fut impossible d'en lire deux lignes. Mes yeux se tournoient malgré moi vers cette Lettre, je fus contraint de la reprendre; je la baifai involontairement & en pleurant, je résolus mille fois dans un instant de la déchirer, je n'en eus pas le courage; mes forces m'abandonnerent peu à peu, j'eus la foiblesse de la relire & j'y vis encore une fois l'héroïsme de la sagesse tracée en caractère de feu.

Cette seconde épreuve, Madame, acheva de m'accabler, je tombai dans le plus cruel anéantissement, je sanglotois comme un enfant, mon ame gémissoit sous le fardeau de l'honneur. Je formois à la fois mille projets impossibles. L'amour, l'espérance, la crainte, la douleur, la colère, tous ces sentimens dévoreroient mon cœur; j'étois près du désespoir. On vint frapper à ma porte, je me levai, je fus ouvrir. C'étoit encore le Commissionnaire qui m'apportoit la Lettre que je vais vous transcrire.

« Rendez - moi votre cœur, mon
 » ami, ne vous allarmez pas d'une
 » vaine chimère, connoissez mieux ce
 » que vous valez, & ne me dites plus,
 » je ne suis point noble. Apprenez,
 » jeune homme adorable, mais trop
 » craintif, que pour mériter votre
 » Adelaïde, il ne faut que vos vertus;
 » le bien que j'aurai suffira pour nous
 » deux. Ingrat, j'ai baisé malgré moi
 » votre Lettre désespérante, & j'ai
 » mêlé mes larmes à celles dont vous
 » l'aviez arrosée.

« *Jamais*, me dites-vous, *jamais vos*
» *parens ne consentiront à notre union.*
» Pourquoi? les croyez-vous assez peu
» sensibles pour renoncer au plaisir de
» faire mon bonheur? de qui mon sort
» dépend-il? De mes pere & mere,
» des auteurs de mes jours. Et ceux
» qui m'ont donné la vie voudroient-
» ils me rendre malheureuse en m'o-
» bligeant à renoncer au plus aimé, au
» plus vertueux de tous les hommes?
» Mais, dites-moi, quelle importance
» attachez-vous donc tant à la noblesse?
» Je suis noble, parce que mon pere
» est noble. Le vôtre ne l'est pas; eh-
» bien, en êtes-vous moins aimable,
» moins vertueux, moins aimé de vo-
» tre Adelaïde? Cela ne vous suffit-il pas
» pour être mon époux? Vous m'allé-
» guez votre peu de bien. Rougirez-
» vous de recevoir de moi une fortune
» plus considérable que la vôtre? Êtes-
» vous jaloux du plaisir que j'aurai à
» vous enrichir? Devenu mon époux,
» tout ce que j'aurai ne fera-t-il pas à
» vous? Pourrez-vous distinguer ce qui

„ appartient à l'un ou à l'autre? Allez,
 „ vous êtes un visionnaire que je suis
 „ trop bonne de détromper. Relisez
 „ cette Lettre, mon bon ami, baisez-la
 „ comme j'ai baisé la vôtre; n'y faites
 „ aucune réponse, car vous pouvez
 „ compter que je la jetterai au feu sans
 „ la lire. Adieu, l'homme aux visions,
 „ contentez-vous de m'aimer; apprenez
 „ de votre Adelaïde que l'honneur
 „ ne l'obligera jamais à vous oublier,
 „ & que ce sentiment ne fait point
 „ d'ingrats. „

Je restai immobile, Madame, tous mes sentimens s'éclipserent. Celui du respect demeura seul dans mon cœur. A peine pouvois-je me persuader qu'une ame humaine eût jamais atteint à un pareil degré de pureté. O Adelaïde! m'écriai-je, la Vertu & l'Amour sont d'intelligence pour faire briller l'innocence de votre ame sublime! Il n'appartient qu'à vous de porter à la fois dans votre cœur, & tout le feu de l'Amour & le calme de la Vertu! Quelle ame osera jamais se mêler à la vôtre!

Madame, je me jettai à genoux, je lûs encore une fois cette Lettre dictée par l'Innocence, elle me pénétra de ses sentimens célestes. J'étois attendri, mais je n'osois plus soupirer, j'adorois mon Amante, mais comme on adore Dieu. Je ne voyois plus ses charmes, mais je sentoits son ame anéantir la mienne à force de vertus. Mes larmes inondoient mes joues, mais ce n'étoient plus des larmes d'amour, elles étoient de ravissement. J'osai porter cette Lettre sacrée à mes levres tremblantes; je crus que cette atteinte m'avoit donné une ame nouvelle. Un feu divin pénétra tous mes sens, ma poitrine s'agita, la lumiere du jour disparut à mes yeux, & je me trouvai mal.

Revenu à moi je ne sentis plus que la douleur de renoncer à la plus vertueuse des Amantes, & je ne fus plus occupé que du moyen d'adoucir celle qu'elle ressentira en apprenant qu'elle est enchaînée aux bienséances d'un préjugé orgueilleux, que son ame pure & céleste rejettera sans doute avec dédain.

Mon premier dessein, Madame, fut de quitter Paris & de laisser ignorer à Mademoiselle de Sainfray ce que j'étois devenu, mais l'idée d'abandonner un cœur aussi ingénu & d'exposer la fille la plus vertueuse aux transports d'une passion terrible, me parut l'acte d'un mal-honnête homme, & j'y renonçai sur le champ. Ensuite me vint celui de vous prévenir, j'hésitai plusieurs fois, je craignis la colère d'une mere aveuglée par ses propres vertus. Rassuré par l'opinion respectable qu'on m'a donnée de votre tendresse & de la douceur de votre caractère, je me suis déterminé à implorer votre clémence pour la plus vertueuse des filles. Hélas, Madame! aurez-vous le courage de porter le trouble dans cette ame attendrie & paisible, dont l'expérience est limitée par ses vertus? Osez-vous lui dire? Je veux. . . . J'ai fait mon devoir, Madame, faites le vôtre. Je vous remets le dépôt que l'Amour m'avoit confié. Je renonce aux droits que la Nature même m'a donnés sur le cœur de Ma-

demoiselle de Sainfray. Je prends le parti du Sage, je cède à la raison, & je ne demande pour prix du sacrifice que je vous fais, que la promesse de ne jamais nommer à l'adorable Adelaïde, celui qui vous a révélé son premier secret.

O mere respectable ! quel devoir cruel je vous laisse à remplir ! Il ne vous suffit pas d'avoir donné le jour à la plus adorable des filles ; il faut plus, il faut arracher de son cœur un sentiment tout aussi puissant que celui de la Nature, il faut anéantir ses plus sublimes vertus pour y substituer les préjugés du monde. Quel échange, grands Dieux ! Je finis, Madame : Mes tristes réflexions ne feroient sans doute que vous allarmer, & je sens d'ailleurs qu'il ne me reste de force que pour fuir celle que je n'oublierai de ma vie.

R É P O N S E

RÉPONSE DE M^{ne} DE SAINFRAY,
A DURVAL.

RESTEZ, Monsieur, je vous en supplie, ou du moins ne partez qu'après m'avoir procuré le plaisir de vous voir & de vous dire de vive voix combien je suis sensible au sacrifice que vous me faites. Je vous remercie de vous être adressé à moi préférablement à mon mari. Quoiqu'il aime sa fille avec beaucoup de tendresse, il n'eût sans doute senti que l'insulte qu'elle faisoit à ses titres en aimant un homme qui n'est point noble; & comme il est extraordinairement vif, il se seroit peut-être porté à quelque excès contre ma pauvre Adelaïde. Je vais prévenir les nouvelles imprudences de cette infortunée en la retirant ce soir de son Couvent. Vous m'apprenez, Monsieur, que l'on court de grands risques en confiant l'éducation de ses enfans à des mains étrangères. Je retiendrai votre sage leçon: je ferai dorénavant mon devoir,

Première Partie.

B

je vous imiterai. J'espère vous voir demain dans la matinée. Je compte que vous ne me refuserez point ce plaisir, & que vous voudrez bien reculer de quelques jours un départ nécessaire & pour vous & pour ma fille. O, Monsieur, combien je vous respecte!

BILLET DE DURVAL

A MADAME DE SAINFRAY.

AH! Madame, prévenez l'indiscret aveu que votre adorable fille est prête de faire à son pere; je vous envoie la Lettre qu'elle vient de m'écrire; je tremble..... Lisez, Madame.

« Baise cette Lettre, mon bon ami :
 „ pleure de joie comme ton Adelaïde :
 „ mets la main sur ton cœur. Eh bien,
 „ palpite-t-il comme le mien ? Ah !
 „ Durval, que je vais être heureuse !
 „ On vient de m'apprendre que je fors
 „ aujourd'hui de mon Couvent pour
 „ demeurer toujours avec mon pere.
 „ Ne fors point de chez toi : demain
 „ dans la matinée tu recevras..... tu

„ sçauras..... je t'écrirai peut-être ,
 „ viens..... Oui. Car en arrivant
 „ chez mon pere, je me jetterai à ses
 „ genoux. Je lui avouerai combien je
 „ t'aime, combien tu mérites d'être
 „ aimé. Je lui montrerai toutes tes Let-
 „ tres. Oui, toutes: même celle où tu
 „ me dis si cruellement que *l'honneur*
 „ *t'oblige à m'oublier*. Il les lira, il en
 „ sera touché, il voudra te connoître,
 „ tu viendras au logis, il te verra, il
 „ t'aimera. Je te verrai, Durval. Ose-
 „ ras-tu me dire en face, *l'honneur*
 „ *m'oblige à vous oublier*? Non, non,
 „ mon ami, tu m'aimeras comme je
 „ t'aime, tu feras heureux de mon bon-
 „ heur. Mon cœur me le dit: il te con-
 „ noît trop bien pour se tromper. Que
 „ j'ai encore de choses à te confier.
 „ Premièrement, je..... J'entends un
 „ carrosse, peut-être vient-on me
 „ chercher. Adieu, mon bon ami, je te
 „ défie d'être aussi heureux que moi.



*RÉPONSE DE M^{me} DE SAINFRAY**A DURVAL.*

VOTRE précaution a été inutile, votre Lettre m'est parvenue trop tard. L'imprudente avoit déjà tout avoué, & mes craintes sont réalisées. Oui, Monsieur de Sainfray outré de colere..... La plume me tombe des mains..... La pauvre enfant est restée immobile, elle m'a regardée avec tendresse.... J'ai senti mes entrailles.... Mais que fais-je? J'accable votre cœur pour soulager le mien. Généreux jeune homme, transmettez - moi votre courage..... Je ne sçais où j'en suis. Reprenons haleine.

Permettez à la plus affligée des meres de verser dans votre sein les larmes de sa tendresse. Vous êtes le seul à qui je puisse parler de mes douleurs. Partagez-les comme je partage les vôtres. O! généreux ami de la Vertu, si vous l'eussiez vue!... mon cœur en palpite encore : Elle ne fit qu'un saut du carrosse dans l'appartement. La joie brilloit

dans ses yeux. Elle s'élança au cou de son pere, l'embrassa avec les transports les plus excessifs; m'embrassa de même: m'appella, du son de voix le plus tendre, sa mere, sa chere maman, & s'assit à côté de moi. Ses yeux fixés sur les miens, elle tenoit mes mains, les serroit dans les siennes, les portoit tantôt sur son cœur palpitant, tantôt sur sa bouche brûlante; regardoit les étrangers d'un air inquiet; vouloit parler; fronçoit les sourcils; respiroit à peine: & enfin s'écria, dès que la compagnie fut sortie: Je respire. Elle courut aussitôt fermer la porte du salon: « Mes », chers parens, nous dit-elle, en se jettant à genoux & en pleurant de joie, », daignez entendre la confession de », mon cœur. », M. de Sainfray courut à elle pour la relever. « Non, non, », mon pere, lui dit-elle, voilà comme », je dois vous remercier de m'avoir », donné la vie, & la posture que je », dois prendre lorsque je vous demande », quelque grace. Daignez m'écouter: », Vous m'avez toujours aimée, je

„ n'ai reçu de vous pendant mon en-
„ fance que des témoignages de ten-
„ dresse. Vous m'avez toujours dit que
„ mon bonheur dirigeroit le vôtre. „ Je
prévis son aveu, je voulus l'interrom-
pre, elle me supplia de la laisser conti-
nuer, & elle poursuivit ainsi : „ J'ai
„ atteint l'âge où l'on s'apperçoit qu'on
„ a un cœur; mon premier soupir est
„ échappé du mien. J'aime le plus ver-
„ tueux des hommes. Je sçais que je
„ ne puis l'obtenir que de la main de
„ mes chers parens. Je vous le demande
„ pour époux, & j'apporte avec moi
„ les témoignages de ses vertus. „ Elle
remit alors vos Lettres à M. de Sainfray,
qui les prit d'un air troublé, & qui après
les avoir lûes, regarda sa fille avec co-
lere, & lui ordonna de fuir sa présence,
en l'accusant de s'être déshonorée.

Monfieur, la pauvre enfant resta im-
mobile, elle pâlit, elle se retourna vers
moi, elle me tendit ses mains supplian-
tes; je voulus la secourir. Mon époux
m'en empêcha, en me disant qu'elle
étoit indigne de mes bontés & des sien-

nes. J'appellai ma femme de chambre, & j'ordonnai qu'on la conduisît dans son appartement. Je voulus alors appaiser mon époux, qui ne daigna pas m'entendre. Tenez, me dit-il, en me remettant vos Lettres, lisez, & voyez dans quel état d'avilissement est votre fille, Madame: voyez si vous voulez accepter pour gendre un homme sans nom, un séducteur; & il sortit. Je vous dirai demain, Monsieur, en allant vous voir ce qu'aura produit sur lui le récit de votre conduite & de vos généreuses résolutions. Je lui dirai tout ce que vous avez fait pour sa fille; je lui prouverai que loin d'être un séducteur Je lui montrerai votre première Lettre. Il connoîtra vos vertus; il défavouera certainement ses soupçons injurieux. O, mon cher fils! s'il vouloit partager Mais, que dis-je? . . . où m'entraîne? . . . Tout espoir est éteint. . . Soyez sûr que je traiterai ma fille avec beaucoup d'indulgence. Hélas! la chère enfant comment auroit-elle pû résister aux tendres accens de votre ame sublime? Née sen-

fible, vertueuse, sans expérience. Généreux jeune homme, son éloge est dans son choix, & le vôtre est dans mon cœur. Daignez y lire, & vous verrez combien je vous aime, & à quel titre je voudrois vous aimer. O, Monsieur, que vous êtes encore heureux ! Du moins dans l'excès de vos malheurs pouvez-vous dire : j'ai respecté une honnête fille ; j'ai été le gardien de sa sagesse ; j'ai triomphé de la plus violente passion ; je n'ai pas cessé d'être honnête homme ; j'ai fait mon devoir, je suis content. Mais moi, Monsieur, quelle consolation puis-je goûter ? Quel compte puis-je me rendre ? Qu'ai-je fait pour la vertu ? j'ai confié l'éducation de ma fille à des mains étrangères ; j'ai confié sa sagesse aux grilles d'un Couvent. Soumise aux orgueilleux usages de mon rang, j'ai négligé les premiers devoirs d'une mere, & j'ai privé ma fille du moyen d'être heureuse. Cependant, Monsieur, dans mon extrême accablement j'éprouve encore une douce joie ; c'est d'être estimé de vous.

BILLET.

BILLET.

Venez, Monsieur, venez recueillir nos tendres remerciemens. J'ai désabusé mon époux, il desire vous voir. Venez combler son admiration, & me procurer l'honneur de connoître l'homme du monde que j'honore le plus.

L E T T R E.

DURVAL A M^{me} DE SAINFRAY,

A QUELLE démarche m'avez-vous engagé, Madame ! falloit-il joindre à mes douleurs celle d'être humilié, & d'entendre les résolutions horribles d'un pere indigne de l'être ? Non, jamais l'offre de votre époux ne sortira de ma mémoire. Avec quel orgueil il eut la bassesse de me proposer de l'argent pour prix de ma sagesse ? Avec quelle tranquillité il me sollicita malgré la rougeur dont mon visage étoit couvert ? Encore, Madame, s'il eût jetté sur moi tout le fiel de son ame orgueilleuse Mais vous l'avez entendu . . .

Premiere Partie,

C

Ma bouche s'ouvrit..... Vous me fîtes un signe..... Pourquoi avez-vous commandé à ma colere? Monsieur de Sainfray mérite-t-il les moindres égards? Est-il digne d'être votre époux? Le Vice & la Vertu peuvent-ils habiter ensemble? Est-il pere? Mérite-t-il de l'être? Je ne puis me rappeler sans fremir, la tranquillité avec laquelle il détailloit les horribles précautions dont il se serviroit pour déterminer sa fille à m'oublier. Chacune de ses résolutions étoient autant de coups de poignard dont il me frappoit..... S'il n'eût été aveuglé?..... S'il se fût apperçu de ce qui se passoit dans mon ame, auroit-il pû soutenir ma présence? Oui, sans doute; le Vice rend intrépide. Le Barbare! la cruauté est le sentiment le plus calme de son cœur. Il faut du sang pour l'appaiser; je crains bien que celui d'Adelaïde n'abreuve son orgueil. Je retire la parole que je vous ai donnée, Madame; je ne quitterai point Paris; ma présence est ici trop nécessaire. J'ayvous trouvé des forces pour fuir celle

que j'aime, mais je ne suis point assez lâche pour laisser sans secours une tendre victime qu'un tyran a résolu d'immoler à son ambition. Oui, vous me verrez sans cesse entre le pere & la fille. Que dis-je, un pere? Un assassin que le Vice arme contre la Vertu. Un monstre qui juge du cœur d'autrui sur le sien, & que l'orgueil.... Non, Madame, on ne fera point éprouver à mon Amante les traitemens qu'on lui prépare. Je ne crains.... La mort même.... J'arrêterai le bras de ce malheureux pere. N'est-il donc pas assez pénible pour une fille vertueuse d'étouffer une passion aussi terrible que celle de l'amour, sans l'obliger à force de tourmens d'expier le prétendu crime d'aimer un homme à qui elle croit des vertus. Rappellez-vous, Madame, ce qu'il répéta tant de fois (& avec un enthousiasme que la cruauté seule pouvoit verser dans son ame.) Oui, dit-il, si ma fille persiste dans son erreur, je jure, je jure de la tenir enfermée le reste de sa vie; je lui ferai sentir que les volontés d'un pere

font des Loix inviolables pour un enfant, & que je ne suis point homme à céder aux caprices d'une tête légère, encore moins à souffrir que ma fille me déshonore. Et il osa ajouter, je suis satisfait, Monsieur, de votre conduite, elle me prouve combien vous avez l'ame généreuse & belle. Une ame généreuse & belle! Est-il fait pour la connoître? Peut-on en juger, sans avoir avec elle quelque intelligence? Qu'y a-t-il de commun entre M. de Sainfray & moi? Madame, l'orgueilleux dans sa chimérique élévation dédaigne les hommes, & regarde le Ciel avec impunité; l'honnête-homme, au contraire, resserré dans la sphère de l'Humanité, goûte les plaisirs de la Nature, aime les hommes, méconnoît les Grands, & ne rampe jamais. J'allois lui répondre, Madame. Un seul de vos regards fit encore expirer mes paroles sur mes lèvres. Je concentrai ma rage dans mon cœur. J'aime mieux rougir devant votre époux que de vous allarmer. J'ai fait pour vous, peut-être plus que l'honnête-

homme ne devoit faire. Je ne m'en repens point : je renonce (je vous le répète) au bonheur de m'unir à Mademoiselle de Sainfray ; mais j'exige qu'on la rende heureuse. Croyez moi , ce n'est point à force de tourmens qu'on l'obligera jamais à être ingrate. O , Madame ! osez-vous l'abandonner aux mains de son pere ? Auriez-vous cessé d'être mere ? Vos entrailles ne seroient-elles plus sensibles au cri de la Nature ? Non , j'ose espérer que vous ne partagerez pas avec votre cruel époux , le pouvoir que la Nature seule vous donne sur votre enfant. Je vous seconderai , Madame : mes jours doivent répondre de ceux de mon Amante.

B I L L E T


DE MADAME DE SAINFRAY.

VOTRE Lettre m'a fait trembler , Monsieur , je vous la renvoie , relisez-la. Je ne doute point que vous ne désavouiez tout ce que vous osez m'écrire

30 *LA PHILOLOPHE*
contre un homme que j'aime, & que
vous devez respecter. Je réponds des
jours de ma fille; votre secours ne m'est
d'aucune utilité. Il ne vous reste donc,
Monsieur, qu'à tenir votre parole:
l'homme d'honneur ne se dément ja-
mais.

RÉPONSE DE DURVAL.

LA parole que j'ai donnée est condi-
tionnelle; que l'on s'acquitte de la pro-
messe qu'on m'a faite, & je remplirai
la mienne. Je ne puis défavouer, Ma-
dame, les affligeantes vérités qui me
font échappées contre votre époux,
par la même raison que l'homme d'hon-
neur ne se dément jamais. Quant au
respect que je lui dois, c'est une ques-
tion que j'aurai la prudence de ne point
résoudre pour ne me plus mettre dans
mon tort vis-à-vis de vous.



DEUXIEME BILLET
DE MADAME DE SAINFRAY.

VOTRE réponse est, à quelque chose près, aussi dure que votre première Lettre, & l'adresse avec laquelle elle est conçue, me laisse des doutes qui m'allarment. Vous me ferez plaisir de vous expliquer plus clairement.

RÉPONSE DE DURVAL.

MA conduite est toute simple. Lorsque j'ai cru mon absence nécessaire à la tranquillité de Mademoiselle de Sainfray, j'ai promis de quitter Paris. Aujourd'hui elle a besoin de mes secours, je reste.

LETTRE DE M^{TE} DE SAINFRAY
A DURVAL.

TOUT espoir m'est donc ôté, Monsieur. Vous vous repentez déjà de contribuer à la consolation d'une mere

environnée de malheurs. Vous renoncez à vos généreuses résolutions. Vous promettiez sans doute au-delà de vos forces. J'aurois dû le prévoir. Mais vos vertus me cachent vos foiblesses.

Dites-moi, Monsieur, de quel prétexte vous servez-vous pour rendre légitime le refus de tenir votre parole d'honneur. *J'avois trouvé, me dites-vous, des forces pour fuir celle que j'aime, mais je ne suis point assez lâche pour laisser sans secours une tendre victime qu'un monstre a résolu d'immoler à son ambition.* Homme plein de passions & de vertus, où puisez-vous de pareils soupçons? Quoi! vous êtes assez déraisonnable pour ne pas vouloir distinguer les premiers transports de l'orgueil d'avec ceux de la colere? Mon époux, enchanté de vos résolutions, pouvoit-il supporter les cris de sa fille? Craignant son indocilité, il s'arme contre des forces imaginaires; l'erreur l'abuse pour quelques instans, & votre raison s'en révolte. Vous voulez braver un monstre qui n'existe pas. Eh bien, Monsieur,

êtes-vous satisfait ? J'ai blâmé mon époux que vous haïssez. Si cette réparation ne vous suffit pas , je suis prête d'aller vous demander à genoux le pardon des outrages que vous avez reçus pour moi. Parlez , Monsieur. Il n'est aucun moyen dont je ne me serve pour vous dédommager des peines que je vous ai causées , & pour soulager votre cœur dont je partage les chagrins. Trop aimable jeune homme , si j'osois vous révéler la cause. . . . Mais à quoi cela serviroit-il ? J'ai été trompée dans mon attente. Vous vous êtes dit fils d'un Laboureur. . . Le préjugé. . . Je ne puis rien. . . si ce n'est de dévorer en silence la douleur de vous perdre. Enfin , Monsieur , la tranquillité de ma fille dépend de votre absence. Voyez ce que vous voulez faire & pour elle & pour une mere qui vous aime , & que vous affligez cruellement.



REPONSE DE DURVAL**A M^{me} DE SAINFRAY.**

LA mere d'Adelaïde à mes genoux ! Vous, Madame ! Ah ! foyez obéie. Je vous immole même les craintes qui révoltent, malgré moi, jusqu'à maraifon. Oui, Madame, je vous l'avoue, les résolutions de M. de Sainfray ne peuvent fortir de ma mémoire. Je cède en tremblant. Je..... Mon absence vous est utile, je pars. Que mon Adelaïde & sa mere soient heureuses. J'en ferai moins à plaindre.

Je ne la verrai donc plus. O, ma mere ! Il faut donc la quitter ? la perdre ? l'oublier ? ... L'oublier ! Non. On peut trouver des forces pour braver l'Amour, mais il faut trop de vertu pour l'anéantir. Je ne serai jamais l'époux de votre aimable fille, mais je mourrai son Amant. J'ose espérer aussi, Madame, que vous vous ressouviendrez de la promesse que vous m'avez faite de me

donner souvent de ses nouvelles & des vôtres , & de ne me rien cacher de la conduite qu'on tiendra avec elle. Voilà , ma mere , les dernieres conditions que je vous imposerai de ma vie. J'ose vouloir que vous les acceptiez.

*LETTRE DE M^{ne} DE SAINFRAY
A DURVAL.*

SOYEZ certain que j'acquitterai mes promesses , & que je n'oublierai jamais les services que vous m'avez rendus. Calmez vos craintes, Monsieur. Comptez davantage sur les soins d'une mere qui aime tendrement sa fille. Songez à vos sermens. Je ne puis m'empêcher de vous les rappeler. Songez qu'une seule de vos foibleffes peut me mettre au tombeau. Ce n'est pas que je redoute un pareil sort. Non. Mais il me reste des devoirs à remplir sur la Terre. Si j'avois assuré le bonheur de ma fille & le vôtre , j'y descendrois sans peine. Adieu, mon fils, adieu. Si vous voulez

embrasser encore une fois une mere qui vous aime, trouvez-vous demain sur les neuf heures & demie du matin au jardin de l'Infante.

LETTRE D'ADELAÏDE

A *M^{me} SAINTE****.

O Ma bonne amie! daignez éclaircir mes doutes. Dites-moi, suis-je coupable? Vous connoissez mon cœur, il est votre ouvrage. Vous m'avez élevée; mes principes sont à vous. Je n'ai acquis qu'un sentiment de plus. L'amour. Est-ce donc un crime?

Il n'est point de douleur que je n'aie éprouvée depuis que je suis sortie de votre Couvent. En arrivant au logis, j'avouai à mon pere combien j'aimois Durval. Je lui remis ses Lettres. Loin d'être touché de ses vertus & de partager ma joie, il me regarda avec indignation. Il m'accusa de m'être déshonorée, & m'ordonna de fuir sa présence. Chere amie, mon sang se glaça dans mes vei-

nes, & je m'éloignai. A mon réveil, je me trouvai dans mon appartement, assistée seulement de la femme de chambre de ma mere. La bonne Babet étoit à genoux auprès de mon lit; elle me tenoit les mains qu'elle arrosoit de ses larmes. J'y mêlai les miennes, & je me sentis un peu soulagée. Il est vrai que je portois au fond de mon cœur celui qui me fait encore aimer la vie. Son image me consolait; elle adoucissoit l'amertume de mes douleurs. Un peu revenue de mes angoisses, je demandai à parler à mon pere. Babet descendit pour le prévenir. Il étoit sorti, elle me dit que ma mere pleuroit en écrivant. Je me levai; j'allois descendre, lorsque j'entendis le bruit d'un carrosse, & l'instant après je reconnus la voix de mon pere. Babet descendit sur le champ. J'avançai en tremblant sur l'escalier: il lui répondit d'un ton de colere; Dis-lui, que je ne la reverrai que lorsqu'elle sera digne de moi, & qu'elle sentira ce qu'elle doit à son nom. Je jugeai par cette réponse que mon crime provenoit de mon choix,

J'interrogeai mon cœur, & je ne me trouvai point coupable. Je me rappelai ce que Durval me marqua en me renvoyant mon portrait. *Je ne suis ni noble, ni assez riche pour le devenir. Je ne puis être à vous ; vos parens ne consentiroient jamais à notre union.* Cette idée me fit éprouver, pour la première fois, le sentiment de la colère. Je ne vis plus dans le procédé de mon père que le mépris qu'il avoit pour les vertus d'un homme sans nom, & que la vile préférence qu'il donnoit à des titres qu'on ne doit qu'au hasard. Je vous avoue, ma bonne amie, que dans cet instant, le sentiment de l'Amour absorba celui de la Nature. Je ne sentis plus que l'insulte que l'on faisoit à Durval. Je résolus mille fois de braver la colère de mon père, & d'aller lui reprocher en face l'orgueilleuse opinion qu'il a d'une naissance dont je fais peu de cas. Mais, chère bonne amie, la crainte d'exposer mon Amant à sa fureur étouffa ma résolution. Je me contentai d'en dédommager Durval, en lui offrant tacitement

mon cœur, & en jurant de l'aimer toute ma vie : j'espérois aussi que mon pere reliroit ses Lettres, & que son ame devenue plus calme se laisseroit toucher par ses vertus. Cette erreur a soutenu mon courage pendant les quatre premiers jours que j'ai passés dans ma chambre sans voir d'autre personne que Babet, lorsqu'elle m'apportoit ce dont j'avois besoin. Le cinquieme jour, e reçus la visite de ma mere ; je tremblai à son premier abord. Je fus près d'un quart-d'heure sans oser lever les yeux. Elle ne me parloit point. Son silence augmentoit mes craintes. Je n'osois parler la premiere. Je l'entendis soupirer, Ah ! ma douce amie, les larmes d'une mere vont droit au cœur d'un enfant, le mien s'ouvrit pour les recevoir. Je me jettai à ses genoux, je les embrassai. Je voulus parler, mes sanglots me suffoquerent. Adelaïde, me dit-elle, votre trop grande sensibilité vous a perdue, ma chere fille : il ne suffit point de souscrire aux Loix de l'honneur pour échapper aux accusations des hommes, il est

encore des préjugés qu'il faut respecter. Foible & sans expérience vous vous êtes laissée entraîner au torrent. La Nature, allez-vous me dire, porte malgré nous le sentiment de l'Amour au fond de notre cœur, j'en conviens. Mais la raison doit l'en tirer, sur-tout lorsqu'il porte avec lui la difficulté d'une union sortable. Ma chere enfant, l'obéissance filiale est un tribut que tu dois payer à la Nature. Je ne sçais point désobéir, lui répondis-je; vous le sçavez, ma tendre mere. Mais, dites-moi, qui peut engager mon pere à me refuser pour époux le plus vertueux des hommes? Est-ce parce qu'il n'est point noble? Le bonheur de sa fille lui seroit-il moins cher que des titres qu'il ne doit qu'au hasard. Je ne le vois que trop, mon pere ne m'aime plus. Il vous aime, ma fille, me dit ma mere, en m'interrompant, vous ignorez sans doute qu'il est des usages qu'il faut respecter; celui de la Noblesse en est un. Vous ne pouvez, sans déroger, épouser qu'un Gentilhomme. Je lui demandai ce que vouloit dire

dire déroger ? Elle alloit me répondre , lorsque Babet vint l'avertir que mon pere étoit de retour. Elle me quitta avec une précipitation qui m'allarma , d'autant plus cruellement que je jugeai qu'il lui étoit défendu de venir me consoler. Cette idée réveilla toute ma colere ; je ne sentis plus que l'aveugle obéissance que l'on exigeoit de moi , & la cruelle autorité avec laquelle on me traitoit. Le désespoir agita mon cœur : je me tordoïis les mains , j'accusoïis le Ciel de m'avoir donné un pere sans tendresse ; je pleuroïis de rage. Je parcouroïis ma chambre sans sçavoir où j'alloïis ; & au bruit que fit un fauteuil que je renversai , ma mere monta. Je me précipitai dans son sein ; je l'inondai de mes larmes : Je suis donc abandonnée , m'écriai-je , on veut donc ma mort. Oui , je le vois , mon pere vous a défendu même de me consoler. Qu'ai-je fait pour être bannie de sa présence & de la vôtre ? Aimer , est-il un crime ? Suis-je moins vertueuse pour être plus sensible ? Qu'ai-je fait enfin ? Que céder à un sentiment auto-

Premiere Partie. D

rié par la Nature, & que de travailler à mon bonheur? Eh bien! si mon pere me hait, qu'il me chasse de sa présence; mais qu'il me laisse au moins dans ma douleur, le sein d'une mere pour y verser mes larmes. Hélas! que j'étois loin de penser que le terme de mon enfance dût être celui de mon bonheur. Ma tendre amie, elle resta toute interdite, elle me serra contre son sein. Je sentis son cœur palpiter, & mon visage inondé de ses larmes. Nous nous tenions encore embrassées lorsque mon pere entra; je m'arrachai brusquement des bras de ma mere. Je fus au-devant de lui en tremblant. Chère amie, sa présence, loin de m'irriter, m'attendrit. Je pris involontairement sa main, je la baisai, il me considéra un instant. Adelaïde, me dit-il, vous pouvez descendre souper avec nous, si vous le jugez à propos, & il sortit. Je regardai ma mere, elle me sourit en pleurant. Eh bien, ma fille, me dit-elle, tu vois.... Je ne lui donnai pas le tems d'achever. Je me précipitai dans ses bras, & j'y versai des larmes

de joie. Le souper fut assez gai ; depuis ce tems on ne m'a fait aucun reproche : on ne me parle plus ni de mon Amant, ni du déshonneur dont on m'accusoit. Mais je remarque que les carresses de mon pere sont moins tendres que celles dont il m'accabloit, lorsqu'il venoit me voir à notre Couvent. Il regne sur son visage un sérieux imposant, qui joint au sentiment de mon amitié celui de la crainte, & qui m'annonce sans cesse que le seul moyen de conserver ses bontés, est de lui obéir aveuglément. Cette autorité absolue me révolte malgré moi ; je ne puis même la concevoir. Je sens que les liens du sang laissent un rapport intime entre le pere & l'enfant, & que si l'un est malheureux, l'autre doit l'être aussi. J'éprouve en même-tems, que je ne puis être heureuse qu'en obtenant pour époux celui que j'ai choisi, & dont j'adore les vertus. Enfin, il ne manque à Durval que le titre de noble. Et je ne puis croire qu'une pareille chimère soit un motif assez puissant pour déterminer mon pere à me le refu-

fer. Chere amie, éclaircissez mes doutes. Dites-moi, ce qu'on entend par déroger? Et si les peines infligées à ceux qui dérogent, sont plus cruelles que la perte du bonheur.

*LETTRE D'ADELAÏDE
A M^{ME} DE SAINTE***.*

LE voile est tombé. Je vois mes malheurs dans tout leur jour. On a beau dissimuler, les événemens m'instruisent. On a fait rejaillir sur Durval Oui, on a découvert sa demeure Je ne sçais où j'en suis.

Chere amie, j'avois passé l'après-midi à côté de ma mere, elle m'avoit comblée de caresses. Je sentoís pour la premiere fois combien la joie est délicieuse, lorsqu'elle succède à la douleur; je la favourois. J'apperçois mon pere, qui passe dans la cour, je me leve avec précipitation, je cours lui ouvrir la porte, & l'attendre au passage pour l'embrasser. Dès qu'il parut, je m'élançai à son cou. Il me repoussa d'une

main , en me jettant un regard semblable à celui dont il m'accabla , lorsque je lui avouai que j'aimois Durval , c'est-à-dire , de ces regards , qui non-seulement révoltent la Nature , mais qui tuent l'ame. Je restai dans l'attitude où j'étois lorsqu'il m'arrêta ; j'étois si troublée , que j'entrevoyois à peine toute la rage qui étoit peinte sur son visage. Je lui entendis prononcer les mots de *libertin* , de *séducteur* , & il fit signe qu'on m'éloignât de lui. Cette cruelle scène se passa hier au soir. Ma mere ne me quitte point ; je lui ai fait plusieurs questions auxquelles elle n'a pas répondu. Chere bonne amie , on craint peut-être que je n'aie la moindre intelligence avec mon Amant. On use de tous les moyens pour me tromper : on effraye sans doute mon ame pour y faire pénétrer l'erreur plus facilement. Que dis-je ? Peut-être la fureur d'un pere barbare... Chere amie , s'il avoit déjà exercé sur Durval... le cruel... a étouffé le sentiment de la Nature , celui de l'Humanité... Ciel ! tout mon sang se retire

vers mon cœur. La rage & le désespoir m'arrachent l'ame. La vie est le plus cruel tourment que j'endure. Chere amie, informez-vous.... Mais par qui me le ferez-vous sçavoir? Hélas! peut-être ne voudra-t-on pas seulement que Babet vous porte cette Lettre. O mort! Pourquoi te refuses-tu à me secourir?

LETTRE DE M^{me} DE SAINFRAY
A DURVAL.

MES craintes sont donc réalisées, Monsieur, le prétendu protecteur des jours de ma fille & des miens, est donc devenu un lâche, qui cache sous le masque de la vertu, une ame assez vile pour abuser de ma confiance. J'avois attribué à votre grande sensibilité, le silence que vous avez gardé sur ma dernière Lettre. Je ne vous avois proposé qu'en tremblant de venir au jardin de l'Infante me faire vos adieux. Je redoutois pour vous jusqu'à mes larmes; je craignois qu'elles n'amollissent votre

courage. Vous conviendrez que je m'abusais cruellement, puisque vous ne vous êtes soustrait à mes embrassemens que pour fuir la présence d'une mere que vous n'auriez pû regarder en face sans rougir. Pignore quels sont les projets qui vous retiennent à Paris. Je sçais seulement qu'un imposteur est à redouter. Mais songez que ma fille est sans cesse dans mes bras.

RÉPONSE DE DURVAL.

J'INTERPRETE vos soupçons, Madame, ils portent à mon cœur un coup d'autant plus sensible que je n'ai jamais mérité les reproches déshonorans dont vous m'accablez. J'ai été contraint de ne répondre ni à votre Lettre ni à votre invitation. La cause qui m'en a empêché subsiste encore. Votre domestique pourra vous rendre compte de l'état où je suis. J'y joindrai tous les sermens que vous exigerez. Je suis si foible que je n'ai seulement pas la force de me justifier.

*LETTRE DE M^{ME} DE SAINFRAY
A DURVAL.*

INFORTUNÉ jeune homme, vous m'arrachez des larmes malgré moi. Cependant... je veux attendre votre convalescence. Peut-être la réflexion vous déterminera-t-elle à avouer à une mère défolée, la cause des inquiétudes que vous lui donnez.

*RÉPONSE DE DURVAL
A M^{ME} DE SAINFRAY.*

QUOI! Madame, vous resteroit-il des doutes? Quelque imposteur.... que dis-je? Personne n'est instruit de mes malheurs. Auroit-on, sous de vains prétextes, commencé le supplice que l'on préparoit à Adelaïde? Oh! Madame, je ne puis supporter cette idée, mon ame est dévorée par la crainte..... le désespoir.... la rage..... On me préparoit sans doute ce dernier coup? Madame, prolongez ma vie d'un instant; que

que je meurs innocent à vos yeux. Ne me refusez pas cette dernière grace; j'attends votre réponse sous une demi-heure. O, Madame! vous êtes-vous réservée de me plonger le poignard dans le sein?

LETTRE DE M^{me} DE SAINFRAY
A DURVAL.

SÇACHEZ, Monsieur, que loin de vouloir vous porter le poignard dans le sein, je ne desire rien tant que de vous retrouver digne de ma tendresse, & de vous même. Répondez à cette accusation.

Monsieur de Sainfray, persuadé que vous exécuteriez ce que vous nous aviez promis à tous deux, avoit rendu la liberté à sa fille, & loin d'être un monstre, un pere dénaturé tel que vous l'avez jugé; je l'ai vû plus sensible & plus tendre qu'elle ne le méritoit peut-être après ses imprudences. J'éprouvois déjà le plaisir d'appaiser par mes caresses les douleurs d'Adelaïde. Je jouissois de

sa tranquillité ; il ne manquoit enfin à mon bonheur que celui de vous le faire partager. J'attendois de vos nouvelles , j'étois livrée depuis cinq jours à cette impatience , lorsqu'hier le soir mon époux se refusa , en entrant , aux embrassemens de sa fille. L'excès de la colere étoit peint sur son visage , à peine pouvoit-il parler. Il fit signe de la main qu'on l'éloigna de lui. Je la confiai aux soins de ma femme-de-chambre , & je restai seule avec mon époux. Jugez , Monsieur , de la détresse où j'étois ; j'attendois en tremblant qu'il m'apprît la cause de sa nouvelle fureur. Il se promenoit dans la salle avec les démonstrations d'un homme au désespoir. Soyez crédule , Madame , me dit-il , foyez crédule , ajoutez foi aux résolutions d'un libertin qui cache sous le masque de l'Honneur les sentimens d'un scélerat. Mon premier soin fut de vous excuser. Je l'assurai que vous n'étiez plus à Paris , que vous en étiez parti depuis sept à huit jours. Vous vous trompez , me répondit-il. Je voulus in-

fister , il me lança un coup d'œil effrayant , en me répétant que j'étois fort crédule. Oseriez-vous me le persuader , dit-il ? Je restai interdite. Il est à Paris ; car je viens de le voir à l'instant ; il étoit arrêté vis-à-vis la maison , à prendre sans doute les mesures nécessaires pour exécuter le projet le plus hardi. Il étoit même accompagné de deux jeunes gens qu'il s'est associé , & auxquels il a certainement confié son projet & les imprudences de ma fille. Si j'osois croire qu'Adélaïde fût assez lâche pour tremper dans un pareil complot , elle périroit de ma main. Je l'assurai en tremblant , que vous n'aviez eu aucun commerce de Lettres avec elle depuis son retour au logis ; que personne n'étoit approché de ma fille , excepté ma femme-de-chambre , qui ne vous connoissoit certainement pas. J'osai ajouter que peut-être il s'étoit trompé. Je me suis si peu trompé , me répondit-il , que ce scélérat a pâli en me regardant. Voilà Monsieur , le détail que vous exigez de moi. Justifiez-vous.

LETTRE DE DURVAL
A M^{me} DE SAINFRAY.

QU'UN seul instant de consolation me coûte cher, Madame. Je vais tout avouer. Vous allez voir mon ame toute à découvert, vous la trouverez pleine de foibleſſes. Mais je ne ſuis point un lâche : non, je n'ai jamais formé le projet odieux dont on m'accuſe, & je n'ai pas l'ame aſſez vile pour divulguer le ſecret de Mademoiſelle de Sainfray, raffurez-vous, Madame, il eſt encore dans mon cœur, il n'en sortira qu'avec mon dernier ſoupir. Soyez ſûre que je n'aurois pas manqué de me rendre au jardin de l'Infante, ſans de fortes raiſons. Rafferé par la promeſſe que vous me faites dans votre Lettre, de m'inſtruire de la conduite qu'on tiendra avec mon Amante, je ne me ſentois plus agité que par le ſouvenir d'une privation cruelle, mais à laquelle l'Honneur m'obligeoit à conſentir, &

dont le bonheur de l'adorable Adelaïde dépendoit. Je relisois votre Lettre à tout instant , elle abusoit mon ame ; je croyois trouver la tranquillité dans les bras du Sommeil , je me trompois. Sitôt que je fus livré à moi-même , mon courage m'abandonna ; j'eus beau vouloir commander à mon imagination , mes efforts furent inutiles. Ils ne servirent qu'à m'irriter davantage , mes craintes se réveillèrent. Toutes les fureurs de l'Amour m'agiterent à la fois , & me ménerent par degrés au désespoir. Je verfois un torrent de larmes. Je sentois en rougissant les transports de ma passion étouffer dans mon ame la voix de l'Honneur. Je me levai , je courus reprendre votre Lettre ; je la relus avec avidité. J'en attendois des secours tels que ceux qu'elle m'avait déjà procurés. Ma tendre Mere, mon ame n'étoit plus sensible ; ou plutôt un seul sentiment la contenoit toute entiere : j'étois yvre d'amour ; je passai toute la nuit dans cette cruelle agitation ; absorbé enfin par la fatigue , je m'endormis. Je me

réveillai, il était près de neuf heures. Je me rappelai le peu de courage qui me restoit, j'achevai de m'habiller. Mes yeux étoient sans cesse tournés vers ma montre, chaque minute qui s'écouloit arrachoit une partie de mon ame. J'aurois sans hésiter acheté un quart-d'heure d'une portion de mon sang. Que dis-je ? mon cœur auroit-il pû supporter une émotion de plus ? Non, ma tendre mere ; car étant sorti de ma chambre pour aller vous faire mes adieux, un tremblement horrible se fit sentir par tout mon corps ; je voulus le vaincre. J'imaginai que l'air me rendroit mes forces. Je fus obligé de m'asseoir au milieu de l'escalier. Un oppressement affreux m'empêchoit de respirer ; & mes cris expiroient sur mes lèvres. Heureusement un domestique descendit, me reconnut, appella du monde : on me transporta dans ma chambre, & bientôt un frisson universel m'annonça une fièvre violente, qui ne me quitta que le cinquième jour. Hier deux de mes amis vinrent me voir, je les engageai

à passer la journée avec moi. Sur le soir je demandai à me lever, ils voulurent m'en empêcher; ils me dirent que je paroissais trop abattu pour avoir la force de rester même dans mon fauteuil. Je persistai; je me levai; j'étois effectivement bien foible, & il me restoit encore de mes douleurs un mal de tête, qui, sans être bien vif, m'étourdissait. Je m'assis & me mis à rêver. Mon imagination m'offrit Adelaïde; son image répandit la sérénité dans toutes les parties de mon ame. Une tendre émotion agitoit lentement mon cœur; je sentois le feu de l'Amour le réchauffer, peu à peu toutes mes facultés se réduisoient à aimer; je n'avois aucun desir, ni n'étois en état de faire aucune réflexion; j'étois heureux; voilà tout ce que j'éprouvois. Mes amis eurent la cruauté de me tirer de mes deux rêveries, mes songes s'évanouirent, l'impression resta. Je me levai avec une précipitation qui les étonna; je fus me mettre à ma croisée, & là je roulois dans ma tête mille projets qui ne ressembloient à rien, &



qui aliénerent ma raison. Tout le feu de l'amour se ralluma dans mon cœur, & me donna de nouvelles forces. Je dis à mes amis que je voulois prendre l'air ; qu'il me feroit du bien, & que s'ils vouloient, j'irois, à l'aide de leurs bras, jusqu'aux Tuileries ; je sçavois que je passerois par votre rue. J'allois voir la maison de mon Amante ; dans l'état où j'étois, j'adorois jusqu'aux murs qui la renferment. J'aurois sans hésiter payé de ma vie le plaisir de les voir. Mes amis traiterent ma proposition d'extravagance, mais j'insistai si fortement qu'ils n'osèrent plus s'y opposer ; ils m'aiderent à m'habiller, & nous partîmes. Que j'étois content ! j'allois jouir de la seule consolation que je croyois permise. A peine dans votre rue, je fixai mes regards vers votre maison, quoiqu'il me fût impossible de l'appercevoir encore. Une douce joie pénétroit déjà mon ame ; plus nous approchions & plus je sentois mon cœur s'épanouir. Lorsque nous fûmes presque vis-à-vis, je proposai à mes amis de

nous reposer un instant sur un banc de pierre près l'Hôtel de M. le Comte de *** , & de-là je considèrai avec tant d'avidité l'asyle de mon Amante , que mes amis s'en apperçurent. Ils me demandèrent ce que je fixois avec tant d'attention. Je leur fis deux ou trois menfonges , pour mettre fin à leur cruelle curiosité. Un instant après je vis un carrosse s'arrêter à la porte ; je ne le reconnus pas pour celui de M. de Sainfray , & il entra le moment d'ensuite. Si-tôt que le feu de mon imagination fut éteint , je priai mes amis de me reconduire chez moi ; je rentrai ayant une fièvre très-violente , & qui me dévore encore. Voilà , Madame , la confession exacte de mon cœur. Soyez certaine que malgré vos soupçons outrageans , ma résolution est toujours d'acheter , s'il le faut , de ma vie & votre tranquillité , & le bonheur de votre adorable fille.



*LETTRE D'ADELAÏDE
A M^{ME} DE SAINTE***.*

JE profite de l'absence de ma mere pour vous écrire ; elle vient de sortir pour la premiere fois depuis mon second emprisonnement. Elle est aussi triste que moi. Depuis hier matin entr'autres, elle est presque toujours absorbée. L'inquiétude est peinte sur son visage, elle descendit plus de vingt fois dans le cours de la journée ; elle parloit souvent en particulier à sa femme-de-chambre. Je voulus prendre l'air à ma croisée, elle m'en empêcha, sous le prétexte qu'il faisoit beaucoup de vent, ce qui n'étoit pas. Dites-moi, chere amie, quelle peut être le motif de la bizarre conduite de mes parens ; qu'elle est insultante pour mon cœur ! Me croient-ils capable d'autoriser Durval à s'écarter du respect qu'il leur doit. Soyez sûre, chere amie, que s'il osoit faire quelque entreprise déshonorante, & pour lui & pour moi, je ne lui pardon-

nerois de ma vie. J'adore ses vertus ; s'il cesse de les avoir , il ne m'est plus rien. Que dis-je ? Celui qui sçut respecter mes foibleffes peut-il respecter un lâche ? Non , cet aimable jeune homme aura peut-être cherché les moyens de me voir : il se fera adressé à quelques-uns de mes domestiques, on l'aura trahi. Si je connoissois le monstre..... ma raison se révolte en vain ; je n'ai que des doutes , tout sert à me décourager ; je suis sans consolations , & sans conseil : tout ce qui m'approche est suspect ; & , dans le sein de ma famille , je suis environnée d'ennemis. Ayez donc quelque pitié de moi , chere amie , éclaircissez mes doutes. Suis-je coupable ? Méritai-je tous les mauvais traitemens qu'on me fait éprouver.

P. S. Je n'ai pû envoyer Babet chercher votre réponse à ma premiere Lettre. Mais j'entends quelqu'un ; il faut que je remette à un autre instant à vous faire tenir celle ci.



*LETTRE D'ADELAÏDE**A M^{ME} DE SAINTE * * **

MA mere vient de m'annoncer que j'étois libre, & que mon pere consentoit à me revoir. Elle m'a remis en même-tems votre réponse à ma premiere Lettre, elle était décachetée. Tenez, m'a-t-elle dit : lisez & rougissez. J'ai lû, je n'ai point rougi. Je ne vois dans la foiblesse que vous me reprochez qu'un sentiment naturel, & je ne puis convenir que Dieu accorde aux peres un pouvoir sans borne sur leurs enfans, par la raison que je les crois comme nous soumis aux Loix de la Nature.

J'aime mon pere, je suis sensible à ses caresses. Pourquoi ? C'est que je partage dans cet instant une affection que le lien du sang nous rend commune. Sitôt que la Nature parle en lui, mon ame est émue. Devient-il l'organe d'un sentiment étranger ? Mon ame reste immobile : voilà ce que j'ai éprouvé,

& ce qui me persuade qu'il est des limites & aux volontés d'un Pere, & aux forces d'un enfant. J'apperçois votre subterfuge, chere amie. Sçachant combien je respecte mes devoirs, vous crûtes sans doute me résoudre sur le champ, en me disant que le premier devoir d'un enfant étoit de tout immoler aux auteurs de ses jours. N'eût-il pas mieux valu dire? Une fille doit aimer la Vertu, & lui tout immoler. Ce principe eût été plein d'évidence, & se fût accordé avec votre propre opinion sur la Noblesse, car vous la traitez de préjugé, & le désir d'être noble, de passion aussi violente que celle de l'Amour. Encore une fois, chere amie, l'adresse de votre comparaison ne m'est point échappée, & je sens très-bien, que si ces deux passions pouvoient se comparer par leurs principes comme par leur violence, je serois obligé de céder aux volontés de mon pere, il me seroit même facile de le faire, la Nature me procureroit des forces pour me vaincre. Mais où en trouverois-je pour éteindre un amour

qui enivre & purifie mon ame ? Quel sentiment peut y remplacer celui du bonheur ? Sera-ce le charme d'un préjugé qui rejette l'alliance d'un homme vertueux, & dont le plus grand avantage se réduit au droit de commander ? Enfin , ma chere amie , dites-moi , quelle importance on peut mettre à la perte de la Noblesse ; en est-on moins vertueux, moins bon pere de famille, moins bon ami ? D'ailleurs quand j'épouserois un homme sans nom , mon pere en conserveroit-il moins le sien ? En compteroit-il moins ses nobles ancêtres ? Pourquoi me refuseroit-il ce qu'il permit à ma cousine il y a trois ans ? Elle épousa un roturier ; il est vrai qu'elle n'étoit pas riche. Eh bien , ne puis - je faire pour être heureuse ce qu'elle fit pour se garantir de la misere ? La faim & le bonheur ne sont-ils pas les deux premiers besoins de la vie ? Ne me reprochez donc plus de manquer de courage ; & sçachez au contraire qu'il faut être lâche pour consentir à porter une vie souffrante. Ne confondez plus mes cris ,

ils sont ceux de la Nature. Je demande à être heureuse ; je le demande à l'auteur de mes jours , c'est un tribut qu'il me doit & qu'il ne peut me refuser qu'en étouffant dans son cœur le seul sentiment d'où s'émane son autorité sur sa fille. Adieu, ma tendre amie : Daignez donc , avant de me juger , consulter mon cœur , & non de vains usages que je ne préférerai jamais à ma sagesse, à mon bonheur.

LETTRE DE M^{ME} DE SAINTE ***

à ADELAÏDE.

J'A I lû vos Lettres avec une égale surprise ; j'ai vû dans l'une les fureurs de l'Amour , dans l'autre le sang froid de l'insensibilité. Pardonnez-moi, chere Adelaïde , de vous traiter avec une vérité aussi sévere. Si une portion de ma santé étoit nécessaire à la vôtre , je vous la sacrifierois à l'instant. Je déchire mon cœur pour vous rendre à

vous-même : si vous m'aimez, vous ne m'en voudrez pas.

La Nature vous autorise-t-elle, comme vous le prétendez, à exiger de votre pere, qu'il vous donne pour époux celui que votre cœur a choisi, le seul homme que vous connoissiez, & d'après lequel vous jugez tous les autres indignes de vous plaire ? Une pareille prévention n'est point du tout fondée. Elle est purement l'effet d'une imagination échauffée par l'Amour, & d'une raison aliénée. Principe spécieux d'après lequel cependant vous faites agir votre ame, & donnez avec assurance des bornes & aux volontés d'un pere & aux forces d'un enfant. Pendant votre enfance, vous reçûtes & partageâtes les caresses de votre pere. Pourquoi ? Son ame & la vôtre étoient alors à l'unisson ; votre cœur n'étoit sensible qu'à la voix de la Nature. Aujourd'hui les transports d'une passion furieuse vous agitent, toutes les facultés de votre ame sont absorbées par l'Amour. Vous traitez de sentiment étranger à la
Nature

Nature tout ce qui s'oppose à votre passion. Vous n'envisagez le bonheur que dans la possession de l'objet aimé , & vous vous écriez , avant d'avoir cherché à vous vaincre : *on exige de moi un sacrifice au-delà de mes forces.* Adelaïde , calmez-vous , rappelez les forces de votre raison , mettez-vous dans le rang où la Nature vous a placée. Couvrez votre cœur du voile du Respect , jetez les yeux sur les auteurs de vos jours , & voyez après quelle comparaison vous pourrez faire entre la perte d'un amant & celle du bonheur d'un pere , qui jusqu'à présent n'a été heureux que par l'espoir de vous faire partager son rang , sa fortune , ses plaisirs ; dont tous les projets n'ont tendu qu'à vous combler d'honneurs ! Si le desir d'être noble est une passion violente , & dont le principe est moins sage que celui de l'Amour , les effets en sont-ils moins purs ? En êtes-vous plus dispensée de vos devoirs ? La Noblesse empêche-t-elle d'être vertueux , bon pere de famille , bon ami ? Si vous épou-

fez un homme sans nom, votre pere verra ses enfans privés des titres qui l'ont rendu recommandable jusqu'à présent. Il sera blâmé de tous ceux qui tiennent à honneur d'être Nobles. Méfestimé d'avoir immolé à la folle passion de sa fille, son nom, ses travaux, ses plaisirs, d'avoir bravé des usages respectés & devenus utiles, d'avoir enfin privés l'état des secours que vos enfans pourroient lui donner, en montant à des grades que la Noblesse seule leur feroit acquérir. Pesez ces considérations, ma chere Adelaïde, & cessez de juger si rigoureusement un pere qui partage certainement vos douleurs, & qui remplit son devoir en vous refusant un bonheur, dont toute l'importance n'existe que dans les idées d'une tête troublée par l'Amour. Oui, ma chere, vous êtes la foïlle la plus jolie, & la plus respectable que je connoisse, & je ne suis point du tout étonnée que Durval ait respecté jusqu'à vos imprudences. Il a sans doute des vertus, mais cette raison ne suffit pas pour vous au-

toriser à braver les intentions de votre pere, & à dire qu'il a étouffé jusqu'aux sentimens de la Nature ? Le principe de votre amour est-il si bien fondé ? N'outragez-vous pas vous-même la Nature, en disant que *vous ne préférerez jamais de vains usages à votre sagesse, à votre bonheur ?* Est-il des devoirs plus sacrés que ceux que nous devons aux auteurs de nos jours ? Peut-on y renoncer & se dire vertueux ? Quels sont donc ceux que vous vantez avec tant de courage ? Seroit-ce la foi de vos engagements ? Celui que vous avez contracté avec votre Amant, peut-il être valable ? Un cœur embrâsez d'amour, & pour la première fois, est-il tenu de remplir les conditions qu'il s'impose ? En promettant à Durval de l'aimer toute votre vie, & d'être son épouse, que lui promettiez-vous ? Rien de positif : tous vos sermens étoient indiscrets. Vous avouez à un homme, que vous n'avez vû que quelquefois, & à qui vous croyez des vertus, que vous l'aimez. L'opinion que vous avez

de lui, est l'unique objet qui vous détermine. Motif bien frivole; il pouvoit arriver que vous vous fussiez trompée. Il auroit fallu alors vous résoudre à oublier un homme, dont l'alliance vous auroit deshonorée, même selon vos principes; en auriez-vous été moins malheureuse? Non, ma tendre amie, on a beau s'écrier, *j'adore ses vertus. S'il cesse de les avoir, il ne m'est plus rien.* L'Amant & ses vertus sont deux objets bien séparés. S'il arrive qu'on les adore à la fois; il est très-ordinaire aussi d'aimer, d'adorer, d'idolâtrer l'Amant même avec des vices. Les yeux éblouis portent à l'ame toutes les impressions qu'ils reçoivent, & telles qu'ils les reçoivent. Effet ordinaire de l'amour & la source où vous puisez sans doute toutes vos résolutions. Malgré les vertus que vous supposez à votre Amant, doit-il l'emporter sur les devoirs que la Nature vous impose auprès de votre pere?

DURVAL paroît rassembler en lui toutes les vertus jointes aux charmes

du caractère le plus heureux. Puissans motifs pour l'aimer ! J'en conviens ; mais votre pere vous a donné le jour. Il a pris soin de votre éducation ; il a formé votre cœur , il vous a idolâtré toute votre vie , il a travaillé sans cesse à vous conserver une fortune assez considérable : il veut vous élever au-dessus de lui-même ; il ne veut devoir son bonheur qu'à votre prospérité ; vous l'accusez cependant d'injustice ; vous n'hésitez pas à le traiter de pere dénaturé. Pourquoi ? c'est qu'il veut recueillir le fruit de ses travaux ; c'est qu'il idolâtre sa fille ; c'est qu'il veut lui faire oublier un homme dont il admire les vertus , mais dont il rejette l'alliance , parce qu'elle détruiroit une partie de son ouvrage. Il attend de vous le fruit de ses peines. Une malheureuse passion vient agiter votre cœur , tout est détruit ; vous voulez qu'il renonce dans un instant au plaisir qu'il se promet depuis dix-huit ans. S'il eût négligé votre éducation ; s'il ne vous eût point guidée dans votre confiance ; s'il eût dis-

sié ses biens : si aujourd'hui-même il vous disoit : puisque tu me refuses le droit de disposer de ta main & de ton cœur , sois libre , j'y consens : je te retire mon amitié , mes bienfaits. Tu m'usurpes mes droits , tu prétends ne me rien devoir ; par la même raison , je ne te dois rien. Que lui répondriez-vous ? Prétendriez-vous lui imposer des devoirs en lui rappelant que vous êtes son ouvrage ? Donc , vous répondroit-il que tu dépends de moi , que j'ai des droits réels sur toi , & que tu ne peux t'y soustraire qu'en renonçant au titre de ma fille. Si tu es le fruit de mes entrailles , pourquoi veux-tu déchirer le lieu où tu as pris naissance ? Pourquoi m'imposer des devoirs avant de t'être acquittée des tiens ? Si tu me dois la vie , ne me dois-tu rien autre chose ? Il vous traiteroit de rebelle , & avec raison ; car si vous le trouvez barbare d'altérer par ses refus le bonheur auquel vous aspirez , vous seriez un monstre de vous refuser à contribuer au sien. Non , non , ma tendre amie , vous n'êtes point

cette fille rebelle dont je viens de tracer l'horrible caractère : mais un enfant accablée par l'Amour , induite à l'erreur , découragée faute d'expérience , vertueuse , & remplie de foibles , sage sans raison , rebelle à ses devoirs sans les connoître. Devenez courageuse , ma chere amie , faites usage de vos forces , ayez l'orgueil de vous vaincre , & tous vos malheurs finiront , & vous rendrez à votre pere sa tranquillité. Rappelez vous le sage conseil de Madame de Sainfray : *paye à la Nature ce que tu lui dois.* Ne séparez plus de cette tendre mere un pere que vous semblez haïr. Ils sont vos maîtres , leur pouvoir sur vous est despotique , & vous n'en êtes pas moins libre , & vous n'en ferez pas moins heureuse.



LETTRE* D'ADELAÏDE

à Madame DE SAINTE***

IL se passa hier le soir une scène terrible. Mon pere me dit à souper qu'il m'enverroit dans quelque tems à la Terre de Sainfray. Tu verras , ajouta-t-il , une très-belle maison , dont tu seras bien-tôt la maîtresse , si tu veux ; ce sera ton présent de noces. Chere amie , cette proposition m'a tout troublée , j'ai changé de couleur malgré moi ; mon pere s'en est apperçu , & m'a dit d'un ton imposant : qu'il étoit étonné du peu d'empressement que je témoignois à répondre à ses bontés. J'en devine la cause , ajouta-t-il , je vois bien que l'on n'obtiendra rien de vous par la voie de la douceur. Je vous apprendrai à connoître le respect que vous devez à mes intentions. Je ne pus retenir mes larmes , elles l'irriterent à un

* Suivant les apparences ces deux Lettres se sont croisées.

tel point , qu'il se leva pour venir me frapper ; ma mere l'arrêta. Voilà de vos complaisances , lui dit-il , en la repoussant : vous ne sçavez resister à rien , Madame. Quelques pleurs s'échappèrent des yeux de ma mere ; elle ne lui répondit point. Sa timidité m'irrita à mon tour contre mon pere. J'osai lui reprocher de sacrifier à sa mauvaise humeur , & son épouse & sa fille. Quels sont donc les torts de ma mere & les miens , lui demandai-je ? Elle est sensible aux douleurs de son enfant ; & moi j'aime un homme sans nom , mais rempli de vertus , & digne d'être pere. Sont-ce là des crimes irrémissibles , & qui méritent vos cruels reproches ? Je ne sçais point répondre aux vôtres , me dit-il , montez à votre appartement , & attendez mes ordres. Je sortis en tremblant , & je priai Babet qui me suivoit , d'écouter à la porte du Salon , ce qui alloit résulter de mon indiscrete vivacité. Elle monta une demie heure après : ma chere Maitresse , me dit-elle , en fondant en larmes : qu'avez-vous fait ?

M. de Sainfray ne veut point céder aux prieres de Madame : il dit qu'il ne vous pardonnera ce que vous avez osé lui reprocher, que lorsqu'il vous verra déterminée à renoncer à votre Amant, & à accepter l'époux qu'il vous destine : il s'est encore emporté contre Madame, & s'est plaint de ce qu'elle vous traitoit avec trop de tendresse. Ce n'est point ainsi, ajouta-t-il, qu'on ramene à la raison une tête troublée pour la première fois. Il faut opposer l'opiniâtreté à l'opiniâtreté ; ce n'est qu'à force de désagremens qu'on réduit un enfant indocile. Ce matin ma mere est montée me voir un instant, elle a blâmé ma vivacité ; m'a engagé à faire tout ce qui dépendroit de moi pour regagner l'amitié de mon pere, & est sortie sans attendre ma réponse. Ma tendre amie, mes craintes & mes douleurs accroissent à chaque minute. J'attends sans cesse des ordres dictés par la colere. Que dois-je faire ? Que vous êtes lente à me répondre : il y a près de huit jours que vous avez reçu ma Lettre.

Ecrivez - moi donc promptement :
 conseillez - moi , n'imites point mes
 cruels parens , foyez sensible à mes
 chagrins.

LETTRE DE M^{ME} DE SAINTE ***

à ADELAÏDE.

VOUS devez avoir reçu ma ré-
 ponse , lisez-la , & vous verrez que la
 cause & le remède de vos maux , sont à
 la fois dans votre cœur. J'ai peine à vous
 reconnoître , Adelaïde , vous n'êtes
 plus la même. Qu'est devenue cette
 noble Philosophie, dont votre ame étoit
 parée pendant votre enfance , & qui
 annonçoit d'jà un rempart invincible
 au découragement , & la générosité
 d'une âme peu commune. Auriez-vous
 déjà oublié notre pauvre Julie ! Ne
 pouvez-vous faire pour vous ce que
 vous fîtes pour votre amie ? Vous sou-
 vient-il de ce que vous lui dites lors-
 qu'elle vint vous apprendre que la mau-
 vaise conduite de son pere la réduisoit à

quitter le Couvent , & à apprendre un métier pour gagner sa vie : son ame accablée vint se précipiter dans la vôtre. Votre meilleure amie étoit au désespoir ; je ne vous vis pas sourciller ; vous lui mîtes une de vos mains sur le visage comme pour vous cacher ses larmes , & vous lui dites en la ferrant contre votre cœur : Julie, as-tu oublié qu'Adelaïde est ton amie ? Ce qui est à moi ne t'appartient-il pas ? Ce que l'on me donne pour mes plaisirs & pour mille parures inutiles , est suffisant pour payer ta pension ici. De quoi t'affliges-tu ? Tes larmes aligeront-elles ton malheur ? Tes parens ont été sans conduite , ils ne peuvent plus te procurer de secours : Plains-les , ils sont plus malheureux que toi ; car il te reste une amie. Sois persuadée , ma Julie , que je ne cesserai jamais de l'être. Elle vous répondit en vous embrassant , qu'elle étoit certaine de votre bonne volonté , mais que vous n'étiez pas votre maîtresse. Que d'ailleurs le travail de ses mains lui procureroit de quoi se soute-

nir. Hélas ! vous dit-elle encore , peut-être serons-nous séparées dès demain ; vous restâtes muette ; je vous vis pâlir , & l'instant après vous lui répondîtes : En ferai-je moins en état de payer ta pension & de partager avec toi tout ce que j'aurai ? Ah ! Julie , tu ne m'aimes pas comme je le desire ; si j'étois à ta place j'exigerois de mon amie , ce que tu sembles refuser de moi si orgueilleusement. O , ma chère Adelaïde ! s'écria-t-elle , tu ignores l'état d'un enfant réduite à la mendicité ; tu n'as jamais porté sur ton cœur le fardeau de la misère. Elle prononça ces derniers mots , en poussant des sanglots qui étoient près de l'étouffer : vous la rassurâtes , en lui faisant un détail vrai des facilités que vous auriez à lui donner tout ce qui lui seroit nécessaire , & j'admiraï entr'autres la découverte que vous fîtes du motif qui l'engageoit à refuser vos offres. Ecoutez , ma Julie , lui dites-vous , en la regardant tendrement , ton nouvel état t'humilie ; il te semble déjà

voir nos compagnes, te regarder d'un œil curieux & dire derrière toi : voilà une *respectueuse* d'Adelaïde : voilà son éventail, tout ce qu'elle a est à Adelaïde. Ah ! la pauvre Julie ! Eh bien, ma meilleure amie, il est facile de t'épargner un pareil désagrément : change de Couvent : je prierai ma mère de t'y conduire ; tu passeras pour ma parente, j'irai t'y voir tous les jours, nous y renouvelerons tous les jours nos amitiés. La seule différence qu'il y aura, c'est qu'au lieu de t'appeler continuellement, mon amie, ma bonne-amie, je t'appellerai quelquefois, ma chère petite cousine ; & toutes les fois que cela m'arrivera, jet'embrasserai de tout mon cœur. Elle vous sauta au cou ; & ce fut là sa seule réponse. Mais passons à l'événement le plus terrible, & où votre âme montra tout son courage. Jusqu'alors vous aviez commandé au désespoir de votre amie. Votre cœur avide d'amitié vous avoit fait trouver dans les malheurs de Julie un motif de l'aimer davantage. Adelaïde & Julie

n'avoient plus qu'une ame ; Julie meurt. Cette perte désole toutes vos compagnes , elles accourent vous offrir leurs larmes & leurs consolations. Vous les accueillez avec une fermeté capable de les tranquilliser. En étiez-vous moins affectée ? Non , Adelaïde , jalouse d'aimer & de regretter seule votre amie , vous auriez voulu retenir les larmes que l'on répandoit pour elle. Je vous ai vue , & plus d'une fois , à genoux sur la tombe de Julie , fixant avec respect la terre qui la renferme , l'arroser de vos larmes , & l'embrasser comme vous eussiez embrassé Julie elle-même. Ah ! ma chère Adelaïde , quand on a porté la douleur avec tant de courage & de vertu , peut-on devenir lâche ? Une ame comme la vôtre peut-elle être accessible au désespoir ? Non , ma tendre amie , non , votre découragement vous déshonore. Vous n'êtes plus ce que vous étiez , & si Julie vivoit , vous ne mériteriez plus d'être son amie. Apprenez qu'après sa perte , il ne vous en reste plus à faire. Ressouvenez-vous de

80 LA PHILOSOPHE
votre amie & de vous-même, & vous
reviendrez digne d'elle & de vous.

LETTRE D'ADELAÏDE
A M^{ME} DE SAINTE***.

A LA première lecture de votre avant-dernière Lettre, mon visage s'est couvert de la rougeur de la honte; je l'ai relue en tremblant, & je n'y ai plus vû que les effets d'un zèle aveugle, & la prévoyance d'une amie qui me connoît peu. J'ai pris ma plume sur le champ, mais la crainte de vous témoigner trop amèrement combien vos soupçons m'ont humiliée, m'a fait suspendre ma réponse.

J'ignore dans quel sens vous avez pris ma Lettre; je n'ai jamais exigé que mon pere immolât son bonheur au mien. Ma prétendue indocilité ne provient point de mon amour, mais de mon goût pour la sagesse; les devoirs que je vante avec tant de courage, ne sont point ceux que vous m'accusez d'avoir tant à cœur. Je ne considère

point le bonheur par l'Amour, mais l'Amour comme la base du bonheur que je me promets; & en demandant pour époux celui que j'ai choisi, je ne cherche qu'à me munir des forces dont j'ai besoin pour remplir les devoirs de mon état futur.

A quoi suis-je destinée? Quel doit être mon emploi sur la Terre? Celui de mere. C'est un tribut que je dois à l'Être Suprême, à ma Patrie, à la Nature, & le seul titre que j'ambitionne; il ne me reste donc qu'à m'en rendre digne. Que dois-je faire pour cela? Choisir un époux qui me surpasse en vertus, & qui m'aime; je l'ai trouvé, mais il n'est pas noble, & dès cet instant il faut que je l'oublie: il faut plus, il faut me déterminer à épouser sans doute un homme que je haïrai; (cette vérité est dans mon cœur) & cela pour condescendre aux volontés de l'auteur de mes jours, à qui, dit-on, je ne dois rien refuser, à moins que je ne sois une fille rebelle, une fille dénaturée. L'autorité d'un pere s'étend-t-elle jusqu'à con-

traindre un enfant à renoncer au bonheur & à étouffer ses vertus. Non, chere amie, dès qu'elle passe les bornes qui lui sont prescrites, elle cesse. Je respecte les loix de l'obéissance filiale ; mais j'en connois les limites. Si mon pere m'ordonnoit de porter le couteau dans le sein de son ennemi, & que je lui obéisse, je serois condamnée par les Loix divines & humaines. Si j'épousois un homme que je n'aime pas, je le rendrois malheureux ; je serois condamnée par les loix de mon cœur ; elles sont au moins aussi inviolables. Moi ! ma tendre amie, j'irois faire aux pieds des Autels un serment désavoué, même avant d'être prononcé ? J'irois promettre à mon époux une fidélité inviolable, tandis que je porterois au fond de mon cœur celui à qui je la dois. En supposant que le desir de complaire à l'auteur de mes jours, fût assez puissant pour me déterminer à braver la colere du Ciel. En immolant jusqu'à mes sermens les plus sacrés, en serois-je moins malheureuse ? Tous les instans

de ma vie ne feroient-ils pas comptés par mes remords ? Toutes mes actions ne feroient-elles pas des crimes ? Je frémis à la seule idée d'acheter à prix d'argent , le titre de mere , & de ne devoir l'honneur de l'être qu'à une basse déférence : pour qui ? pour un préjugé.

Rappellons les vertus nécessaires à une mere ; calculons ses devoirs s'il est possible , & voyons si les careffes d'un époux , qu'à peine elle estime , sont capables de les lui faire aimer , & de réchauffer son cœur glacé par l'indifférence ? Supposons que mon pere, usant de toute son autorité, vînt me dire : je t'ai choisi un époux , je t'ordonne de le prendre. Si la voix de la Nature parle en toi , si mes jours te sont précieux , tu oublieras ton Amant, tu deviendras digne de moi en t'alliant à un homme d'une naissance plus illustre que la tienne , & dont les biens vont doubler ta fortune. Supposons donc qu'effrayée par ses menaces , & peut-être abusée par un sentiment involontaire , que j'at-

tribuerois pour l'instant à la Nature, je me résolve à aller aux pieds des Autels jurer à mon époux de l'aimer, de lui être fidelle. Mon serment seroit-il valable? Non, il seroit l'effet d'une obéissance contrainte, & je trahirois à la fois & mon pere, & mon Amant, & mon époux, & moi-même. Cependant enchaînée par un lien indissoluble, accablée de remords.... Quelle horrible situation! On ne se contenteroit pas de m'avoir forcée à faire un faux serment, on m'obligeroit encore à remplir les devoirs que je me serois moi-même imposés. Il faudroit donc céder à un usurpateur, à un homme que je haïrois, le prix qui n'est dû qu'à l'Amour. Le premier acte de ma vie nouvelle seroit donc un crime? Comment expier celui de porter jusques dans les bras d'un époux, la rage, le désespoir, & d'inonder son sein des larmes que les regrets de perdre mon Amant arracheroient de mon cœur? Cher & tendre amie! une femme honnête peut-elle se résoudre à une pareille obéi-

fance? Encore une fois , un pere peut-il étendre son autorité jusques-la? S'il est l'auteur de mes jours , l'est-il de mes affections? S'il m'aime , peut-il me condamner à souffrir , & plus encore à devenir peut être criminelle? Quelle consolation me resteroit - il? Condamnée à passer ma vie avec un homme , à qui je ne serois attachée que par devoir , dont la vue m'arracheroit les larmes les plus amères , dont les caresses importunes attiferoient sans cesse le feu d'un amour devenu criminel : & pour comble de malheur un homme qui m'adoreroit peut être , & dont les tendres reproches accableroient mon cœur sans pouvoir le changer. Un époux se fatigue aisément d'essuyer des larmes qui ne sont pas pour lui. L'Amour est intéressé..... Des caresses imposées par le devoir..... Quel foible retour! ou plutôt quelle insulte pour celui qui aime! Quelle situation pour un époux de ne voir que la mort pour limites de ses maux! Quel état pour une infortunée mere de compter ses jours par les

maux qu'elle cause involontairement , & de sentir sans cesse au-dedans d'elle-même un dégoût ineffaçable pour ses devoirs les plus sacrés ? Chere amie , Adelaïde ose se croire des vertus , mais elle s'en croit trop peu pour cacher toute sa vie les sentimens les plus intimes de son ame. Elle est trop orgueilleuse pour demander à son époux , tout indifférent qu'il seroit à son cœur , la douceur même de l'indifférence. Où puiserois-je donc la moindre consolation ? Seroit-ce auprès de mon pere ? Irois-je , environnée de mes enfans , lui demander pour eux & pour moi , un asyle contre les tendres & importunes caresses de mon époux ? Irois-je abreuver son cœur des larmes amères dont j'aurois couvert leur visage ? irois-je lui dire : depuis que vous avez exigé de moi une aveugle obéissance , tous mes jours sont comptés par mes crimes ; tous mes enfans sont illégitimes ; car ils font frémir mes entrailles sans intéresser mon cœur. Mon état m'est odieux , & j'abandonnerois sans regret

ces innocentes victimes de l'aveugle obéissance de leur mere, & plus encore de votre ambition. Qui m'assurera que je ne ferois pas réduite à aller chercher auprès de ce pere ambitieux, des secours contre les fureurs d'un époux trop justement irrité ? Qui m'assurera que je ne ferois pas obligée d'aller même porter mes plaintes jusques aux pieds de la Justice, & réclamer son autorité contre les entreprises, & peut-être contre l'inconduite d'un époux réduit au désespoir ? Moi, ma tendre amie ; moi, me résoudre à aller demander publiquement la dissolution des nœuds que mon cœur seroit soupçonné d'avoir formés ? Vanter mes vertus en dévoilant les défauts de celui à qui j'aurois juré aux pieds des Autels de l'aimer, d'être son épouse ? Appeller de mes sermens les plus sacrés ? Demander vengeance contre un homme dont j'aurois empoisonné les jours ? Me couvrir du voile de l'imposture pour toucher ou pour corrompre les Administrateurs des Loix ? Voir de sang-froid

punir un innocent des crimes que je lui aurois fait commettre? La mort même, non, l'approche de la mort ne me feroit jamais consentir à recourir à une pareille voie. Ces extrémités sont horribles, & je ne conçois pas qu'une femme honnête puisse en faire usage. Que deviendrait d'ailleurs mon malheureux pere? Tout courbé peut-être sous le faix des années, auroit-il la force de porter dans son cœur l'idée d'avoir rendu sa fille malheureuse? Environné des débris de mon désastre, tout l'inviteroit aux remords: les caresses même de mes enfans seroient autant de reproches pour ses entrailles; & il sentiroit donc à la fois & qu'il est pere, & qu'il n'étoit pas fait pour l'être? Quel fruit retireroit-il de ses peines! Chère amie, les devoirs d'une mere sont-ils si peu difficiles à remplir? Une ame en proie à la douleur, au dégoût, ou plutôt à la haine, est-elle capable de s'en bien acquitter? Non, les devoirs d'une mere ne doivent pas être des devoirs, mais les premiers plaisirs de son cœur.

Dans

Dans l'état où est le mien , de quoi suis-je capable ? Un seul mot de mon Amant pourroit me perdre. La Vertu cependant... la Vertu a ses limites ; le désespoir peut nous les faire franchir. Adelaïde coupable d'un adultère ! Les horreurs de l'avenir déchirent dès-à-présent mon ame. Ah ! ma tendre amie , que la vie est pesante pour une fille vertueuse & esclave des préjugés ! Je n'ai qu'un seul desir , c'est d'être sage , & on veut le détruire , & vous êtes la première à me condamner. Non , ma bonne amie , non , je ne consentirai jamais à épouser un homme que je n'aimerai point.

Durval est mon Amant , je mourrai son Amante , je mourrai vertueuse. On veut m'en empêcher ; eh bien , j'irai me jeter aux pieds de mon pere , je lui demanderai la permission de rester toute ma vie avec lui , de renoncer au doux titre d'épouse & de mere , pour acquérir celui de sa servante. Oui , lui dirai-je , loin de me révolter contre les devoirs que vous avez droit de m'impo-

ser, je consacre ma vie à les remplir; honorée de votre amitié je ne desirer plus rien. Vous m'avez conservé une fortune assez considérable, j'en veux jouir auprès de vous, en vous servant. Oui, le titre de votre fille bien-aimée est le seul que j'envie. Je consens à renoncer à la main de Durval, mais ne m'en offrez aucune autre; ne me réduisez pas à la dure extrémité de causer le malheur d'un honnête homme? Ne vous exposez pas aux cruels reproches d'un gendre irrité de mon indifférence. Vous m'avez appris à être vertueuse, laissez-moi la force de l'être. Vous exigez que votre fille soit toujours noble; laissez-moi les moyens de mériter de l'être. Le Père le plus dur pourroit-il se refuser à cette prière? Pourroit-il encore m'accuser de vouloir me dispenser de mes devoirs? Pourroit-il mésestimer sa fille de renoncer à l'honneur d'une alliance illustre pour jouir toute sa vie de celui de le servir? Non, ma tendre amie, j'ai bonne opinion du mien, tel ambitieux qu'il soit. Mes

larmes le feront ressouvenir qu'il est pere.

Voilà quels sont mes principes & mes résolutions; je crains un avenir malheureux; je ne suis pas assez lâche pour souffrir toute ma vie. Je dis plus à la première violence.... Adelaïde fera usage de tout, plutôt que de devenir indigne d'elle-même.

LETTRE D'ADELAÏDE

A M^{ME} DE SAINTE ***.

J'AI fait demander à mon pere la permission de le voir; il me l'a refusée. L'instant d'après, ma mere est montée dans ma chambre; j'ai couru au-devant d'elle. Eh bien, lui ai-je dit, en lui baisant la main, à quoi est-on résolu? Ne me reste-t-il aucun espoir? Veut-on m'arracher la vie? Parlez, ne me cachez rien; dois-je renoncer au cœur du plus aimé des hommes? Est-il possible de diviser deux ames si bien assorties? Ma mere a resté quelques ins-

tans à me répondre. Ah ! m'écriai-je, je ne le vois que trop, votre malheureuse fille est condamnée à souffrir toute sa vie. Ma mere me répondit d'un ton assez froid : je vous croyois du courage, & je comptois sur l'amitié que vous me devez ; je crains tout de votre opiniâtreté ; Adelaïde, vous me donnerez la mort. Je me suis jettée à ses genoux, en l'assurant de mon entiere soumission, de mon desir de vivre sans cesse avec elle. J'allois lui faire la priere dont je vous ai parlé dans ma derniere Lettre, mais elle m'interrompit, en me disant que mon pere étoit celui de qui il falloit obtenir grace ; que ses volontés seroient toujours les siennes, & qu'elle espéroit me voir abandonner les partis violens que je me propoisois. J'ai resté muette ; j'ai pâlie ; mon sang s'est glacé dans mes veines. Je n'ai donc plus de mere, m'écriai-je en jettant un profond soupir ! c'est à moi, me dit-elle, à me plaindre de n'avoir plus de fille. Lorsqu'on peut se résoudre.... elle s'arrêta.

Adelaïde, continua-t-elle, vous êtes indigne & de moi, & de votre Amant, & de vous-même; & s'il me reste pour vous des sentimens de tendresse, vous ne les devez qu'à mon titre de mere, & le dernier plaisir que vous m'avez causé, est de m'avoir procuré l'occasion de vous ouvrir mon cœur, & de vous dire à quel point vous m'affligez. Je ne pus proférer un mot, ma surprise.... Mais d'où ma mere peut-elle être instruite? vous êtes la seule qui sçachiez mon secret; vous ne le sçavez d'ailleurs que depuis quatre jours. Seriez-vous assez cruelle.... Non, vous êtes trop mon amie, vous ne voudriez pas me ravir la seule personne qui puisse m'être utile. Je vais donc tâcher d'éclaircir ce mystère; le premier pas est fait, mon cœur est disposé à tout. Je suis, dit-on, indigne de mon Amant. Chère amie, les doutes les plus cruels me dévorent; l'instant fatal approche: je sens qu'il ne me reste plus de goût pour la vie. Cependant faudra-t-il quitter la meilleure des meres,

& lui donner peut-être le coup de la mort. Si vous eussiez vu le trouble où elle étoit en me quittant ; comme elle étoit pâle ; son sein paroissoit étouffé par ses sanglots. Tu as oublié jusqu'à ta mere, me dit-elle ; & elle sortit. Ce cri attendrissant pénétra jusqu'au fond de mon âme. Accablée de ce que je venois d'entendre, il ne me resta que la force de pleurer amèrement & de maudire l'état affreux où je suis réduite. L'idée de perdre mon Amant & l'amitié de ma mere, en falloit-il d'avantage pour accabler un cœur comme le mien ?

LETTRE D'ADELAÏDE

A M^{ME} DE SAINTE * * *.

C E cruel secret est découvert, mon cœur est désabusé, & il ne me reste pour toute consolation que d'oublier un ingrat qui me fuit, chère amie ! Vous vouliez sans doute me préparer à ce coup par votre dernière Lettre ?

Que j'étois loin de penser que le plus chéri des hommes, celui que je tenois à honneur d'aimer, le seul que je croyois digne de mon cœur.... Je ne puis le croire. Non, Durval n'est point fait pour être un traître : s'il ne m'eût pas aimée, il ne m'eût moins respectée.

Durval étoit digne de vous, me répondit ma mere, lorsque je lui demandai pourquoi elle m'avoit accusée d'être indigne & d'elle, & de mon Amant, & de moi. Je sens, ajouta-t-elle combien il est essentiel de ne s'allier qu'à un homme dont le caractère & les affections répondent aux nôtres; cependant votre prévention contre l'Univers est injuste, & il vous est très-possible de trouver un Epoux moins cher peut-être à votre cœur que Durval; mais honnête-homme, rempli de vertus, & d'une naissance égale à la vôtre. Je vous paroïs sans doute bien instruite. Le hasard seul m'a découvert tous vos secrets. J'ai desiré sçavoir dans quel état étoit votre cœur;

j'ai jugé à votre silence qu'une autre étoit chargé du dépôt de vos larmes ; j'ai soupçonné Madame de Sainte*** ; j'ai ouvert la dernière Lettre que vous lui écrivîtes , & j'y ai vû avec étonnement que ma fille aveuglée par ses transports , se proposoit de braver les ordres de son pere, de lui imposer des loix , ou.... je n'ose prononcer ce que vous avez voulu écrire. A quoi vous exposeriez-vous s'il avoit seulement le moindre soupçon ? Vous sçavez combien il est emporté , vous sçavez aussi combien il vous aime : Que de motifs, Adelaïde , de revenir à vous même , & de mieux sentir ce que vous devez à l'auteur de vos jours. Il en est un encore qui doit vous déterminer ; c'est le procédé de Durval. Par respect pour votre mere & pour lui-même , il m'a promis de ne plus vous écrire , & de ne point exciter dans votre famille le trouble que son alliance pourroit y causer ; il a même quitté Paris , pour assurer davantage ma tranquillité , & pour vous ôter tous les moyens de vous révolter

volter contre nous. L'ingrat, m'écriai-je, ne m'aimoit pas sans doute ! Il n'est point ingrat, répondit ma mere, mais vertueux, apprenez à l'imiter. Je restai interdite pendant quelques instans ; je vous promets, lui ai-je dit, de faire tout ce qui dépendra de moi, pour étouffer le sentiment le plus cher de mon ame ; j'ose espérer, ajoutai-je, avec une précipitation involontaire, que j'y réussirai. La résolution de Durval m'apprend à sentir ce que je vaux. S'il s'est acquis le nom de Vertueux, en oubliant son Amante, peut-être serai-je capable d'un pareil effort. Ma mere ne m'a rien répondu, elle a changé adroitement la conversation ; elle m'a beaucoup parlé de vous, elle a vanté votre esprit, votre caractère : elle m'a promis que nous irions un de ces jours vous remercier ensemble de tout ce que vous aviez fait pour moi, & elle m'a dit, en m'embrassant : j'espere, Adelaïde, que vous ne m'accuserez plus de cesser d'être votre mere. Je l'ai promis, Mais, chere amie,

où trouver des forces pour vaincre mes douleurs ? Un Amant ingrat & que j'adore , une mere que j'idolâtre & qui rend les efforts de mon foible cœur responsable de ses jours. Dans le trouble où je suis , à quoi puis-je me résoudre ? La tendresse filiale & les fureurs de l'Amour , agitent mon ame à la fois. Je hais Durval , & je ne puis écarter son image. Mon imagination se refuse à me l'offrir ingrat. L'infortuné a cru m'oublier ; cet effort..... Non..... Pourquoi auroit-il cessé de m'aimer ? Tout jusqu'à présent a dû au contraire l'intéresser pour moi. Si mes chagrins ont flétri mes charmes , mon cœur en est-il moins à lui ? Ai-je versé une seule larme , dont il n'ait été l'objet ? Peut-être lui aura-t-on caché ? On aura fait plus , Oui , ma bonne amie , on lui aura dit que j'avois consenti à l'oublier , & cette idée..... Mais non , sa fuite pour lors n'eût plus été nécessaire. Il s'éloigne cependant de la plus tendre & de la plus malheureuse des Amantes. Il est

donc ingrat, chere amie ! Cette idée réveille tout mon orgueil. Oui, je veux à force de mépris, effacer de mon cœur jusqu'à son nom ; lui pour qui j'immo-
lois même l'amour que je dois à ma mere ! Lui pour qui j'eus sacrifié ma vie ! Le perfide donne le coup de la mort à celle qui ne vit encore que pour lui.

LETTRE DE DURVAL

A M^{me} DE SAINFRAY,

JE ne suis plus à redouter, Madame ; trente lieues nous séparent : je puise dans le sein de ma famille la consolation, le courage & la vie. A mon arrivée, le meilleur des peres me tendit les bras & m'appella son fils, son ami, son bien-aimé. Je te revois donc, s'écria-t-il, mon cher enfant ; & je te revois avec tes vertus. A chaque parole il s'arrêtoit pour m'embrasser : viens, mon ami, viens apprendre de moi à être heureux, ne quitte plus notre

maison rustique , soulages - moi dans ma vieillesse : prête - moi tes secours comme je t'ai prêté les miens dans ton enfance. Veilles sur mes intérêts , n'ambitionnes plus un état au - dessus de celui de ton pere ; cultives la terre , tire ton bien être de toi-même , fais le bonheur de quelque fille honnête : notre aisance te met en état de choisir ; employe ta science à terminer les différends des pauvres qui nous environnent ; n'achete point le droit de les juger , que tes vertus te le donnent ; ne vend point tes conseils , soulage les malheureux , & tu cesseras de l'être. Madame , il a pleuré de tendresse au récit de tout ce que vous avez fait pour moi. Cette aimable Dame est bien digne d'être mere , me dit-il , car elle aime la vertu ; mon ami , elle t'a trop bien récompensé de t'être acquitté de tes devoirs. Tu le vois , la vertu plaît aux grands comme aux petits , n'abandonnes donc jamais tes sentimens , sois toujours honnête homme ; on t'aimera , on t'estimera , on te respectera.

Voilà, Madame, ce qu'il m'a déjà répété mille fois en m'accablant de caresses. Il affermit mon ame, mais il ne détruit pas ma sensibilité. Il n'éteint pas dans mon cœur le feu ardent qui le consume ; j'emploie malgré moi la meilleure partie de mon temps à pleurer la perte que j'ai faite. Qu'il est dur d'acheter la vertu à force de tourmens ! Que dis-je ? Ai je donc oublié les conseils de mon pere ? Non, Madame, & toutes mes foibleffes n'ont d'empire sur moi que lorsqu'il est absent. On diroit qu'il emporte mon courage avec lui ; je ressemble à un brave Soldat qui sent bouillonner son sang à l'aspect d'un Général qu'il aime. Le perd-t-il ? La tête lui tourne, & quelquefois il devient un lâche. Secondez donc mon pere, joignez vos conseils aux siens, que mon ame soit assaillie sans cesse par les vôtres, aidez-moi à porter la vie, ma tendre mere, parlez-moi aussi de mon Amante, n'entreprenez pas de me la faire oublier. J'ai pu renoncer au bonheur

d'être son époux. J'ai fait mon dernier effort, le reste de mes jours est consacré à l'aimer & à souffrir.

LETTRE D'ADELAÏDE

A M^{ME} DE SAINTE***.

MES surveillans sont disparus; les portes me sont ouvertes, tout le monde me rit, ma mere m'accable de caresses; mon pere me dit qu'il m'aime. Je suis néanmoins triste jusqu'à la mort: ma vie n'est plus qu'un songe, l'ennui me suit par tout; la moindre distraction m'est douloureuse; mes larmes coulent sans cesse, & la liberté dont je jouis ne sert qu'à irriter la plaie de mon cœur & à me convaincre..... L'ingrat!..... Toutes mes réflexions se changent en long étonnement, je suis morte à la raison, à l'amour, à moi-même. Un poison lent coule dans mes veines, il me consume peu-à-peu, & il ne me laisse que la force de pleurer un.... O mon Dieu! donne-moi une

ame nouvelle & le courage..... Je veux l'oublier , je le promets. Que dis-je ? Mes larmes effacent ce que j'ai écrit , mes sanglots m'étouffent ; la rougeur de la honte couvre mon visage. Le feu..... chere amie ! mon sang bouillonne de colere & d'amour.

LETTRE D'ADELAÏDE

A M^{ME} DE SAINTE***.

QUE vous me fites souffrir hier en me demandant en présence de ma mere , la cause de mon extrême pâleur. Indiscrette amie , n'auriez-vous pas dû la deviner ; vous scaviez que nous avions été à la Messe avant de vous demander au Parloir , je sortois du même lieu où..... le morne silence..... le ton monotone du Prêtre disant la Messe..... Tout me rappelloit..... mes yeux s'attachoient malgré moi vers la place qu'occupoit.... Ils la dévoroiënt..... Je sentoïis un froid mortel dans ma poitrine , mon cœur palpitoit.

Chere amie ! cette nouvelle impression m'est restée, elle absorbe ma haine. Un doux espoir ranime mes forces, peut-être les remords.... Il sçait combien je l'aime..... s'il..... ma raison s'égare, & je crois à toutes les chimères de mon imagination. Adieu ma tendre amie, plaignez-moi.

*LETTRE DE DURVAL**A M^{ME} DE SAINFRAY.*

MA tendre mere, pardonnez à mon impatience; le moindre retard de vos nouvelles me donne des inquiétudes affreuses. Dans l'état où je suis, tout m'est suspect, j'ai beau vouloir attribuer votre silence aux causes les plus naturelles, mon cœur se révolte. Je ne crois qu'aux illusions dévorantes qui m'assaillent sans cesse : persuadé de votre amitié, convaincu de votre exactitude à remplir vos promesses, à quoi puis-je donc attribuer le retard de votre réponse ? Trois semaines se sont

déjà écoulées ; les jours sont des siècles pour un Amant inquiet ; & l'état où j'ai laissé l'adorable Adelaïde , augmente à chaque instant mes craintes ? Ne serois-je plus digne de vos conseils ? M'abandonneriez-vous ? Pourriez-vous oublier un infortuné que vous honorez du nom de votre fils ? Peut-être votre trop sensible cœur veut-il épargner le mien en lui laissant ignorer.... Ah ! Madame, ne me cachez rien ; donnez-moi du moins la consolation de partager les malheurs de mon Amante. J'attends votre réponse avec une impatience égale au respect que j'aurai pour vous toute ma vie.

LETTRE DE M^{me} DE SAINFRAY
A DURVAL.

JEUNE homme impatient , cessez de vous tourmenter , comptez davantage & sur vos amis & sur vous-même ; avec tant de vertus pouvez-vous être si foible ? Me soupçonnez-vous capable



de vous oublier? Celui que j'ai rendu le dépositaire de ma confiance peut-il m'être jamais indifférent; non, vous occuperez toujours dans mon cœur la place d'un fils. Votre première Lettre m'a fait beaucoup de plaisir, & si j'ai resté quelque temps sans y répondre, beaucoup d'affaires en ont été l'unique cause. Vous sçachant d'ailleurs auprès d'un pere tout occupé de vous, je ne croyois pas que mon silence dût vous effrayer. Tout foible que vous êtes, ce seroit à vous-même à qui je demanderois des conseils contre ma fille, si elle s'écartoit des devoirs que la Nature nous donne le droit de lui imposer. Je suis donc bien éloignée d'épargner cruellement votre cœur, comme vous m'en accusez. Vous sçavez en outre que c'est le prix que j'ai mis à vos généreuses résolutions. Adelaïde est aimée de son pere, idolâtrée de moi; elle jouit enfin de toute la tranquillité que j'exige d'elle. Je compte l'envoyer à une de nos Terres passer quelque temps avec ma belle-sœur; j'irai l'y

rejoindre dans deux mois, c'est-à-dire, sitôt le départ de mon mari pour Lyon. Voilà, mon cher fils, de quoi tranquilliser votre trop sensible cœur : mettez-vous donc en état de profiter des conseils de votre respectable pere, & foyez convaincu que je serai toujours pour vous la plus tendre des meres.

LETTRE D'ADELAÏDE

A M^{ME} DE SAINTE***.

MA tante est arrivée, je partirai demain pour Saint-Fray. Mon pere en me l'annonçant, s'est encore emporté contre moi, de ce que je témoignois aussi peu de joie de faire ce voyage. Vous êtes bien peu sensible, m'a-t-il dit, aux bontés d'un pere. Sçachez que je n'aime point les opiniâtres, & encore moins celles qui pensent bassement. Je lui ai répondu en retenant mes larmes, que ce voyage me flattoit infiniment, & que j'espérois en rap-

porter ma tranquillité. Cette réponse l'a rassuré, & il m'a traité toute la journée avec beaucoup de tendresse. Ma tante qui habite continuellement Sainfray m'en a fait un récit intéressant, & m'a sur-tout vanté les beaux droits de cette Terre. Elle paroît fort jalouse de sa noblesse, ce qui ne m'annonce pas beaucoup d'indulgence pour mes amours. Peut-être me trompai-je? Je le souhaite. D'ailleurs notre éloignement ne m'empêchera pas de m'entretenir avec vous, & le cœur d'une amie est un secours bien précieux à une infortunée. Adieu ma chere consolatrice, conservez-moi votre tendresse, & ne cessez jamais d'être mon amie.



LETTRE DE M^{ME} SAINFRAÏ
A DURVAL,

NE vous plaignez plus, mon fils, voilà encore une Lettre; votre mere vous donne son premier instant de loisir; elle vous le donne avec d'autant plus de joie, qu'elle ne peut être heureuse que par vous, & qu'elle borne tous ses plaisirs à se rappeler ce que vous avez fait pour elle. Je ne me lasse point de vous le répéter, mon fils, votre conduite est celle d'un Ange, Que vous êtes peu orgueilleux! Trop de modestie, trop de crainte, voilà vos seuls défauts; soyez moins timide; apprenez à vous connoître. Donnez des conseils, & n'en demandez point. Je vous aime avec tendresse, & ce sentiment ne mourra qu'avec moi. J'ai cependant à vous gronder de n'en avoir rien dit de votre respectable pere dans votre dernière Lettre. Sa conduite auprès de vous peut m'être très-utile,

& j'avoue que j'ai besoin de ses leçons. Je suis sans doute aussi sensible que lui, mais il me manque cette fermeté, cette tendre autorité qui maintient nos droits en nous faisant adorer de nos enfans. Parlez-lui de moi, assurez-le de ma vénération, dites-lui que je vous ai donné le nom de mon fils, que je lui dispute le prix de l'Amour qu'il vous doit & que j'envie son bonheur. Voilà encore une fois, mon cher fils, mes sentimens pour vous. Gravez-les dans votre cœur, & aimez-moi toujours.

P. S. Ma fille est partie d'avant-hier.

LETTRE DE DURVAL

A M^{ME} DE SAINFRAY.

J'AI reçu votre consolante Lettre, je l'ai baisée mille fois, je l'ai mise sur mon cœur. J'ai couru la lire à mon pere, il a pleuré de joie avec moi. Ah! Madame, comment reconnoître tout le bien que vous me faites? Comment

mériter tout l'honneur dont vous m'accablez? Que vous me connoissez mal, ma tendre mere! Vous me reprochez trop de modestie; ne suis-je pas honoré du titre de votre fils? Mon ame n'ose-t-elle pas à tout instant s'élever vers la vôtre? Puis-je enfin me ressouvenir que je vous intéresse sans être orgueilleux? O ma mere! mettez le comble à vos bienfaits, en rendant la tranquillité à mon cœur comme vous l'avez rendue à l'adorable Adelaïde.

P, S. Mon pere s'est chargé de répondre lui-même aux marques d'estime dont vous l'honorez; je joins sa Lettre à la mienne.

LETTRE DE DURVAL PERE

A M^{ME} DE SAINFRAY,

MADAME,

SI les témoignages de reconnoissance d'un Vieillard plein de respect pour vous, peuvent vous être agréables, je

vous prie de recevoir les miens. Je dois à juste titre, & je partage de grand cœur l'admiration de mon fils pour vous. Que ce pauvre enfant vous a d'obligations, Madame! Que je vous en ai moi-même! Méritois-je tant de bontés de votre part? Elevé sous des toits rustiques, j'ai consacré ma jeunesse à travailler; j'ai amassé à la sueur de mon front, & de quoi subsister, & de quoi donner à mon fils une éducation peu convenable sans doute à son état; j'ai voulu l'élever au-dessus de moi-même, & j'ai causé vos malheurs & les miens. Que vous vous vengez généreusement; sans vous, Madame, mon fils étoit perdu, & je serois mort de chagrin. Comment vous marquer toute ma reconnoissance? L'expression me manque, daignez y suppléer. Vous le pouvez, Madame, vous êtes mere: descendez jusqu'à moi; représentez-vous un Vieillard à qui il ne reste qu'un enfant, & qui ne goûte de plaisir que celui d'être pere. Représentez-vous ce Vieillard

livré

livré aux inquiétudes de perdre son fils, sa consolation, & si j'ose dire son ame. Revoir ce fils, le revoir avec ses vertus & honoré de votre estime. Tout ce que je puis vous dire, c'est que vous m'avez rendu la vie, & plus encore le bonheur. Daignez donc continuer vos bontés à mon fils. Il vous appartient, Madame, je me refuse à partager avec vous le pouvoir paternel, je vous le remets tout entier entre les mains; daignez nous protéger tous les deux; daignez nous honorer sans cesse de votre amitié. Pardonnez sur-tout à mon fils tous les chagrins qu'il vous a causés. Madame, il est homme, il est sensible.

LETTRÉ D'ADELAÏDE

A M^{ME} DE SAINTE ***.

JE suis enfin arrivée à ce séjour, dont on m'a fait tant de récit. Le tableau qu'on m'en avoit tracé est exact; la maison est magnifique, vaste, bien

K

distribuée & meublée superbement ; les jardins sont destinés avec beaucoup de goût , le Parc est rempli de bosquets les plus champêtres & les plus propres à faire aimer la solitude ; la situation en est charmante , l'œil est ravi en s'égarant ; c'est ici le chef-d'œuvre des inégalités de la Nature. L'air y est d'autant plus vif , que nous habitons le sommet d'une montagne fort élevée , & dont l'issue cependant est facile ; le chemin qui y conduit étant pratiqué avec beaucoup d'art. La plaine qui borde cette montagne est rempli des plus jolis Châteaux. On m'a dit que plusieurs étoient des Fiefs , dépendans de la Seigneurie de mon pere , c'est-à-dire , que ceux qui les habitent sont ses vassaux ; cela m'a fait faire une réflexion. Je me suis ressouvenue que mon pere m'a dit en partant qu'il seroit content s'il me voyoit au sommet des grandeurs : m'y voilà , me suis-je dit , non sur le sommet de la grandeur , mais de l'orgueil. Je crois avoir bien dit ; car je

pense qu'il est assez satisfaisant pour un homme, tel orgueilleux qu'il soit, de sçavoir qu'il y a des gens qui dépendent de lui, sans se placer de maniere à ne les point perdre de vue un seul instant. Jugez d'après cela de quel prix est un pareil avantage aux yeux d'une de vos élèves. Un seul motif pourroit me le rendre cher, ce seroit de le partager avec l'ingrat que j'adore. En sçavez-vous la cause? C'est que je suis persuadée que le maitre ne satisferoit qu'à l'usage, sans se prévaloir de ses droits, ni sans être sensible à la gloire d'une vaine cérémonie, & qu'il aimeroit mieux descendre à ses prétendus vassaux que de les voir venir avec humilité, rendre à ses titres des honneurs qui le feroient rougir. Cet usage, à ce qu'on m'a dit aussi, est de temps immémorial. Cela me prouve qu'il y a long-temps que les hommes sont insensés & malheureux. Je ne vous dirai rien de nos voisins, je n'en ai encore vu que quelques-uns qui ne m'ont fait que des révérences. Il faut

pratiquer les gens pour les connoître. Je suis considérée dans ce Pays comme Dame & Seigneur. Tous les habitans du Pays se sont mis en haie pour me voir passer, & ils m'ont tous saluée sans discontinuer; tous ces honneurs n'ont pas plû à ma chere tante. Elle est, entre autres choses, bien piquée de ce que Monsieur le Doyen, Curé de la Paroisse, est venu (comme il est d'usage à ce qu'on m'a dit encore) me présenter de l'eau bénite dans la Chapelle destinée au Seigneur de la Paroisse, & de ce qu'il a aspergé ma chere tante, comme le reste des Paroissiens. Elle m'a fait une moue effroyable toute la journée; elle s'est plainte de Monsieur le Doyen à tous ceux qu'elle a rencontrés. Cette préférence va peut-être attiser contre moi le feu de son inimitié; ce seroit bien injustement. Je ne suis point du tout flattée de ces droits, ils semblent publier l'orgueil des gens à qui on les rend, & dans un lieu où l'inégalité du moins ne devroit pas se faire sentir. O

ma bonne amie ! que d'usages contraires à ma façon de penser. Mon chagrin s'est un peu calmé depuis mon arrivée ici. Les nouveaux objets qui me frappent & la beauté du Pays, me distraient de moi-même. Plaise au Ciel que ces distractions soient de longue durée ! J'entends ma bonne tante qui m'appelle de toutes ses forces, je vais la rejoindre, car je crains de la fâcher tout-à-fait contre moi.

LETTRE D'ADELAÏDE

A M^{ME} DE SAINTE***.

MAlgré toutes mes précautions, je n'ai pu éviter l'inimitié de ma tante. Nous reçûmes il y a quelques jours la visite du Comte de***. Elle n'est pas son amie suivant les apparences. Il s'annonça comme venant rendre visite à sa nouvelle voisine ; c'est un homme assez froid, cependant très-poli. Il me dit les choses les plus obligantes, & parut désirer ardemment

l'arrivée de ma mere. Quand elle sera ici, ajouta-t-il, nous aurons le plaisir de vous voir au logis ; nous ferons tout notre possible pour vous amuser. Cette politesse piqua ma chere tante au point qu'elle ne put étouffer son dépit. Je crois, dit-elle au Comte, que Mademoiselle desire aussi ardemment que vous l'arrivée de sa chere maman, car elle s'ennuie fortement avec moi. Elle imite la plupart des gens de ce canton, à qui j'ai l'honneur de déplaire souverainement, & je ne sçais pourquoi. Madame, répondit le Comte, vous mortifiez Mademoiselle sans sujet ; je la crois incapable de vous causer le moindre désagrément. Quant aux gens de ce canton à qui vous déplaîsez, je les ignore. Ma chere tante se dispoisoit à poursuivre sa caustique reprimende. Le Comte se leva, & partit. Vous vous imaginez très-bien qu'étant restée seule avec elle, je n'échappai pas le reste de sa légende : elle me dit tout le mal possible du Comte de ***, & après avoir épuisé contre lui & contre le

reste de mon voisinage, tout ce que le ressentiment lui dicta, elle finit par me comparer à ceux à qui elle en vouloit; elle m'accusa d'être la fille la plus orgueilleuse, avec la physionomie la plus affable; elle me menaça de se garantir de mes trahisons, & de m'ôter les moyens de lui nuire. Je ne sçavois que dire, je gardai le silence; elle s'en trouva piquée. Que voulez-vous, lui dis-je alors, que je réponde à des reproches auxquels je n'ai pas donné lieu? Suis-je la cause de ce que Monsieur le Comte vous a fait moins de politesses aujourd'hui? Des politesses, me dit-elle, l'impudent ne m'en a jamais fait, & cela parce que je suis presque sans bien. Je ne lui ferai jamais tout le mal que je desire. Aussi peut-il compter qu'il ne remettra pas les pieds ici avant l'arrivée de Madame de Sainfray. Je lui observai que c'étoit une impolitesse qui rejailliroit sur moi. Que m'importe, me répondit-elle, croyez-vous que pour complaire à votre petit orgueil, j'aurai la com-

plaisance de voir ici des gens venir vous rendre hommage, & m'ennuyer. Non, ma belle Demoiselle, vous aurez la bonté de vous amuser dorénavant toute seule. Ne feriez-vous pas curieuse aussi que je vous permisse de faire venir le polifson dont vous êtes amoureuse? Allez, ma belle niece, les honneurs que l'on vous rend, tomberont de beaucoup, lorsqu'on saura votre Histoire. On verra alors que vous n'avez pas le cœur aussi noble que la physionomie. Jene pus tenir à ce dernier trait; je répondis à ma cruelle tante, que je n'étois pas étonnée que l'on la détestât. Que puisqu'elle m'accabloit d'injures, sans que j'y eusse donné lieu, il étoit très-possible qu'elle en eût fait autant à tous ceux qui ne l'aimoient pas. Je crus qu'elle alloit me battre. Sans la femme-de-chambre qui entra dans l'appartement, la pauvre Adelaïde auroit reçu une paire de soufflets; car ma tante s'étoit levée, & ses yeux étincelloient de colere. Je montai dans ma chambre où je pleurai amèrement

amèrement l'absence de ma mere , & pour vous rendre compte du supplice auquel je suis condamnée.

LETTRE D'ABELLAÏDE

A M^{ME} DE SAINTE ***.

AUTRE tyrannie de ma cruelle tante , elle veut que je lui donne à lire toutes mes Lettres , voilà ce qu'elle m'a déclaré lorsque j'ai porté celle que je viens de vous écrire , à un de nos domestiques , pour la mettre à la poste. Je lui ai demandé pourquoi elle exigeoit ma confiance à un tel point , elle m'a répondu qu'elle n'avoit aucun compte à me rendre , que telles étoient ses intentions , & qu'elle ne me feroit pas grace de celles que j'écrirois même à ma mere. Eh bien , ma chere Amie , que pensez - vous de ma situation ? Quand j'aurois tout le courage que vous me présumez , pourrois-je , sans verser un torrent de larmes , supporter les difficultés de cette méchante femme.

Premiere Partie,

L

Comment vais-je donc faire ? Persecutée sans cesse , je n'ai seulement pas la liberté d'épancher mes chagrins dans le sein d'une amie. Il faudra donc que je fasse usage pour la première fois de la dissimulation , & que je m'abaisse à feindre pour échapper aux caprices & à la tyrannie d'une femme injuste. Sans doute qu'elle craint que je n'instruise ma mère de tous les reproches dont elle m'accable. Ah ! qu'elle se rassure , mes plaintes affligeroient cette tendre mère , ce motif est plus que suffisant pour arrêter ma vengeance. Je l'entends monter , il faut que je quitte la plume , & que je cache mon papier.

Nous eûmes hier Monsieur le Doyen à dîner. Je sortois d'avoir une scène avec ma tante. Je tâchai de cacher mon trouble ; mais mon visage , vous le savez , est l'interprète de mon âme. Malgré tous mes efforts , Monsieur le Doyen s'aperçut que j'étois triste , il m'en fit l'observation du ton le plus poli , & pendant tout le dîner ,

il affecta beaucoup de gaieté, à dessein de me faire reprendre la mienne. Ce fut en vain; mes ris étoient contraints, ils exprimoient plutôt la tristesse que la joie. Ma tante me lança un regard terrible, que le Doyen remarqua. Le dîner fini, je demandai la permission de me retirer, & je montai dans ma chambre. Elle donne sur le jardin. J'aperçus Monsieur le Doyen, & ma tante qui se promenoient: je jugeai à la vivacité de son geste, que la conversation étoit fort animée. Ma tante me paroissoit très-souple. Je présentai qu'il lui avoit fait avouer une partie de ses mauvais traitemens vis-à-vis de moi, & qu'il lui reprochoit sa méchanceté avec force. Je n'aime point à voir humilier personne. Cependant je vis sans peine l'air décontenancé de ma tante. Il faut que cette femme ait bien ulcéré mon cœur. La promenade finie, ils monterent. Monsieur le Doyen me fit agréablement la guerre sur ma tristesse; je voulus lui persuader que l'absence de ma mere en étoit

l'unique cause. Il parut me croire faiblement. Il me reste des doutes sur son incrédulité. J'apprends que ma tante, dans quelque épanchement de cœur, ne lui ait confié le secret du mien. Mes soupçons sont fondés sur ce qu'il me dit, qu'il étoit très-facile à une ame foible de s'affliger, Défaut des Dames presque toujours trop sensibles, & se plaisant souvent à se forger des monstres. Mais la raison, ajouta-t-il, répare ce défaut, sur-tout chez les jeunes personnes, aussi espérai-je qu'au retour de Madame de Sainfray vos larmes, Mademoiselle, cesseront de couler, & que l'on vous verra avec cette sérénité qui sied si bien à votre âge. Il nous a engagé à faire la partie d'aller dîner chez lui un de ces jours. Je veux, m'a-t-il dit, vous faire voir ma solitude; ma tante lui a promis que nous irions.

Je suis allée dîner chez Monsieur le Doyen avec ma tante; il nous reçut avec cet air qui peint la franchise & la

bonté. La gaieté, nous dit-il, Mesdames, est le mets le plus délicat que j'aie à vous offrir. Ce n'est ni l'envie d'étaler à vos yeux un repas magnifique, ni le dessein qu'on publie mes prodigalités, qui m'a porté à vous engager à dîner : une bonne soupe, un bouilli, un poulet, & les meilleurs fruits de mon jardin, sans excepter un petit vin de Champagne assez bon, voilà tout ce que je vous offre; acceptez-le avec autant de plaisir que je vous le présente, & je défie les gourmans les plus raffinés de faire un meilleur repas. Ce détail aussi naïf que gai, me fit un plaisir infini. Je lui répondis que son offre étoit si obligeante, qu'elle me rendoit à la fois & la gaieté & l'appetit. En effet, je fus d'une folie qui étonna même le Doyen. Mademoiselle de Sainfray est méconnoissable, disoit-il à ma tante, qui sourioit avec malignité en me regardant. Elle est embellie du double depuis Samedi : je le remerciai de son compliment, & je continuai mes folies

fans songer à ma beauté. Il me fécondoit à merveille , & célébra l'arrivée du vin de Champagne par une Ariette qu'il chanta avec un goût si parfait , que je lui demandai s'il étoit Musicien : il me répondit qu'oui , & que la musique étoit même sa récréation la plus agréable. Vous jouez fans doute de quelqu'instrument ? Oui , me répondit-il , je touche du clavecin , & je vous le prouverai après le dîner , en vous accompagnant une Cantatille : cela me procurera le plaisir de vous entendre , on m'a dit que vous chantiez supérieurement. Après le dîner nous passâmes dans son cabinet : sitôt que le café fut pris , ma tante prétexta avoir affaire , & me laissa seule avec lui. Il se mit à son clavecin , & toucha une sonate avec tant de goût & de légereté , qu'il m'enchanta. Il choisit une très-jolie Cantatille , & nous l'exécutâmes. Après qu'il m'eut complimenté sur la beauté de ma voix , nous entrâmes en dissertation sur les sensations que produit la musique ; il

m'en parla avec tant de chaleur, que je lui dis qu'il me paroïssoit avoir les affections bien vives. Oui, Mademoiselle, me répondit-il, je regarde même leur trop grande vivacité comme une maladie, elle mine l'ame. Je fixai Monsieur le Doyen avec surprise. Oui, ajouta-t-il, en riant, ce que je viens de vous dire, Mademoiselle, est exact, & je connois telle personne à qui l'on verroit toujours un air gai, si elle n'étoit pas plus sensible que raisonnable. Pour cette fois, ma bonne amie, je ne pus douter que la personne dont parloit Monsieur le Doyen, ne fût moi. Je rougis jusqu'au front, je sentis mon pauvre cœur dans l'étreinte, & mes larmes alloient échapper de mes yeux. Ne l'avois-je pas bien dit? continua-t-il, je ne voulois pas vous nommer, & vous vous décelez. Mon cœur, lui répondis-je, n'est pas fait pour la dissimulation. Malgré qu'il n'ait point à rougir de ses foibleffes, r'ouvrir sa plaie, c'est me mettre au désespoir. Je vois bien, continuai-je,

que vous êtes instruit du malheur qui m'accable ; peut-être suis-je blâmable aux yeux de bien des gens ; pour moi, si mon ame est agitée, ce n'est point par les remords, & je crois que l'on est moins coupable d'idolâtrer la Vertu, que de ne pas respecter un préjugé. Le Doyen me parut étonné de ma réponse, elle lui sembloit, suivant les apparences, fort étrangere à la réprimande que son amitié lui conseilloit de me faire. J'en jugeai sur ce qu'il me dit que cette justification, quoique appuyée de raisons plausibles, ne m'excusoit pas de n'avoir point sçu résister au premier desir de mon cœur. Que les premiers transports de l'Amour étoient à craindre pour les jeunes personnes, que souvent ils les exposoient à commettre des imprudences capables de les déshonorer aux yeux du Public, malgré qu'elles eussent les sentimens les plus vertueux. C'est un reproche que je n'ai point à me faire, lui répondis-je : le secret de mes amours a été ignoré pendant quel-

que temps. Mon pere est le seul à qui je l'aye confié, & c'est de cet instant que mes larmes coulent. Toutes mes réponses étoient de nouveaux sujets de surprise pour Monsieur le Doyen, il me fixoit avec attention, il gardoit le silence. J'imaginai qu'il cherchoit un moyen de ménager ma sensibilité, en m'annonçant ce qu'on lui avoit rapporté, je le tirai d'embarras. Je m'aperçois, lui dis-je, que vous êtes mal instruit, & que les horreurs dont on a sans doute noirci mes tendres égaremens, vous font craindre de m'en parler; ne me cachez rien. Je suis disposée à tout: ma vertu me tranquillise, & les fausses accusations ne sont pas capables d'émouvoir une ame comme la mienne. Parlez, Monsieur, votre silence me fait plus souffrir que toutes les noirceurs dont on a pû colorer le récit qu'on vous a fait. Je desire, Mademoiselle, me répondit le Doyen, vous trouver aussi innocente que l'on vous croit coupable. Ne m'en voulez donc pas si je vous rapporte

mot pour mot ce que l'on m'a dit. J'attendois avec impatience, & il commença ainsi :

« Je ne vous nommerai pas la per-
„ sonne de qui je tiens le récit que je
„ vais vous faire. Cela seroit inutile,
„ répondis-je, je la devine, & le lui
„ pardonne. J'ai appris avec douleur,
„ continua le Doyen, que vous avez
„ perdu l'amitié de M. de Sainfray,
„ que la cause de son refroidissement
„ provenoit d'une folle inclination pour
„ un jeune homme, dont l'extérieur
„ vous a séduit au point de vous faire
„ commettre des imprudences qui ont
„ obligé de vous garder à vue. Que
„ malgré de sages observations vous
„ persistiez à aimer ce jeune homme
„ que l'on dit être fort éloigné de vous
„ par le rang & la fortune. On ajoute
„ que malgré que M. de Sainfray ait
„ usé des moyens les plus doux, qu'il
„ ait tâché de ramener votre cœur par
„ la tendresse du sien, vous lui aviez
„ toujours refusé la consolation de dis-
„ poser de votre main par la crainte

„ de vous réduire au désespoir. On
 „ vous prête les intentions les plus dé-
 „ cidées , & on assure que vous avez
 „ un commerce secret , dont je vous
 „ préviens que la découverte feroit
 „ fondre sur vous les châtimens les
 „ plus rigoureux : on prétend même
 „ que ce jeune homme se ressentant
 „ de la basse extraction d'où il sort , a
 „ conçu les projets les plus affreux pour
 „ faire réussir l'entreprise que vous lui
 „ avez proposée. Voilà , Mademoiselle,
 „ ce que l'on m'a rapporté ; j'ai frémi
 „ d'horreur à ce récit. Comme je ne
 „ vous connoissois alors que pour vous
 „ avoir vu quelquefois, je suis demeuré
 „ en suspens sur ma propre opinion :
 „ je vous ai plaint , & l'intime amitié
 „ qui m'attache à M. de Sainfray , m'a
 „ fait prendre la résolution de vous
 „ engager à quitter une erreur, qui
 „ entraîneroit nécessairement après elle
 „ & la mort d'un pere qui vous ido-
 „ lâtre , & votre déshonneur.

Je voulus répondre à Monsieur le
 Doyen , il me fut impossible. Je sentis

mon cœur se gonfler peu-à-peu, mon sang se glaça dans mes veines, une oppression terrible m'arrêta la respiration, & je me trouvai mal. A mon cruel réveil j'étois dans le jardin, & dans les bras de la Cuisiniere de Monsieur le Doyen. Sitôt que j'eus recouvré mes forces, je le demandai; on me dit qu'il s'étoit retiré dans son cabinet, pour me laisser plus de liberté; je priai qu'on allât le chercher. Si j'avois cru, Mademoiselle, me dit-il, en m'abordant, que le récit que je viens de vous faire vous eût causé une révolution aussi terrible, j'aurois usé de précautions pour en adoucir l'amertume; mais votre fermeté m'a abusé. Je vous avoue en même-temps que je vous crois moins coupable que l'on ne me l'avoit dit. Grand Dieu! m'écriai-je, on a osé peindre Adelaïde sous les traits d'une femme indigne d'elle-même. J'ai d'horribles monstres pour ennemis! Je n'ai pû résister, continuai-je, à cet affreux récit. Je ne démentirai pas néanmoins ce que j'ai dit. Je pardonne à la per-

sonne qui vous a fait tous ces mensonges ; ses remords me vengeront. Mais les ames noircies par l'imposture en sont-elles susceptibles ? Je ne puis le croire. Le crime leur devient inutile , elles font le mal de sang-froid. Monsieur le Doyen m'écoutoit avec beaucoup d'attention ; & lorsque j'eus donné carrière à tout le ressentiment qui m'échappa malgré moi ; il me dit : eh bien, Mademoiselle , donnez - moi le plaisir d'entendre votre justification. Vous pouvez croire que mon cœur est aussi affligé que le vôtre , & qu'il est très-disposé à reprendre de vous l'opinion avantageuse que vous méritez sans doute. L'air affable avec lequel il me fit cette proposition , acheva de me rassurer , & j'entrepris ma justification en ces termes :

« On vous a mal instruit , Monsieur ; mon amour ne provient point
 „ d'un goût passager, & l'honnête-homme que j'aime est incapable de bassesse. Je le rencontrai différentes fois
 „ à S. Cloud. La douceur de sa physio-

„ nomie, l'air de candeur qui y est re-
„ pandu, & plus encore le charme
„ d'une conversation où toutes les
„ vertus se montrent avec l'aisance de
„ l'ingénuité, attirent sur lui toute mon
„ attention. Les soins particuliers qu'il
„ eut pour moi toutes les fois que je
„ le vis, me mirent à portée de le
„ connoître assez particulièrement, &
„ de joindre mon admiration à celle
„ de toutes les personnes qui m'en di-
„ soient du bien. Vers la fin de l'hy-
„ ver dernier, je l'apperçus à la Messe
„ à mon Couvent. Je le reconnus sur
„ le champ; je ne me rappelai pas
„ sans plaisir les momens gracieux que
„ j'avois passés auprès de lui, & ce
„ souvenir porta dans mon ame le
„ plus doux attendrissement. Il con-
„ tinua à y venir assidument. L'habi-
„ tude de le voir fit durer des illu-
„ sions auxquelles je me livrois avec
„ d'autant plus de confiance que j'i-
„ gnorois leur véritable cause. Ce jeu-
„ ne homme ayant manqué un jour
„ de venir à la Messe, son absence

„ me donna mille inquiétudes. La
 „ crainte de ne plus le revoir me jetta
 „ malgré moi dans une tristesse mor-
 „ telle. Le Dimanche ensuite , il revint ,
 „ sa présence me fit tressaillir de joie ,
 „ mes yeux se fixerent sur lui sans que
 „ je pusse les en détourner. La Messe
 „ finie , je rentrai dans ma chambre.
 „ J'étois immobile. L'image de ce jeu-
 „ ne homme m'étoit sans cesse présente,
 „ Mon cœur étoit tout palpitant. Mes
 „ affections se fortifierent de jour en
 „ jour , sans que je m'en apperçusse ,
 „ & le desir d'être aimée s'échappa en-
 „ fin de mon ame. Mon premier des-
 „ sein fut de l'étouffer. Les forces me
 „ manquerent. L'orage avoit fait tous
 „ ses progrès , & je jugeai que mes ef-
 „ forts seroient inutiles. Je sentis que la
 „ dissimulation ne servoit qu'à irriter
 „ les desirs , & qu'une ame agitée pou-
 „ voit devenir criminelle. Dès cet inf-
 „ tant je nommai Durval mon époux ,
 „ & je ne cherchai plus que l'occa-
 „ sion de partager avec lui mon pre-
 „ mier secret. Quoi , me dit Monsieur

„ le Doyen , vous n'avez pas hésité à
„ avouer à un homme que vous l'ai-
„ miez. Ignorez-vous le respect qu'on
„ doit à votre sexe & celui qu'il se
„ doit à lui-même? Non, Monsieur,
„ lui répondis-je; la pureté de mes
„ intentions & l'opinion qui me res-
„ toit de Durval avoient banni toutes
„ mes craintes & je crus rendre hom-
„ mage à la Vertu en triomphant du
„ préjugé qui nous condamne au silen-
„ ce, plutôt que d'irriter les desirs
„ d'un cœur dévoré par l'Amour. J'a-
„ vois passé déjà plusieurs jours à cher-
„ cher en vain le moyen de faire par-
„ venir une Lettre à Durval, lorsque
„ le hasard m'en procura l'occasion,
„ J'étois descendue au Tour à l'ins-
„ tant où l'on distribuoit les aumônes
„ qu'on donne ordinairement trois fois
„ la semaine, je reconnus un pauvre
„ que j'avois remarqué venir exacte-
„ ment à la Messe où se trouvoit
„ mon Amant. Je m'approchai du Par-
„ loir, je l'appellai : Reconnoîtriez-
„ vous bien, lui demandai-je, un
„ Monsieur

„ Monsieur habillé de telle façon ,
„ qui vient fort souvent à la Messe
„ de midi , & qui se place toujours
„ contre la Chaire. Il me répondit
„ qu'oui. Attendez un instant , lui dis-
„ je avec une palpitation de cœur inex-
„ primable. Je pars comme un éclair ,
„ je franchis les escaliers , j'arrive à
„ ma chambre , j'écris à mon Amant ,
„ je revole vers mon cher messager.
„ Je lui défends très-expressément de
„ dire d'où vient cette Lettre. Et pour
„ l'engager à me garder le secret , je
„ le récompense assez généreusement ,
„ & je lui promets de le recompenser
„ encore. Monsieur , je considérois ce
„ pauvre homme avec envie. Je le
„ croyois heureux d'avoir la liberté
„ d'approcher mon Amant , de le con-
„ sidérer , de lui parler. Les premiers
„ transports de ma joie un peu ap-
„ paisés , les doutes vinrent me dévo-
„ rer ; la crainte d'une rivale fut de mes
„ douleurs celle que je supportai avec
„ d'autant moins de courage que tout
„ me le faisoit appréhender. La phy-
Premiere Partie. M

„ sionomie avantageuse de Durval ,
„ ses vertus ; je l'aurois voulu alors
„ moins aimable. Je passai le reste de
„ la soirée dans un tourment conti-
„ nuel en guerre avec moi-même, j'at-
„ tisois le feu de mon supplice. Tout
„ me faisoit impression. Une illusion
„ m'offroit-elle mon Amant soupirant
„ à mes pieds , mon cœur s'ouvroit
„ pour recevoir ses soupirs. Un doute
„ cruel venoit-il le frapper , il s'ou-
„ vroit aussi pour les recevoir. Je na-
„ geois dans une mer d'amertume &
„ de plaisirs. Je crus sentir arriver
„ l'instant du sommeil , je me trom-
„ pois. Je ne fermai pas l'œil de la
„ nuit. Je savourois l'ennui , je calcu-
„ lois les minutes. Chacune me pa-
„ roissoit un jour. Je passois de l'espoir
„ à la crainte , de la joie à la douleur.
„ La Messe sonne , tous mes sentimens
„ s'évanouissent. La crainte reste seule
„ dans mon cœur ; je vais en trem-
„ blant à la tribune ; je cours invo-
„ lontairement à la grille. Je parcours
„ l'Eglise d'un coup-d'œil ; je n'y ap-

» perçois que mon commissionnaire ;
 » mes yeux se fixent vers la porte.
 » Chaque personne qui entroit me cau-
 » soit une émotion ; la Messe com-
 » mence , mes craintes redoublent.
 » Durval arrive , je tressaille. La ten-
 » dresse me fait verser des larmes dans
 » l'instant même où je fouriois à mon
 » Amant. J'apperçois mon commis-
 » sionnaire qui fend la foule , je le suis
 » des yeux ; il pénètre jusqu'à mon
 » Amant , il lui parle , il tire ma Let-
 » tre de sa poche , il la lui remet. Dur-
 » val sourit en la recevant. Je fus
 » frappé tout - à - coup d'un saisisse-
 » ment universel , les larmes de ma
 » joie inondoient mon cœur , & ne
 » pouvoient plus parvenir jusqu'à mes
 » yeux. Chaque impulsion qui frap-
 » poit mon ame la ravissoit ; ma res-
 » piration s'embarassa par degrés , &
 » je me trouvai mal. A mon réveil je
 » sentis renaître à la fois & mes for-
 » ces & ma joie. Elle n'étoit plus al-
 » térée que par l'impatience de rece-
 » voir une réponse de Durval. Les il-

„ lusions les plus consolantes vinrent à
„ mon secours ; je me représentois sans
„ cesse mon Amant devenu mon époux,
„ & je jouissois d'avance du bonheur
„ que je me promettois ; je passai ainsi
„ les huit jours que j'avois à attendre.
„ L'instant si désiré arriva ; ma joie se
„ renouvelle ; le tendre sourire de mon
„ Amant recevant ma Lettre , se grave
„ plus profondément dans mon cœur,
„ je vole à la tribune en m'applaudissant
„ déjà d'avoir rendu sensible le plus ai-
„ mable & le mieux aimé des hommes.
„ Mon cœur , ivre d'amour , adresse au
„ Ciel les témoignages de sa recon-
„ noissance , les vœux que je fais sont
„ tous pour mon Amant. J'appelle à
„ témoin l'Être suprême du bonheur
„ dont je jouis : j'ose mettre ma fé-
„ licité à l'égalé de la sienne : mon
„ orgueil & ma joie étoient confon-
„ dus. La Messe commence ; je par-
„ cours des yeux toute l'Eglise , je fixe
„ chaque personne séparément. La
„ Messe finie je ne vois pas Durval.
„ Je me crois trahie ou méprisée.

„ Cette idée fait bouillonner mon sang
 „ dans mes veines, mon cœur palpite
 „ de rage. Je retourne dans ma cham-
 „ bre, je commence vingt Lettres,
 „ je les déchire. Je ne trouvois point
 „ d'expressions assez insultantes pour
 „ faire sentir à Durval toute l'horreur
 „ qu'il m'inspiroit. J'en acheve une
 „ enfin. Mes yeux obscurcis par mon
 „ désespoir, me la font lire tout au-
 „ tre qu'elle étoit. Je la croyois rem-
 „ plie des reproches les plus amers.
 „ Elle ne contenoit que les plaintes
 „ les plus touchantes. Le lendemain
 „ je descendis au Tour, j'y trouvai
 „ mon messager. Je lui donnai ma Let-
 „ & lui promis de le bien récompen-
 „ ser s'il pouvoit découvrir la demeure
 „ du Monsieur à qui il avoit remis la
 „ première. Il s'en chargea, trois jours
 „ après il m'en rapporta une réponse.
 „ Je l'ouvris avec transport, & j'y
 „ vis le langage d'une ame inquiète
 „ & attendrie, les assurances d'un res-
 „ pect profond, & le serment de ne
 „ jamais révéler mon secret. Il prioit

„ son inconnue de lui permettre de
„ venir baiser la main qui avoit osé
„ tracer les sentimens qu'il avoit le
„ bonheur de lui inspirer. Je ne crus
„ pas devoir le faire , & pour l'en dé-
„ dommager je lui envoyai mon por-
„ trait. Je fus toute étonnée de voir
„ revenir une demi-heure après mon
„ commissionnaire avec une Lettre.
„ J'étois si troublée , & si persuadée
„ qu'elle ne contenoit que des senti-
„ mens semblables aux miens, que je ne
„ m'apperçus qu'en la lisant qu'il me
„ renvoyoit mon portrait que j'avois
„ laissé tomber en ouvrant cette Let-
„ tre. Oui , Monsieur , ce jeune hom-
„ me , sentant tout le risque que nous
„ courrions , se refusoit à l'union de
„ deux cœurs divisés par un préjugé
„ dont il connoissoit la puissance. Quant
„ à moi , ce prétexte me parut si fri-
„ vole qu'il ne détruisit ni mon espoir
„ ni ma joie. Je ne considérois pas la
„ noblesse comme une digue aux vo-
„ lontés de ceux qui en étoient déco-
„ rés. Je regardois l'union de deux

„ époux comme un lien formé par
 „ l'Être suprême. Enfin le desir que
 „ j'avois de confondre pour la vie mon
 „ cœur avec celui de mon Amant, ne
 „ m'offrant rien de criminel, je ne me
 „ crus pas coupable d'oser prétendre
 „ au droit de me choisir un époux. Je
 „ répondis donc à Durval : & pour ar-
 „ racher de son cœur l'opinion respec-
 „ tueuse qu'il paroissoit avoir pour un
 „ préjugé dont je ne pouvois même
 „ concevoir l'importance ; je ne lui ca-
 „ chai plus rien de ce que le mien éprou-
 „ voit, & je lui déclarai mes inten-
 „ tions sur notre union. Quelques jours
 „ après, mon pere me fit sortir du
 „ Couvent. En arrivant au logis, je
 „ me jettai à ses genoux, je lui de-
 „ mandai Durval pour époux, il me
 „ le refusa en m'accusant de m'être
 „ déshonorée, & me fit même gar-
 „ der à vue. On m'a dit que mon
 „ Amant avoit consenti à m'oublier,
 „ & cela pour me déterminer sans doute
 „ à y renoncer ; je n'en crois rien. Il
 „ est trop vertueux & trop aimé, pour

„ être ingrat. Je me fais un bonheur
„ de l'adorer, & je sens que je ne puis
„ être heureuse sans lui.

Voilà, Monsieur, le détail exact de ma conduite. Jugez si je suis cette fille indigne d'elle-même, dont on vous a fait l'horrible portrait; & si celui que j'aime est un monstre. Je demande à être heureuse? Croyez-vous, Monsieur, que je trouve mon bonheur dans les titres de mon époux? Non, mais dans son cœur; tels sont mes principes. Je ne m'en écarterai jamais, non plus que des devoirs que je dois remplir auprès de mon père. Je ne serai jamais une fille rebelle. Servir mon père, l'aimer, voilà le titre que je demande, ou celui d'épouse heureuse.

Oubliez, Mademoiselle, me dit le Doyen, jusqu'au moindre de mes soupçons. Je les avois involontairement, je ne vous donne cependant pas toute la raison. Nous fûmes interrompus par l'arrivée de ma tante, & par une jeune fille qui attendoit depuis quelques instans que Monsieur le Doyen fut

fût libre. Sitôt qu'il lui eut donné audience, il vint nous rejoindre dans le jardin. Ma tante lui demanda, d'un ton plaisant, s'il étoit content de moi. Très-content, lui répondit-il, d'un air fort sérieux; je la vis changer de couleur. Pour lui épargner la honte de rougir devant moi, j'interrompis la conversation, je demandai à Monsieur le Doyen à qui appartenoit la jeune personne à qui il venoit de parler. Elle vit maintenant, me répondit-il, avec des pauvres gens de ce Village, elle est fille d'un Négociant de Nantes, mort depuis environ un an, accablé de dettes: cette enfant, réduite à la mendicité, fut obligée d'aller vivre chez des parens fort durs, & qui la maltraitoient. Les pauvres gens chez qui elle demeure maintenant, qui sont ses pere & mere nourriciers, en ayant été instruits, furent la réclamer comme leur enfant, l'emmenèrent avec eux, & lui firent apprendre le métier de Couturiere. Elle joint le fruit de son travail au peu de bien de ces pauvres gens; elle est aussi

vertueuse que belle, & aimée généralement. Elle est cependant très-haute, dit ma tante : ah , mon Dieu ! lui répondit le Doyen, que vous a fait cette pauvre enfant, Madame? Elle ne répliqua pas , & s'éloigna de nous , sous prétexte d'aller cueillir des fleurs. Je saisis cet instant pour prier Monsieur le Doyen de vouloir bien se charger de faire mettre à la poste les Lettres que je vous écrirais , ainsi qu'à ma mere ; qu'il m'éviteroit par-là de souscrire aux intentions de ma tante , qui avoit la cruauté d'exiger que je les lui donnasse lire. Monsieur, lui dis-je, je vous les remettrai décachetées , je regarderois comme un crime d'user avec vous de dissimulation ; il m'a promis de s'en charger.

LETTRE D'ADELAÏDE

A M^{ME} DE SAINTE***.

QUE je suis contente , ma bonne amie , mon Journal est en route , vous

le recevrez dans trois jours. Je viens d'écrire à ma mere, tous mes devoirs sont remplis : il ne me reste plus qu'à travailler à faire durer mon bonheur. Je sens que je puis être utile. Cette idée ranime toutes mes forces, & me donne le courage d'aimer encore la vie. La Fortune m'a nommée la premiere de ce canton. L'humanité doit être mon premier devoir. Je veux attirer à moi tous les cœurs. Que je serois orgueilleuse si je pouvois mériter le titre de mere de tous les malheureux qui m'entourent ! Chere amie, votre Adelaïde se croiroit au nombre des Sages : car elle auroit honoré le titre qui la décore.

LETTRE D'ADELAÏDE

A M^{ME} DE SAINTE***.

CHERE amie, ma Julie m'est rendue. Monsieur le Doyen m'amena ces jours derniers la jeune fille dont je vous ai parlé dans mon avant-derniere

Lettre , & me pria de vouloir bien lui donner à travailler. Je crus revoir Julie , même son de voix , mêmes gestes. Sa douceur , la rougeur de la timidité couvroit son visage. Je la retins sur le champ , & promis au Doyen de ne jamais abandonner Rosalie. Cette jeune fille me charme , son aimable ingénuité me rappelle le temps de mon bonheur. Ce souvenir me fait encore éprouver ces douces sensations , si précieuses à une ame dont l'expérience est limitée par sa première sensibilité. Cet âge où le cœur tire ses seuls plaisirs de lui-même , & où une intéressante timidité maintient l'égalité d'un heureux caractère. Je mis hier à l'épreuve celui de ma charmante Rosalie , & je vis les transports de la tendresse filiale. égaux ceux de l'Amour. Sa bonne nourrice , qui ne l'avoit point vue depuis six jours , se promenoit dans la cour du Château à dessein de l'y rencontrer : je l'apperçus de ma chambre , & je demandai à Rosalie qui ne la voyoit pas , si elle connoissoit cette bonne

Payfanne. C'est ma mere, s'écria-t-elle : ah ! Mademoiselle, voulez-vous bien me permettre d'aller lui parler ? Je le lui refusai, sous prétexte que je voulois essayer mon déshabillé. Vous voyez, ajoutai-je, qu'il reste peu d'ouvrage à y faire. Cette pauvre enfant, ma bonne amie, se remit à travailler avec un air si humble, que je fus presque fâchée de lui avoir joué ce méchant tour. Je sortis de ma chambre, & j'en laissai la porte entr'ouverte pour l'examiner. A peine fus-je sortie, qu'elle se leva, & fit plus de vingt petites révérences à sa Nourrice, elle lui sourioit, elle lui faisoit signe de la main : un instant après elle s'assit, & je la vis s'essuyer les yeux. Je descendis promptement, j'appellai cette bonne femme ; je la conduisis dans mon anti-chambre, je la priai d'y rester un moment, & je fus rejoindre Rosalie. Eh bien ! lui demandai-je, votre Nourrice est-elle toujours là ? Non, Mademoiselle, me répondit-elle tristement. Rosalie, lui

dis-je, regardez-moi donc. Elle leva les yeux & les rebaiſſa ſur le champ. J'affectai de ne pas m'appercevoir de ſa triſteſſe. Je me promenai dans ma chambre, & je fus ſans affectation chercher cette digne femme. Je la fis entrer. Roſalie travailloit avec tant d'activité, qu'elle n'entendoit rien. Tu ne veux donc pas me reconnoître, lui dit cette bonne femme? A ce ſon de voix, Roſalie part comme un éclair, jette ſon ouvrage par terre, marche deſſus ſans y faire attention, s'élançe au cou de ſa Nourrice. Ma tendre amie, on eût dit qu'elles étoient ſéparées depuis fix mois. Cette bonne femme ne pouvoit ſe raffaſier d'embraffer Roſalie, & cette jeune fille l'appelloit ſa mere, ſa libératrice, & lui rendoit ſes careſſes avec uſure. Je vous demande bien pardon, ma chere Dame, me dit cette bonne Payſanne. Depuis que nous avons ma chere enfant chez nous, je n'ai pas encore été deux jours ſans la voir; c'eſt la bénédiction de notre maiſon. Sitôt que

nous ne la voyons pas, nous la croyons perdue pour nous, & si nous la perdions, nous en mourrions de chagrin. Cela m'étonne, lui répondis-je, car Rosalie est bien méchante. Eh, mon Dieu, ma chere Dame, répondit cette digne femme, qui prenoit ma plaisanterie à la lettre! Qu'a donc fait cette pauvre enfant? Je l'ignore, répondit Rosalie; Mademoiselle me comble de caresses toute la journée, elle me fait l'honneur de m'admettre à sa table, elle m'appelle sa bonne amie, elle m'embrasse avec tendresse. Ah! je le savois bien, reprit cette bonne femme; ma Rosalie est aimée de tout le monde. Ma chere Dame, elle est bien au-dessus du métier qu'elle fait. La pauvre enfant est née avec du bien..... J'interrompis cette tendre mere qui pleuroit au souvenir des malheurs de Rosalie. Je fais, lui dis-je, combien elle est maltraitée de la Fortune. Je ne la regarde point comme ma Couturiere, mais comme mon amie; je la traiterai de même. Rosalie

me regarda avec tendresse, & m'assura avec les protestations les plus respectueuses, qu'elle mettroit tous ses soins à mériter ce que je faisois pour elle; qu'elle m'étoit déjà bien redevable, & que les bontés dont je l'honorais, ne s'effaceroient jamais de son cœur. Je n'exige point votre reconnoissance, lui répondis-je : ma chere Rosalie, partagez votre amitié entre les honnêtes-gens que vous nommez vos pere & mere, & moi; & tous vos devoirs seront remplis. Elle vint se jeter à mon cou.

De pareilles ames, cependant, gémissent sous le poids de l'infortune, & il existe des Grands, faits pour récompenser la vertu. Je remercie le Ciel de m'avoir fait rencontrer ces honnêtes-gens. Oui, j'aurai la consolation d'avoir rendu heureux des gens qui méritent de l'être. Chere amie, cette enfant est si aimable, qu'elle est aimée de ma tante. Je vais écrire à ma mere, & la lui demander pour amie. Je ne doute pas qu'elle ne me l'accorde.

LETTRE D'ADELAÏDE

A M^{ME} DE SAINTE***.

JE viens de recevoir de ma mere la Lettre la plus tendre , & la plus consolante. Elle me mande que mon pere lui a écrit de Lyon , qu'il se plaint de mon silence. Voilà , me dit-elle , ce qu'il me marque à ton sujet :

« Je suis d'une inquiétude mortelle,
» je n'ai encore reçu aucune nouvelle
» de ma fille , je crains qu'elle ne soit
» tombée malade. Cette idée me dé-
» sole. Je te prie , ma tendre amie, de
» me donner de tes nouvelles & des
» siennes , par le premier ordinaire.
» Ecris - lui , gronde-la de sa négli-
» gence ; & lorsque tu iras la rejoindre,
» embrasse-la bien pour moi. Dis-lui
» que je n'épargnerai rien pour la ren-
» dre heureuse ».

Eh bien , ma bonne amie , que pensez-vous de l'état où je dois être , & de ce qu'ont pû produire sur mon ame les

tendres reproches d'un pere que j'ai haï, que j'ai oublié, pour ne m'occuper que du plus ingrat de tous les hommes. Suis-je assez le jouet du fort? Concevez-vous quelque chose à ses caprices? Mon pere me rend toute sa tendresse, il promet de contribuer à mon bonheur. Lui qui jusqu'alors s'y étoit opposé. Il imagine sans doute apporter le calme dans mon cœur; il me croit encore une Amante adorée. Que de motifs, chere amie, de haïr Durval. Une foible résistance, une priere dictée par l'ambition, un ordre suffit pour éteindre dans son ame le feu dévorant de l'amour. Il ne compte pour rien les larmes, & plus encore les regrets d'une Amante vertueuse & trop sensible. La perte de mes jours même, rien ne l'arrête. Il ne fait obéir qu'à mes persécuteurs. Le perfide! quelle partie de la terre habite-t-il? Où repose son cœur ingrat & cruel? Que dis-je? Vous ne le verrez que trop à l'état de ce papier. Tout en vous retraçant mon ressentiment, mon

trop sensible cœur le défavoue, & mes larmes effacent ce que j'écris, je l'aime donc encore? Oui, son indifférence attise le feu dont il m'embrâse; j'adresse encore au Ciel, & malgré moi, des vœux pour son bonheur. Lui qui les mérite si peu, lui à qui j'adressai les miens, & qui s'est refusé cruellement à les exaucer. Oui, je l'aime, & sans pouvoir maintenant expliquer la cause de mon amour. Accusez-moi de lâcheté, chere amie, vous le pouvez. Tout sentiment est éteint dans mon ame, même celui de l'orgueil. Je me sens avilie, & je me plais dans mon avilissement. J'irois sans hésiter me jeter aux pieds de cet ingrat, lui offrir le pardon des crimes qu'il a commis envers moi, & lui demander une place dans son cœur, tout indifférent qu'il est. S'il savoit cependant que j'ai recouvré la tendresse de mon pere? De combien de regrets il seroit dévoré? Qu'il payeroit cher..... Il sentiroit alors la perte qu'il a faite. N'en doutez pas, chere amie? Il m'a aimée, il m'a ido-

lâtrée. Deux ames sensibles s'agitent l'une par l'autre; les nôtres se ressembloient trop.... Où m'égarai-je? Où vais-je chercher de la consolation? Que peut sur mon cœur le souvenir d'un bonheur qui s'est évanoui? Quelle comparaison puis-je faire entre des jours comptés par les plaisirs, & ceux que je passe dans la douleur & dans la honte? Je finis, chere amie, il est impossible d'exprimer ce que j'éprouve.

LETTRE D'ADELAÏDE

A M^{ME} DE SAINTE ***.

O ma bonne Amie, recevez les dernières larmes de mon amour. Durval... Je ne fais où j'en suis. Monsieur le Doyen a reçu une Lettre de ma mere. Elle lui mande.... L'ingrat!... ses jours sont unis à ceux d'une autre femme.... Il a osé prononcer le serment solennel..... O mon cœur!..... ç'en est fait..... J'obéirai à la voix de l'honneur. Oui, il faut l'oublier.....

Ma persévérance seroit un crime. L'époux d'une autre seroit l'Amant d'Adelaïde. Un froid mortel glace mon ame : mes devoirs & les caresses de mon pere, peuvent seuls la réchauffer. C'est auprès de lui que j'irai chercher des forces contre moi-même. Il me verra à ses genoux, il entendra mes regrets, mes larmes effaceront, & mes torts envers lui, & le souvenir même de mon Amant. Je vengerai à la fois la Nature & l'Amour : oui, je le promets.

LETTRE D'ADELAÏDE
A M^{ME} DE SAINTE***.

J'AI triomphé; j'ai écrit à mon pere, j'ai juré par son cœur & le mien, de ne jamais m'écarter de l'obéissance que je lui dois. Je renonce, lui ai-je dit, au desir de disposer de moi, je vous prie, au nom de votre tendresse & de la Nature, d'oublier la résistance que j'ai opposée à vos volontés. Vous exigez de

moi le sacrifice d'une passion qui faisoit le charme de la vie. Je portois alors dans mon cœur, & sans le savoir, votre ennemi & le mien. La crainte de perdre cet ingrat, aliénoit ma raison, & détruisoit mes forces. Votre pouvoir sur moi étoit anéanti par le sien. Le fourbe avoit sçu triompher même de la Nature. Et tel que je le voyois, il étoit digne, je l'avoue à regret, d'être votre fils & mon époux. Mais, mon tendre pere ! l'épreuve que je viens de faire, m'apprend à me défier de moi-même. Je sens qu'à mon âge on a besoin d'un guide ; la Nature vous a nommé le mien. J'ai osé vous disputer ce titre. Que vous êtes bien vengé ! Mon cruel ennemi est mon cœur, & le vôtre peut seul me réconcilier avec lui. Secourez-moi ; donnez-moi de nouvelles forces ; ranimez-moi mon ame ; recevez dans votre sein les larmes de mes regrets, & rendez-moi votre première amitié.

Ma tendre Amie, voilà ce que j'ai écrit à mon pere, ce que j'ai osé lui

écrire , peut-être en dépit d'un cœur trop sensible encore. N'importe, je me crois assez de courage pour ne pas me démentir. L'honneur a dicté mes promesses ; l'honneur me les fera tenir. Il m'en coûtera sans doute beaucoup. J'espère tout du temps & de ma colere. J'imagine qu'une passion violente s'éteint par une autre passion. L'idée de voir ma vertu oubliée , méprisée , me fait rougir d'avoir aimé un ingrat que j'adore peut-être encore. Oui, des larmes de tendresse & de rage coulent de mes yeux ; mais je respecterai mes devoirs ; je tiendrai mes promesses ; je le jure sur ma vie. Le meilleur des peres connoitra sa fille , il verra qu'elle fait se soumettre au sentiment de l'honneur , & lui sacrifier ses plaisirs les plus chers. Il faut finir , ma bonne amie ; il faut oublier le perfide : il faut plus , il faut cesser d'en parler. Ma chere consolatrice , c'est à vous à soutenir mon courage. Que l'amitié contienne maintenant toute mon ame , peut-être les larmes de ce doux sentiment étancheront-

elles la soif ardente de mon cœur ! O ma Julie ! ma chere Julie ! viens m'apprendre à ton tour à porter mes chagrins. Commande à ma douleur comme j'ai commandé à la tienne. Transmets à mon ame..... A qui adressai-je mes cris ? A un être qui n'est plus , à ma meilleure amie , que mes foibles bras voudroient arracher des bras de la mort. O cris impuissans ! vous déchirez mes entrailles en me consolant. Le souvenir de mon amie me rend la vie ; mais l'idée de l'avoir perdue pour toujours..... Le néant..... Vérité terrible & si consolante pour les malheureux..... Eloigne - toi de mon cœur , le calme n'est plus fait pour lui. O mes devoirs ! mes chers devoirs ! remplissez donc le vuide immense de mon ame ; pénétrez-la de vos douces sensations. Et toi , ma chere Julie , sois mon interprète auprès de l'Être Suprême. Porte à ses pieds les vœux de ton amie , & , avant de lui offrir mon cœur , approche-le du tien. Efface jusqu'aux moindres traces de la malheureuse passion

sion qui le souille. Ma sainte Amie ;
 rends - moi digne des plaisirs que ta
 vertu te procure , & obtiens pour moi
 la grace de mourir. Chere & tendre
 consolatrice , que mes vœux ne vous
 affligent point. Le desir de vous quit-
 ter m'est inspiré par l'honneur. Mes
 forces sont détruites , & j'ai des de-
 voirs bien pénibles à remplir. Je sens
 avec humilité mon état d'avilissement.
 Tourmentée sans cesse par ma cruelle
 imagination. Abusée par les fantômes
 qu'elle me présente. Des larmes de
 tendresse échappent encore malgré moi
 de mes yeux , un souffle peut rallumer
 le feu que je cherche à éteindre. Les
 sermens que je viens de faire à mon
 pere , sont plus l'ouvrage , peut-être ,
 de mes desirs que l'effet d'une ferme
 résolution. Je suis en défiance avec
 moi-même , & je vous avoue que l'idée
 de la mort m'effraye moins que celle
 de trahir mes sermens. D'ailleurs, les
 armes que je viens de fournir contre
 moi , sont invincibles. Qu'aurois-je à
 répondre , si au premier mot mon pere

Premiere Partie.

O

me représentoit ma Lettre? Pourrois-je la démentir? ou renoncer au respect que je lui jure? Pourrois-je lui disputer le despotisme que je lui accorde sur moi. Ma tendre Amie! la foi des engagements m'a toujours paru le devoir le plus sacré. L'honneur en est l'unique garant, & quiconque est sourd à sa voix.... La crainte augmente mon dégoût pour la vie malheureuse qui m'accable; & les vœux que je fais pour mourir, m'échappent malgré moi. Adieu, ma douce Amie, adieu, je vais chercher quelque consolation auprès de ma pauvre Rosalie. Cette jeune fille partage mes chagrins sans en connoître la cause, j'hésite à la lui confier. Sa fermeté dans la douleur, m'humilie: ah! qu'il est dur de rougir des vertus d'autrui!

LETTRE D'ADELAÏDE

A M^{me} DE SAINTE ***.

MA bonne Amie, mes forces renaissent, mon cœur est accessible à la

consolation ; la voix de l'honneur touche mon ame. J'espere dissoudre le poison qui coule dans mes veines. Je viens de recevoir une réponse de ma mere : j'apprends par cette Lettre, que je baise avec transport, que dans huit jours au plus tard je pourrai tout à loisir baiser la main qui l'a tracée. Il est inutile, je crois, de vous rapporter ce qu'elle contient. Vous connoissez le cœur de cette tendre mere ; elle ne me parle point de..... Mais ma tendre Amie, sa Lettre est presque effacée par ses larmes. Elle ignore sans doute que j'ai écrit à mon pere. Que j'aurai de joie à lui apprendre que j'attends avec courage l'ordre de donner ma main. Que je fais plus, que je demande à l'Être Suprême de détruire les foiblesses de mon cœur, en l'accablant des devoirs les plus sacrés. Oui, je me sens la force de porter le joug des préjugés, je me résigne à toutes les volontés de mes parens. J'ai enfin assez de confiance en moi pour croire que mes émotions cesseront sitôt que je me di-

rai : mon Amant est devenu l'époux d'une autre femme , je n'ai plus de droits sur lui , il est un ingrat , mais tous mes reproches sont inutiles , & mes larmes doivent , ou cesser de couler , ou du moins lui être cachées. L'honneur le commande , ce sentiment doit régner le premier dans mon ame , & absorber tous les autres.

Il ne manque donc plus à ma tranquillité que la présence de ma mere. Qu'elle arrive cette mere si digne d'être adorée ! Qu'elle vienne donner à mon cœur une nouvelle existence ! Ses larmes l'ont déjà purifié ; sa présence me garantira d'une nouvelle rechûte. Qu'elle paroisse , & sa fille est en sûreté. Elle va redevenir digne , & de sa consolatrice , & de sa mere , & de sa Julie & d'elle-même.

Fin de la premiere Partie.

LA
PHILOSOPHE
PAR AMOUR.
SECONDE PARTIE.

LA
PHILOSOPHIE
PAR AMOUR,
OU
LETTRES

DE DEUX AMANS PASSIONNÉS,
MAIS VERTUEUX.

NOUVELLE ÉDITION.

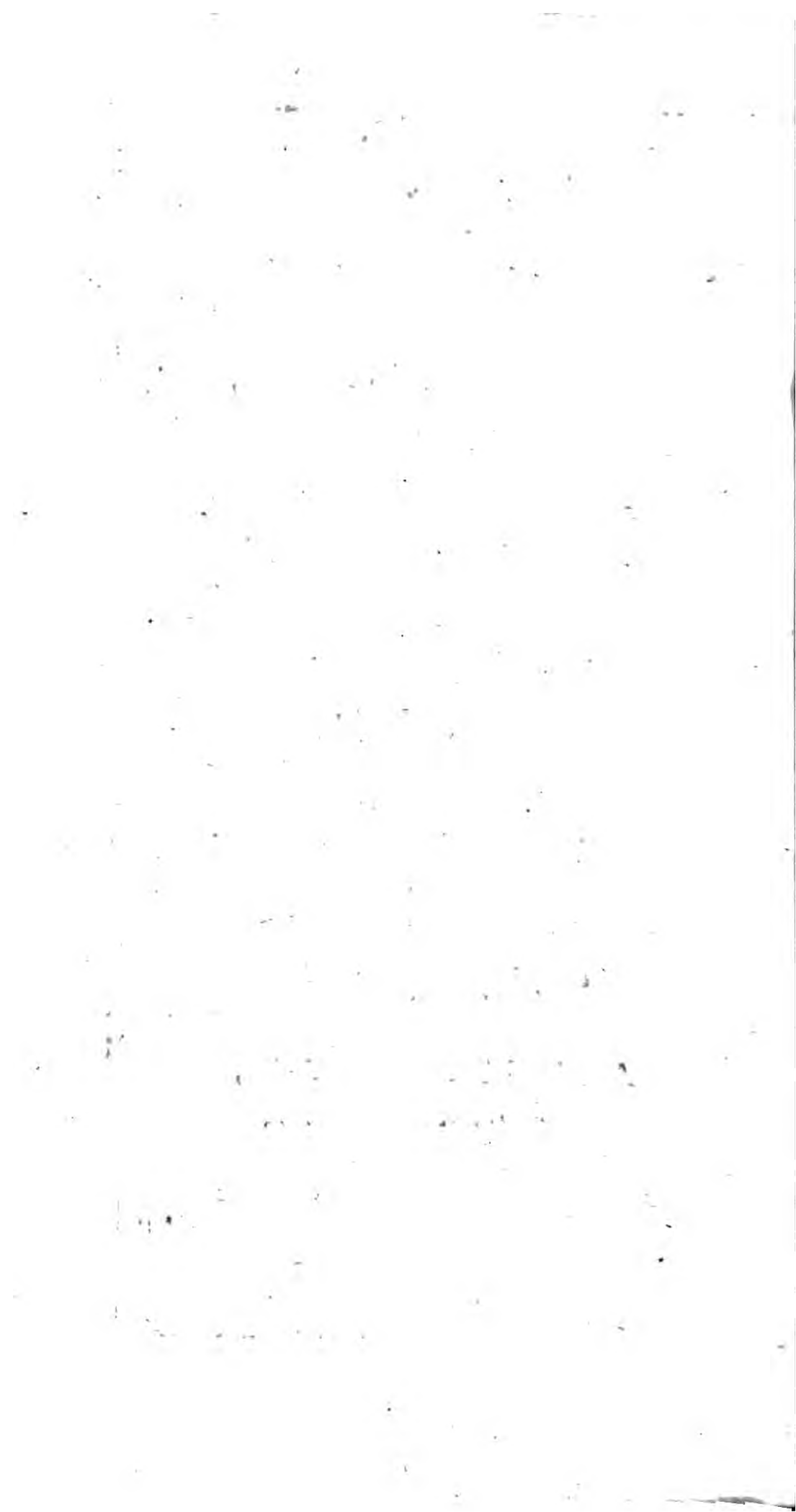
SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire,
rue Saint-Severin, vis-à-vis des murs
de l'Eglise.





LA PHILOSOPHIE
PAR AMOUR.



LETTRE D'ADELAIDE

*A MADAME DE SAINTE ***.*

CHERE AMIE,

TOUT est détruit , mes projets ,
mes sermens. Mon cœur abusé..... J'ai
osé..... Dieu ! Dans quel état suis-je
réduite ! Quel coup de foudre vient
m'accabler ! Durval n'est point marié ;
il n'est point ingrat ; il m'adore. Depuis
notre séparation il souffre , il gémit , il
dévore ses chagrins , il me croit guérie
de ma passion , & ne s'en plaint pas.

Seconde Partie.

P

Qu'elle soit heureuse, dit-il, & tous mes vœux seront remplis ! Quel courage, chere Amie ! O ma mere ! avez-vous pu, de sens-froid, abuser un homme aussi sensible & aussi vertueux ? O ma mere ! aviez-vous donc résolu de conduire vos enfans au tombeau ! Je n'en puis plus, reprenons haleine.

Oui, chere Amie ! C'est ma mere qui nous trompoit tous les deux. Le hafard seul me l'a fait découvrir. Je l'attendois depuis trois jours ; son retard commençoit à m'inquiéter. Elle m'écrivit hier qu'elle comptoit passer quatre à cinq jours à Floricourt. Rassurée par cette Lettre, il ne me resta plus que l'impatience d'embrasser celle de qui j'apperçois mon bonheur. Nous déjeunions ce matin, Rosalie & moi, selon notre coutume, dans le petit cabinet portatif, que j'ai fait mettre proche la grille du Château. Je vis passer le Facteur, j'envoyai Rosalie lui demander s'il avoit des Lettres pour moi, elle m'en rapporta une, qu'elle me dit être pour ma mere. Je la prends, chere

Amie, je reconnois l'écriture de Durval. Cette Lettre m'échappe des mains, je la reprends, je la porte involontairement à ma bouche. Je sens le feu de mon cœur se rallumer, mes larmes coulent, j'ouvre cette Lettre, je veux la lire, il m'est presque impossible. Je la baise mille fois; mes démonstrations annonçoient enfin un état si violent, que Rosalie ne pouvant tirer de moi aucune réponse, sortit pour aller chercher du secours. La crainte qu'elle n'amenât quelqu'un, me rendit la force de la rappeler. Ma bonne amie, lui dis-je, le seul secours dont j'aie besoin est le secret éternel de ce que tu vois, tu ignorois celui de mon cœur, apprends-le donc: aide-moi à porter une vie que je dois passer dans les tourmens. Je lui remis alors la Lettre de mon Amant, je la priai de me la lire. Avec quelle attention je l'écoutai! Chaque mot de cette Lettre s'est gravé à l'instant au fond de mon cœur. Voilà ce qu'elle contient:

» Que vous êtes heureuse, Mada-

» me ! Vous la voyez , vous respirez le
» même air , vous l'accablez de ca-
» resses ; vous recevez les siennes.
» Peut - être l'arrivée de ma Lettre
» vous arrache-t-elle de ses bras ? Que
» l'adorable Adelaïde est loin de pen-
» ser que son Amant gémit encore
» sous le joug d'une passion , dont
» elle a si courageusement triomphé.
» Hélas ! peut-être a-t-elle oublié jus-
» qu'à mon nom ? Je ne m'en plains
» point , Madame ; elle est heureuse ,
» cette idée me console. Le souvenir
» d'avoir été aimé d'Adelaïde , char-
» mera même les plus cruels instans
» que j'ai à passer en attendant celui
» de la mort. Adieu , Madame , par-
» donnez - moi de vous distraire des
» plaisirs qui vous attendent auprès
» de votre fille. Revolez auprès d'elle ;
» soyez toujours assez courageuse pour
» partager à la fois , & ses caresses &
» les larmes de ma douleur. Soyez tou-
» jours notre mere ; rendez-nous heu-
» reux par votre bonheur.

Jugez , ma tendre Amie , jugez de

ce que j'éprouve. Calculez, s'il vous est possible, les tourmens que j'ai à souffrir le reste de mes jours. Mesurez la profondeur de l'abîme où je suis tombée, osez lire dans mon cœur sans frémir. Dites-moi quel est le sentiment qui doit y commander? Celui de la nature peut-il y régner encore? Mes pere & mere sont mes bourreaux. Que leur dois-je? Ah! peut-on chérir la main qui nous poignarde? Ils ont reçu mes sermens, ils ont osé les recevoir. Pere dénaturé! Et vous, ma mere! vos entrailles n'ont-elles point frémi lorsque vous m'avez fait annoncer le prétendu mariage de mon Amant? Avez-vous osé croire qu'un mensonge pût demeurer éternellement caché à deux ames enivrées du même amour? Ignorez-vous qu'une secrette intelligence les instruit tôt ou tard? Chere Amie! guérit-on un cœur accablé par l'Amour en le trompant? Peut-on l'oser? Quel risque ne court-on pas? Un cœur désabusé redevient plus sensible. La défiance l'irrite, & le feu

dont il brûle alors ne peut plus s'éteindre. Je juge de cette vérité par ce que j'éprouve. L'idée de mon Amant ingrat m'avoit donné la force de renoncer à lui. L'honneur m'ordonnoit de l'oublier. Je le trouve fidèle ; mon cœur redevient pour lui ce qu'il étoit. Le même honneur qui dicta mes sermens , les annule ; & j'attends ma mere pour lui déclarer que je veux mon Amant ou la mort.

LETTRE D'ADELAÏDE

A M^{ME} DE SAINTE ***.

MA mere est arrivée , j'ai tremblé à son aspect , mais j'ai repris mes forces sur le champ. J'ai reçu ses embrassemens avec tant de froideur , qu'elle m'a demandé d'où provenoit cette indifférence. De votre cœur, Madame, lui ai-je répondu ; elle a pâli , & l'instant d'ensuite son visage s'est enflammé. Savez-vous , Adelaïde , m'a-t-elle dit , que c'est à votre mere à qui vous

parlez ? Oui , Madame , je le fais , & je le prouve par les démarches que je fais auprès de vous. Je m'acquitte des devoirs imposés aux enfans. La briéveté de mes réponses ; le ton de colere que j'y mettois malgré moi , l'irritoit encore ; elle me demanda du même ton , si je voudrois enfin lui donner des raisons plus plausibles , & lui dire quels étoient ses torts envers moi. Les voici , lui répondis - je , en lui remettant la Lettre de Durval toute décachetée. Et quand une mere, ajoutai-je , peut se résoudre à tromper deux infortunés , & à les conduire au tombeau avec tranquillité , il est bien permis à sa fille de renoncer au plaisir de l'appeller sa mere. Elle resta interdite. La Lettre lui tomba des mains , elle me considéra quelques instans sans pouvoir prononcer un seul mot , & sitôt qu'elle fut un peu revenue de sa surprise , elle me dit avec une voix étouffée : vous êtes prompte à me condamner ma fille. D'ailleurs , les torts que vous me croyez , & tels

qu'ils soient, ne vous autorisent point à déchirer mon cœur aussi cruellement. J'ai fait mon devoir, faites le vôtre. Il est rempli, lui répondis-je, j'ai écrit à mon Amant, j'espère dans peu de jours le voir à vos pieds, vous demander raison des tourmens que vous lui avez fait souffrir. La main de votre fille en doit être le prix. Si vous la lui accordez, vous verrez alors si vos enfans aiment leur devoir. Votre Amant vous apprendra à connoître les vôtres, me dit ma mere, en sachant respecter mes volontés, & non vos ordres. Vous ne le verrez point à mes pieds; sa présence d'ailleurs est ici fort inutile; ses vertus sont gravées dans mon cœur, & mes intentions dans le sien. Il souffre, il est vrai, mais il s'y est condamné lui-même. Il chérit moins son bonheur que la tranquillité d'une famille entiere. Il a des vertus, vous êtes par conséquent indigne de lui. Ces derniers mots prononcés avec un ton d'autorité que je ne connoissois pas à ma mere, m'in-

terdirent , & je ne pus trouver de réponse a lui faire. Elle eut la complaisance de ne pas jouir long-temps de mon trouble , elle se retira en me disant : vous vous rendrez chez moi, Mademoiselle, demain matin à dix heures. Je répondrai plus à mon aise à toutes vos observations ; je ferai plus tranquille.

LETTRE D'ADELAÏDE

A M^{ME} DE SAINTE ***.

MES malheurs sont à leur comble, je fors de chez ma mere, elle m'a reçue avec cet air de froideur que vous lui connoissez. Cet air qui inspire le respect , & qui sied si bien à la majesté de son regard. Assseyez-vous, ma fille, m'a-t-elle dit, en continuant d'écrire une Lettre qu'elle avoit commencée. L'intervalle qu'il y eut de ce début à la fin de cette Lettre, acheva de détruire mon courage, & je sentis la crainte touffer dans mon cœur jusqu'à mes

plus vives résolutions. Sa Lettre finie, elle s'est retournée de mon côté, & m'a demandé comment j'avois passé la nuit? Fort mal, Madame, lui ai-je répondu. Je le crois, m'a-t-elle dit le souvenir d'avoir offensé votre mere, vous a sans doute agitée, & le corps repose mal lorsque l'ame est criminelle. Je ne sçus que lui répondre: la tranquillité avec laquelle elle m'accusoit, les regards imposans qu'elle me lançoit de temps à autre, augmentoient le froid qui glaçoit ma poitrine; je sentis mes forces défailir. Je lui jettai un coup-d'œil, qu'elle entendit très-bien. Venez, ma fille, me dit-elle, en me tendant les bras, venez réchauffer votre cœur auprès du mien; venez jurer sur mon sein de ne plus outrager votre mere. Je ne pus lui refuser ce nouveau ferment, que l'amour me fit démentir l'instant d'après.

Sitôt que j'eus repris mes sens, ma mere approcha son fauteuil auprès du mien, & me regardant alors avec un œil de bonté. Tu as donc pû m'outra-

ger, me dit-elle, tu as donc osé m'accuser de te tromper, & de conduire deux infortunés au tombeau? Ma fille, connois mieux ta mere, elle va se justifier auprès de toi, sa sincérité te coûtera peut-être des larmes. N'importe, réunis donc toutes tes forces, & ressouviens-toi que tu me contrains de rompre le silence.

J'ai appris de Durval, continue-t-elle, l'amour que tu as pour lui, en voilà la preuve. Elle me remit les Lettres que j'avois écrites à mon Amant lorsque j'étois à votre Couvent, & elle me donna à lire celle qu'il lui écrivit en les lui envoyant. Ma douce Amie, ce vertueux jeune homme prie ma mere de reprendre sur mon cœur les droits que l'amour lui a usurpés. Cette généreuse priere est précédée de l'aveu de l'amour le plus tendre. Il assure qu'il ne puisse la force de renoncer à moi, que dans l'espoir qu'il a que j'ignore qu'il m'idolâtre. Je ne pus résister aux transports dont cette Lettre agita mon cœur; je la couvris de mes

larmes, j'allois la porter à mes lèvres lorsque ma mere me l'ôta des mains, en me disant : ce ne sont point des larmes que j'exige de vous, ma fille, mais du courage. Imitiez celui qui vous les fait répandre ; réunissez toutes vos forces contre vous-même. Ah ! ma mere, lui dis-je, en baisant une de ses mains, n'avez-vous jamais aimé ? Votre Amant n'a-t-il jamais aimé, me répondit-elle ? Cette réponse m'interdit. Je regardai ma mere avec surprise, & sans pouvoir prononcer un seul mot. Elle affecta de ne point s'en appercevoir, & poursuivit ainsi : instruite de votre égarement, rassurée par les vertus de Durval, je projettoi de diviser deux ames si intimement unies, en faisant valoir auprès d'elles le titre de mere. Je donnai à Durval le nom de mon fils. Je l'aimé aussi tendrement que vous. Il reçut mes conseils avec la docilité d'un respect aveugle. Vous l'avez donc vu, demandai-je à ma mere presque involontairement ? Oui, me répondit-elle, & j'ai reçu de sa

vous jure le serment de ne jamais apporter le moindre trouble à ma tranquillité. Il a essuyé les larmes que ses douleurs me faisoient répandre, & il m'a consolée en me demandant de la consolation. Mais revenons à mon objet. Vivement persuadée de la violente impression que l'amour vous avoit fait, & ignorant alors quels étoient vos principes sur les passions, j'attendis, mais inutilement que vous vinssiez me confier vos chagrins. Je me contentai d'essuyer les larmes que vous répandiez devant moi, & de veiller aux imprudences que votre égarement auroit pû vous faire commettre. Je fis plus; instruite par une Lettre que vous écrivîtes à Madame de Sainte^{***}, & de vos nouveaux principes, & des violentes résolutions que l'Amour vous suggéroit; je gardai encore le silence, je craignis de heurter vos sentimens, & d'irriter votre cœur déjà si prêt du désespoir. J'eus soin d'être sans cesse auprès de vous, & de mêler ma sensibilité à la vôtre, afin de vous

tromper s'il m'eût été possible, en attirant insensiblement vers moi toute votre tendresse. J'espérois que votre opiniâtreté cesseroit avec vos transports ; je me suis trompée. Je les ai vus se rallentir, j'ai sondé votre cœur, & je l'ai trouvé dans le même état, c'est-à-dire, toujours foible & toujours invincible. J'ai examiné vos principes, & il m'a été facile de juger qu'ils étoient l'ouvrage de l'Orgueil & de l'Amour. J'ai cherché alors les moyens d'en détruire à la fois, & la cause & l'effet. Je vous ai pour cela éloignée de tous les objets qui pouvoient complaire à vos résolutions ; je vous ai mise en des mains étrangères. J'espérois aussi que, vous chargeant de me représenter dans un lieu où j'ai des devoirs à remplir, puisque j'en suis la protectrice, & que cet emploi s'accordant avec les inclinations de votre enfance, vous redeviendriez ce que vous étiez alors, c'est-à-dire, douce, humaine, docile. Vous croyant enfin les préjugés de votre sexe, je vous ai

traité avec les ménagemens qu'exigent & votre enfance & notre foiblesse naturelle. Cependant mes précautions ont été vaines ; la source de mes chagrins est restée dans votre ame, votre indocilité s'est plu à détruire le pénible ouvrage de mes soins, & vous osez m'accuser de vouloir vous tromper ? C'est vous qui vous trompez, ma fille. Vos prétendues raisons sont des sophismes, & votre courage n'est qu'un orgueil irrité. Il faut donc opposer la force à la force, & vous offrir sans précautions & vos imprudences & vos devoirs.

Vous n'avez nullement le droit de disposer de vous. Ce droit appartient seul aux auteurs de vos jours. Leur obéir, est votre premier devoir ; vous y soustraire, est un crime ; & tout crime éteint la Vertu. Pelez ces principes, & dites-moi, vous qui vantez les devoirs d'une mère de famille, quels sont les miens auprès de vous ? Vous me les avez vus remplir, ma fille, j'ai porté à la fois votre douleur

& la mienne, je vous ai invitée à vos devoirs avec tendresse , j'aurois dû vous commander. J'ai sans doute usé de trop de complaisance ; voilà mon crime ; mais mon excuse est dans l'opinion que j'avois de vous. Elle a des vertus, me disois-je , sa guérison est certaine. Il m'est bien dur , ma fille , de m'être trompée, & de pouvoir douter que vous méritiez l'amitié de votre mère. Je ne vous reprocherai point les larmes douloureuses que vous m'avez arrachées. La main qui les essuya , me les a fait oublier. Oui , votre Amant , un étranger, un homme dont l'ame est aussi sensible que la vôtre, qui n'a pas pris, comme vous , naissance dans mon sein, mais que le souvenir seul d'avoir eu une mère , a rendu sensible à mes douleurs. Oui , ma fille , c'est à cet homme infortuné que j'ai presque réduit au désespoir , en l'obligeant à s'éloigner de vous ; c'est à lui à qui je dois la force de survivre à vos égaremens. Hélas ! que dois-je augurer d'une ame , dont le principal devoir est de s'abandonner

ner aux transports d'une passion qui lui suscite à chaque instant la résolution de se révolter contre les ordres les plus sacrés ? Rien de criminel , lui répondis-je , en l'interrompant : J'en jure par mon cœur , que la vertu & l'amour agitent à la fois. J'en atteste mon Amant , dont vous venez de me vanter les vertus , & que je dois adorer : c'est à vous même que j'appelle des accusations , dont vous me noircissez ; daignez m'entendre. Je devine , me dit-elle , en m'interrompant à son tour , les moyens de votre justification. Vous allez sans doute me parler des devoirs que vous vous êtes imposée , & non de ceux que vous devez aux auteurs de vos jours. Vous allez m'offrir avec pompe des questions que je ne pourrai résoudre , puisque j'ignore vos principes , & que je ne souhaite point les apprendre. D'ailleurs , ma fille , mon dessein n'est point de disserter avec vous , mais de me justifier , & de vous inviter par mon exemple à immoler votre orgueil au

Seconde Partie.

Q

sentiment de la Nature. Ah ! ma mère, lui dis-je encore, me condamnerez-vous sans m'entendre ? Je le dois, ma fille, me répondit-elle. Quand j'aurois la foiblesse de me laisser séduire par vos sophismes, vos projets n'en feroient pas moins inutiles. Les volontés de votre père sont les seules Loix que vous devez suivre. Vous consentirez donc, lui dis-je, au tourment que l'on me prépare. L'on ne vous en prépare aucun, me répondit-elle, & vous n'avez à redouter que ceux qui vous viendront de vous-même. Mais cessons ces reproches, ils pourroient nous conduire, moi, à des conseils que je ne vous crois pas en état de recevoir, & vous, à des procédés qui pourroient exiger que je fisse usage de mon autorité. Je ne veux point changer de conduite avec vous ; je veux vous laisser la liberté de conserver l'amitié de votre mère. Je vous entends, Madame, lui répondis-je ; je devine ces conseils que vous me dissimulez. Je lis dans votre cœur : oui, j'y lis l'Arrêt de ma mort.

Ne m'épargnez plus : Apprenez - moi les intentions de mes maîtres ; marquez le terme de ma vie ; laissez-moi seulement la consolation de savourer ma douleur avant d'en être séparée. Voilà la dernière preuve de tendresse que j'exige de vous. Ma mère s'emporta violemment , elle m'accusa d'accumuler mes outrages contre elle. Elle me traita de rébelle & d'entêtée. Vous n'avez plus de mœurs , me dit-elle , & de votre état présent au libertinage , il n'y a plus qu'un pas. Je voulois lui répondre , elle m'ordonna de me taire. Je voulus insister , elle me prit par la main , me conduisit jusqu'à la porte de sa chambre. Allez , me dit-elle , allez mériter l'honneur de parler à votre mere. Je trouvai Rosalie dans ma chambre , qui fut effrayée en me voyant. Qu'avez-vous donc , me dit-elle ? Comme vous êtes changée ! Je courus à ma glace , je m'effrayai moi-même ; toutes les douleurs de mon ame étoient peintes sur mon visage. Dieux ! m'écriai - je , pourquoi me

donnez-vous la force de survivre à de pareils reproches? Rosalie me fixoit avec une avide curiosité; elle me tenoit les mains; elle me prioit de me tranquilliser: je la repouffois, je parcourais ma chambre à grands pas; j'accusois le Ciel de mes infortunes. Des larmes de sang inondoient mon cœur. Enfin, mon ame accablée céda à mes transports, & je m'endormis dans le sein de mes douleurs. A mon reveil, je me sentis soulagée. L'espoir de voir bientôt mon Amant, me rassura; il subsiste encore, ma bonne Amie. Il renforce mon courage, il adoucit les horreurs que je crains. Il arrête les transports de ma rage: oui, j'imagine que la présence de ce vertueux jeune homme appaisera la colere de mes maîtres. Oui, l'aspect de la vertu les séduira. O douce & consolante illusion! répands tes charmes sur les jours de l'infortunée Adélaïde! Et vous, ma tendre Amie, faites des vœux au Ciel pour mon bonheur.

LETTRE D'ADELAÏDE

A M^{ME} DE SAINTE***.

JE n'ai encore reçu aucune nouvelle de Durval. Ma mere ne me parle qu'avec beaucoup de froideur, & nous ne nous voyons qu'à l'heure des repas. Rosalie est l'unique amie qui me reste. Elle est sans cesse avec moi, elle ne me quitte que pour aller faire sa cour à ma mere qu'elle aime beaucoup. Vous pouvez vous imaginer quel peut être le principal sujet de nos entretiens. Cette pauvre enfant lit mieux que moi dans mon cœur, ma bonne Amie, & sa vive pénétration m'effraye, d'autant plus qu'elle se contente de pleurer avec moi, & qu'elle me refuse des conseils. Je lui ai témoigné des craintes sur le silence de Durval. Je pleurois en lui faisant cette confidence; ses larmes se sont mêlées aux miennes. Telle a été son unique réponse. Je suis dans un accablement qui détruit tou-

tes mes forces. Il me reste à peine celle d'écrire ; je n'ose même réfléchir. La plaie de mon cœur est si vive, que la moindre émotion m'arrache l'ame. Ah ! ma tendre Amie , Durval ne fait obéir qu'à ma mere. Je ne le vois que trop, il est perdu pour moi ; voilà la troisième nuit que je passe sans fermer l'œil. Je suis changée à ne pas me reconnoître ; ma mere l'est presque autant que moi. Nous souffrons l'une & l'autre en silence , &..... Mais j'entends quelqu'un , il faut que je cache ma Lettre , car il m'est défendu d'écrire. Hélas ! je vous écris peut-être pour la dernière fois.

LETTRE D'ADELAÏDE

A M^{me} DE SAINTE ***.

MON ame nage dans la joie , mes forces sont recouvrées , mon cœur est agité par le plaisir. Je sens encore une fois le bonheur ; & c'est ma Rosalie , mon amie , ma sœur , ma consolatrice ,

mon ange tutelaire, qui est venu me causer mon premier ravissement. Oui, ma tendre Amie, c'est elle que j'entendois monter; & qui me fit interrompre ma dernière Lettre. Mademoiselle, me dit-elle en entrant, Madame de Sainfray voudroit vous parler. L'air riant avec lequel elle m'apporta cette nouvelle, me surprit un peu. Sais-tu, lui dis-je, ma chere Rosalie ce que ma mere me veut? Vous faire part, à ce que je crois, me répondit-elle, d'une Lettre..... De mon Amant? lui demandai-je en l'interrompant; je l'ignore, Mademoiselle. Elle me fit cette réponse d'un ton assez sérieux. Comment, lui répétai-je, tu ignores d'où vient cette Lettre? Oui, Mademoiselle, me répondit-elle, d'un ton plus froid encore. Je la regardois, je n'osois plus l'interroger. Les inquiétudes de mon cœur étoient peintes sur mon visage. Ma bouche s'ouvroit à chaque instant, & se refermoit aussitôt. Que vous êtes peu raisonnable, me dit Rosalie! Et toi, lui répondis-je, que tu

es cruelle ! Vers le milieu de l'escalier, elle s'arrêta, & me demanda si j'étois encore déraisonnable. Non, lui répondis-je, avec le ton le plus froid que je pus affecter : tu peux me dire quelle est cette Lettre. Je crois, me dit-elle, que cette Lettre a été. . . . C'est. . . . un jeune homme. C'est mon Amant ! m'écriai-je avec transport. Je quitte Rosalie, je franchis les escaliers, j'ouvre la porte de l'appartement. J'aperçois Durval aux genoux de ma mere; je vole m'y précipiter aussi en jettant un cri de joie, & je m'évanouis. Revenue à moi, je me trouvai dans un fauteuil entre ma mere & mon Amant. Durval tenoit une de mes mains dans les siennes; cet aimable jeune homme pleuroit amèrement, ma mere pleuroit aussi. Ne pouvant encore prononcer un seul mot, je me contentois de promener ma vue tour-à-tour, & sur l'un & sur l'autre. Je pris la main de ma mere, je la joignis à celle de mon Amant, je les baisai avec des transports, qui firent couler leurs larmes
avec

avec plus de force. Trop troublée pour mettre de l'ordre dans ce que je disois, je prononçois des mots au hasard; mes soupirs, mes paroles, mes tendres regards, tout cela étoit confondu. Durval me fixoit avec tant d'attention, qu'on eût dit qu'il puisoit dans mes yeux le feu dont il m'embrâsoit. Il parla le premier. Chere Adelaïde, me dit-il, que puis-je faire pour répondre à toute la tendresse dont vous honorez un homme, qu'une distance immense sépare de vous? Obtenir de ma mere, lui répondis-je, qu'elle annulle les chimères qui nous divisent. Vous joindre à moi pour faire entendre à son cœur, les cris attendrissans de la Nature; me jurer de ne jamais m'abandonner, & de m'aimer comme je vous adore. Eh bien, Monsieur, lui dit ma mere, vous en avois-je imposé? Vous l'entendez, vous voyez votre ouvrage, jugez du peu d'empire que j'ai sur cette enfant; vos vertus sont seules capables de lui en imposer; je vous l'abandonne, je vous la remets entre les mains, rame-

nez-la à sa mere , rendez-la à elle-même , & elle sortit. Ces dernieres paroles ne me firent pas la moindre impression. L'absence de ma mere me laissant la liberté de considérer mon Amant tout à mon aise , j'en profitai avec avarice : mes yeux s'attachèrent sur les siens , & tous les sentimens de mon ame étoient sur mon visage. La sienne n'étoit sans doute pas plus calme ; car nous fûmes un espace de temps assez considérable , sans pouvoir prononcer une seule parole. Ecoutez , belle Adelaïde , me dit Durval : arrêtez , lui dis-je , en lui mettant une de mes mains sur la bouche , ne me parlez pas de vous oublier, Mais , poursuivit-il : arrêtez , lui dis-je encore , en l'interrompant , permettez-moi de vous faire une seule question , après cela je vous permets de parler. M'aimez-vous ? Il pâlit : m'aimez-vous , lui répétai-je avec un son de voix qui peignoit à la fois la tendresse & l'impatience. Il se jeta sur une de mes mains qu'il couvrit de baisers ; il la porta ensuite sur son cœur.

Ah ! chere Amie, comme il palpitoit ! Eh bien ! lui dis-je encore , jurez donc par ce cœur palpitant, par votre Aman-
te, de ne pas vous joindre à mes perfé-
cuteurs pour m'arracher la vie. Il mit
ses mains sur son visage, & ne me ré-
pondit rien. Son silence, la contrainte
où je le voyois, m'offrèrent à la fois
toutes ses vertus. Pénétrée de respect &
d'amour, je me jettai à ses pieds. Cher
Amant ! m'écriai-je d'un son de voix
étouffé par mes soupirs. Ce cri le fit tref-
faillir, & m'appercevant à ses genoux,
il se jetta aux miens, en me relevant.
Cher époux ! ajoutai-je, votre cruelle
raison étouffera-t-elle aussi dans votre
ame le sentiment sacré de la Nature ?
Vous suis-je moins chere que des
étrangers qui ne peuvent vous intéres-
ser qu'en unissant votre sort au mien ?
Vous est-il plus glorieux de mourir
pour votre Amante que de la rendre
heureuse ? Vos principes sont ceux
de l'honnête homme, votre premier
devoir est de faire des heureux. Com-
mencez donc par ceux qui vous ai-

ment, & cessez d'être aveuglé par la crainte de troubler la tranquillité de gens dont l'orgueil seul est irrité. Ce mal ne sera point sans remède; nous avons de puissans moyens pour le calmer. Quels sont-ils, me dit Durval? Vos vertus, lui répondis-je, votre tendresse pour moi. Croyez-moi, l'image de la vertu est séduisante, & notre conduite nous ramenera sans peine des cœurs que l'orgueil aura séparés de nous. Eh bien, parlez, ajoutai-je encore, rassurez votre Adelaïde, cédez à l'Amour; cédez aux cris de votre Amante, agissez d'après vos principes, ne soyez point assez peu orgueilleux pour cacher votre tendresse à l'ombre d'une vile complaisance. Montrez votre ame à découvert, déchirez le voile de la dissimulation, elle n'est point faite pour vous. Ne soyez pas assez lâche pour souffrir; ou du moins, songez que votre Amante supporte à la fois, & vos chagrins & ses vives douleurs. Durval me considéroit avec des yeux pleins de tendresse; un agréable

son sourire se répandoit sur ses lèvres, des larmes échappoient de ses yeux, il levoit les mains vers le Ciel, mais il gardoit le silence. Il me restoit donc à tirer de son cœur un aveu consolant pour le mien. Rassure donc ton Amante, lui dis-je encore. Dis-moi, m'aimes-tu? Je ne puis vous décrire le son de voix avec lequel je prononçai ces derniers mots. Je vous laisse à en juger par l'effet qu'ils ont produit sur Durval. Il tomba à mes genoux, en jettant un cri qui se répéta mille fois dans l'étendue de mon ame: oui, oui, Adelaïde, me dit-il, oui je vous aime, je vous idolâtre, je dois vous aimer. Je jure par l'Être suprême..... Il s'arrêta, & me tendit la main, je lui donnai la mienne. Jurons-nous, me dit-il, à la face du Ciel de vivre & mourir l'un pour l'autre. Chere Amie, ma main trembla dans la sienne. Ce serment me fit tressaillir, je restai un instant immobile, je regardai le Ciel, & je fus rassurée. Je me prosternai, je mis la main de mon Amant sur mon

cœur , il mit la mienne sur le sien , & appellant l'Être suprême à témoin des sentimens sacrés qui nous agitoient , nous lui offrîmes nos sermens de vivre & mourir l'un pour l'autre. Nous restâmes quelque temps dans la même attitude , en regardant le Ciel en silence , & nous répétâmes le même serment l'instant d'ensuite. Nous allions le répéter encore , lorsqu'un soupir mêlé de sanglots , nous fit sortir de notre divin enthousiasme. C'étoit ma mere qui avoit tout entendu : nous courûmes au-devant d'elle , & nous lui tendîmes nos bras. Elle leva les siens vers le Ciel , en nous appellant ses enfans , ses chers enfans , & en fondant en larmes. Oui , s'écria Durval , & il s'arrêta sans pouvoir prononcer aucun autre mot. Il regardoit ma mere en lui montrant avec la main , & le Ciel , & son Amante & son cœur. Elle nous embrassa , & couvrit le visage de Durval & le mien de ses larmes. Nous restâmes assez long-temps dans les bras l'un de l'autre , & nos sanglots

étoient notre seule expression. Ma mere se retira la premiere, nous nous précipitâmes dans son sein en l'appelant notre mere. O mes enfans ! s'écria-t-elle, je ne le vois que trop, vous n'avez plus qu'une ame, & le Ciel..... ratifie notre union, ajouta Durval ; imitez-le, Madame, joignez vos forces aux nôtres pour nous faire triompher du préjugé qui nous divise. O la meilleure des meres ! Pourriez-vous nous abandonner ? Et me prenant par la main ; elle est votre ouvrage, lui dit-il, vos entrailles ont été son premier asyle, vous l'avez allaitée, vous avez nourri son cœur de vos vertus, elle demande à vous imiter en devenant mere. Elle élève à l'honneur d'être son époux, un homme que vous estimez. Je ne suis point noble, il est vrai, mais son choix n'est-il pas justifié par ses vertus. D'ailleurs, en partageant avec moi les qualités de son ame, elle me rend digne de lui appartenir, de vous appeller ma mere, & d'avoir droit comme elle à votre ten-

dresse. Il s'arrêta pour attendre sa réponse. Ma mere ouvrit la bouche, mais ses sanglots la lui refermerent. Eh bien! Madame, lui dit Durval avec impatience: quel sort nous faites-vous? Êtes-vous notre mere? Elle leva les mains & les yeux au Ciel, nous regarda tendrement, & nous ordonna de la suivre. Nous passâmes avec elle dans son appartement. Durval lui donnoit la main, & je les suivois en répétant tout bas le serment que je venois de faire. La sérénité rayonnoit sur mon visage, qui étoit en même-tems arrosé des larmes de ma joie; ma mere en parut étonnée. Adelaïde, me dit-elle, tu portes déjà sur ton front l'image du contentement. Le Ciel me l'a rendu, lui répondis-je, en agréant le serment que je viens de faire. Chere fille! s'écria-t-elle, ma chere enfant! qu'allons-nous devenir tous les trois? Heureux, répondit Durval: si vous êtes encore notre mere; votre autorité peut nous mettre à l'abri des fureurs d'un pere

à qui l'orgueil a ravi ce titre. Occupez & sa place & la vôtre ; fléchissez son cœur, rendez-le sensible comme les nôtres ; vous le pouvez, ma mere, il est votre époux, il peut devenir notre pere. Promettez-nous votre protection : nous nous mîmes à genoux pour la lui demander. Elle nous tendit les bras en nous disant : Vous ne cesserez jamais d'être mes enfans. Nous nous jettâmes à son cou, nous l'embrassâmes en jurant sur son sein, de mériter toute la tendresse de notre mere. Elle nous appella encore une fois ses chers enfans, & promit de tout employer pour nous rendre heureux.

LETTRE D'ADELAÏDE

A M^{ME} DE SAINTE***.

JE ne quittai ma mere hier que vers le minuit. Le parfait contentement, ma chere, nous laisse la faculté de sentir tous nos besoins. J'ai donc été

obligée de préférer le sommeil au doux plaisir de vous apprendre combien le bonheur de votre Adelaïde accroît à chaque instant. Mais grace au Ciel, la nuit est passée, mon corps & mon cœur sont reposés. J'ai déjà souri trois fois à mon Amant depuis mon réveil, & tandis qu'il est auprès de ma mere à jouir du plaisir de l'appeller sa mere, & du desir de revoir son Adelaïde, je vais jouir aussi du double plaisir, & de songer combien il m'aime, & de vous dire qu'après lui & ma mere, vous êtes la personne que j'aime le mieux ; mais commençons ma Lettre.

Dès que ma mere fut visible, elle nous fit appeller : mes chers enfans, nous dit-elle en entrant, j'étois impatiente de vous voir. Durval prit une de ses mains, qu'il baïsa avec transport. Quant à moi, j'étois immobile, je la regardois & je pleurois de joie : Oui, ma tendre amie ! L'idée d'être adorée de ma mere, & de me voir bientôt l'épouse de Durval, ne me laissoit que la force de pleurer de

plaisir. Durval conduisit ma mere à un fauteuil , je courus me mettre à côté d'elle. Il se mit devant nous , & nous prenant à chacune une main , il les pressa contre ses lèvres en s'écriant : ah . ma mere ! ah ! ma chere épouse ! Ces noms respectables se répéterent au fond de mon ame. Je me jettai au cou de ma mere , & je pleurai encore une fois de plaisir sur son sein. Mes chers enfans , nous dit-elle , vos caresses enyvrent mon cœur , & me rendent aussi sensible que vous. Mais je suis moins aveuglée , je ne me contente point de vous sçavoir heureux pour l'instant. Je sens que ma chere Adelaïde & mon fils méritent de l'être plus d'un jour , & qu'en partageant leurs transports , je dois travailler à les faire durer. Plaïse à l'Être suprême que tout réussisse selon mes vœux. Mon fils , dit-elle , à Durval , c'est à vous à me seconder ; mes desirs surpassent de beaucoup les moyens que je puis employer pour rendre le cœur de M. de Sainfray aussi tendre que

le mien. Vous pouvez être persuadé que je ferai usage de toute ma fermeté, & que j'employerai les moyens les plus violens pour réussir. J'espère que mes efforts ne seront pas sans succès, & que mes prieres & mes larmes, l'engageront à se relâcher sur le préjugé de sa naissance. Parvenue à ce point, il ne s'agira plus que de lui faire oublier que vous avez peu de bien, & que vos vertus sont la seule dot qui soit digne de sa fille. Mon aimable fils, s'il sçait vous apprécier, il verra qu'Adelaïde avec beaucoup de bien, est beaucoup moins riche que vous, puisque la dot que vous lui apportez, est le bonheur. Voyons donc quels moyens nous employerons auprès de lui pour vous rendre heureux. Vous jugez bien, chere Amie, qu'ici votre Adelaïde redoubla d'attention. J'étois restée appuyée sur le sein de ma mere, je me laissai glisser doucement jusqu'à terre, & là à genoux les mains jointes, les yeux attachés sur son visage, retenant

na respiration , crainte d'échapper le moindre mot qui alloit sortir de sa bouche ; j'attendois en silence l'espoir de mon bonheur futur.

J'ai résolu , continua ma mere , d'écrire à M. de Saint-Fray , qu'Adelaïde est malade , que les violens efforts qu'elle a fait pour vous oublier en sont cause , que je crains pour ses jours , & que je lui demande grace pour elle au nom de ma tendresse , & de la sienne. Quand il accourroit à cette funeste nouvelle , il seroit facile encore de le tromper ; car , dit-elle , en me regardant , les douleurs de son ame ont décharné son visage ; je ne doute point que la crainte de perdre sa fille , n'altère l'orgueilleuse opinion qu'il a de sa naissance ; & si nous pouvons l'obliger à se relâcher un peu , nous l'environnerons de nos meilleurs amis. Je m'y joindrai , & nous attendrons de nos sollicitations son consentement à votre hymen. Que pensez-vous de ce moyen , dit-elle à Durval ? Ma tendre mere , lui répondit-il , si vous êtes

aimée de Monsieur de Saint - Fray, comme vous méritez de l'être , nous serons heureux. Et qu'en pense ma chere Adelaïde, me dit ma mere en me fouriant ? Je voulus parler , & je ne pus proférer une seule parole ; vous en devinez sans doute la cause , ma bonne amie , il vous souvient que votre Adelaïde a osé croire son Amant perfide , & qu'elle a écrit à son pere..... J'imaginois que ma mere étoit instruite de mes sermens indiscrets. Chere amie ! que je fus désabusée cruellement ! Je regardois ma mere en fondant en larmes. Durval étoit tout interdit , il ne sçavoit sans doute que penser de ma douleur. Il lui étoit difficile en effet de concevoir ce qu'il pouvoit y avoir d'affligeant pour moi , dans le moyen qu'on proposoit pour lui faire obtenir le titre de mon époux. Ma mere attendoit ma réponse en silence , & ma premiere réponse ne fut que des sanglots. Ma chere Adelaïde , me dit-elle , quel est donc le nouveau sujet de tes larmes ? Je regardai Dur-

al en soupirant , & je me jettai sur
s genoux de ma mere , en cachant
ion visage avec mes mains. Chere
Adelaïde , me dit Durval , tirez-moi
e l'inquiétude la plus cruelle. Dites-
moi qui peut vous allarmer encore ?
Mon ami , lui répondis-je , en le re-
ardant tendrement , j'ai fait notre
malheur commun , j'ai..... Mes san-
glots m'empêcherent d'achever. Ma
mere & Durval se regardoient avec
inquiétude. J'ai trahi mon cœur &
mon Amant , ajoutai-je , & m'adres-
sant à Durval : oui , mon ami , j'ai
osé te croire un perfide , j'ai osé croire
re , comme on me l'avoit rapporté ,
qu'une autre femme que ton Adelaïde
étoit ton épouse , & dans les trans-
ports de ma colere , j'ai écrit à mon
pere que je renoncois à toi , je lui ai
juré de ne m'opposer jamais à ses
volontés. Je lui ai donné un pouvoir
absolu sur ma main , & j'ai bien lieu
de craindre..... Je m'arrêtai , par-
ce que je vis Durval rougir jusqu'au
front. Quoi , me dit-il , d'un ton pres-

que colere. Vous avez pû oublier....
Ma mere l'interrompit. Pourquoi affliger encore Adelaïde, lui dit-elle? Réfléchissez, Monsieur, & vous verrez que si elle vous eût moins aimé, si elle eût osé se fier à son cœur, si elle eût été moins vertueuse, elle auroit suspendu l'instant de sa résignation aux ordres de son pere, elle n'auroit point été chercher auprès de lui de nouvelles forces contre elle-même. Ce procédé est digne de sa délicatesse, & loin de l'en blâmer, je l'en applaudis, & avec d'autant plus de joie, mes enfans, que je ne vois dans ce procédé qu'un moyen de donner plus de vraisemblance au prétendu danger des jours de ma fille. En effet, en apprenant à Monsieur de Saint-Fray qu'Adelaïde est désabusée, le prétexte de sa maladie n'en deviendra que plus naturel. Je t'en veux, me dit-elle, d'avoir été aussi dissimulée avec moi. Cependant je dois te pardonner, ajouta-t-elle, sur le champ; car je sçais que tu concentres tes chagrins au fond
de

de ton cœur , crainte de m'affliger. Et Adelaïde , me dit Durval , fera-t-elle assez généreuse pour me pardonner ? Il tenoit alors une de mes mains , qu'il voulut porter à sa bouche ; je la retirai , & je me contentai de lui sourire en soupirant. Je l'ai bien mérité , me dit-il , & il voulut se mettre à genoux pour me demander son pardon. Va , mon ami , lui répondis-je , en le relevant , je ne suis déjà que trop vengée , & je lui laissai prendre un baiser sur mon front. Ma mere nous regardoit avec complaisance ; un tendre sourire erroit sur ses lèvres ; des larmes de joie tomboient de ses yeux. Mes enfans , nous dit-elle , l'espoir qui vous luit procure à mon ame la sensation la plus douce que j'aie encore éprouvée. Ma joie , ma tendre amie , étoit moins tranquille. Je parcourois l'appartement sans sçavoir où j'allois , je regardois mon Amant , j'ouvris un Livre que je refermois aussi-tôt. J'allois baiser les mains de ma mere , je ne les baisois jamais sans regarder

Durval, qui se conrentoit de me suivre des yeux en souriant. Il fallut faire trêve à mes folies pour aller souper. Le souper fini, elles recommencerent. Votre Adelaïde dansa, votre Adelaïde chanta. Ah! ma tendre amie, j'aurois désiré que vous eussiez pû voir Durval pendant que je chantois. Comment vous peindre tout ce qui se passoit sur son visage; il n'y avoit aucun de ses traits qui n'exprimât le contentement, ses yeux suivoient les miens. Il avoit, je crois, joint son ame à la mienne. J'oubliois de vous dire que notre bon Doyen étoit venu nous voir après son souper. L'envie de connoître Durval, l'avoit sans doute amené; car il le dévoroit des yeux, & en paroïssoit bien content. Tout le monde t'idolâtre, disois-je à Durval, tu intéresses à notre sort commun tous ceux qui te voyent. Il n'en paroïssoit pas plus orgueilleux, il ne répondoit à mes éloges qu'en me répétant qu'il adoreroit sa chere Adelaïde toute sa vie. Tu m'aimes donc bien,

lui disois-je à tout instant, & ce tendre jeune homme pleuroit de joie en me regardant. Eh, que faisoit Rosalie, allez-vous me dire, en voyant sa chere maitresse aussi joyeuse? Ma tendre Amie, cette charmante enfant étoit aussi contente que moi, elle me parloit sans cesse de mon bonheur. Elle alloit à tout instant remercier ma mere, de ce qu'elle faisoit pour moi. Vous méritez bien d'être mere, lui disoit-elle, & elle pleuroit en lui baisant les mains, elle me caressoit aussi tendrement que si j'eusse fait son propre bonheur; & puis elle regardoit Durval en souriant; & me disoit: votre bonheur n'est point à vous toute seule. Ah! mes chers Protecteurs, que vous méritez bien d'être heureux! Tandis que nous étions, Rosalie, Durval & moi, dans un coin de la salle, à recevoir les épanchemens de notre joie, Monsieur le Doyen & ma mere étoient à l'autre extrémité de l'appartement qui jasoient tout bas. Ma mere détournoit les yeux de temps a

autre, & nous regardoit en souriant. Chaque fois que cela arrivoit, Rosalie nous disoit : on parle de votre bonheur ; & nous nous regardions tendrement Durval & moi. On vint chercher Monsieur le Doyen ; nous nous approchâmes pour lui souhaiter le bon soir, & il nous quitta en promettant à ma mere qu'il viendrait dîner aujourd'hui avec nous. Fatiguée de plaisir, je fus me coucher en desirant jouir encore une fois en songe des plaisirs que j'avois éprouvés pendant la journée. Adieu, ma bonne Amie. Partagez ma joie, & faites des vœux pour l'heureux succès de l'entreprise de ma mere. Je vois Durval se promener dans le jardin, je vais l'y rejoindre, & lui dire, peut-être, pour la cent millieme fois que je l'adore.



*LETTRE D'ADELAÏDE**A M^{ME} DE SAINTE ***.*

NOUVEAU sujet de joie pour votre Adelaïde, tout concourt à son bonheur. Chere Amie, mon cœur peut à peine contenir la reconnoissance qu'il doit à tous ceux qui m'environnent. Ma tendre mere! Ma chere Rosalie! Et vous, Doyen! ami zélé & respectable, comment payer tous vos bienfaits! Ah! Durval, aide-moi à supporter tous mes plaisirs. Celui de t'adorer suffit à mon ame: charge-toi donc de mes devoirs; tu les connois, tu es déjà la moitié de moi-même, mes devoirs sont les tiens. Cher amie! ma joie altere ma raison; je suis trop heureuse. Reprenons haleine.

Comme je descendois pour faire mettre ma derniere Lettre à la Poste, je trouvai ma mere qui montoit à ma chambre pour me prévenir que le Doyen étoit arrivé. Va le remercier,

ma chere fille ; va t'acquitter auprès de lui , me dit-elle , de toute la reconnoissance que tu lui dois. Le digne ami , s'écria-t-elle ! Sans demander à ma mere la cause de son exclamation , je la quitte , je cours rejoindre Monsieur le Doyen : recevez , Monsieur , lui dis-je en entrant , les nouveaux témoignages de ma reconnoissance , quoique j'ignore , ajoutai-je avec précipitation , le motif de ma nouvelle obligation envers vous. Elle n'en est ni moins vive , ni moins sincere , je connois..... Vous ne me devez rien , belle Adelaïde , me dit-il en m'interrompant , si ce n'est de partager le plaisir que je ressens de vous être utile. Ma mere , lui dis-je , en l'interrompant à mon tour , vous a , sans doute instruit , Monsieur , du moyen qu'elle doit employer pour attendrir mon pere ? Oui , Mademoiselle , me répondit-il. Eh bien ! ajoutai-je avec impatience. Eh bien ! me répondit-il , j'y applaudis ; je le crois cependant un peu cruel. Mais j'ai trouvé celui de l'adoucir. Je

dévorais des yeux le Doyen. J'ai proposé, ajouta-t-il, à Madame de Sainfray, de me charger de sa Lettre. Je la porterai moi-même à Monsieur de Sainfray. L'intime amitié qui nous lie, me donne des droits très-puissans sur son cœur, que je joindrai à la Lettre de votre tendre mere, & dont j'uferai avec toute l'adresse que m'inspire d'avance & l'amitié qui m'attache à lui, & le desir de vous voir heureuse. Ah ! Monsieur, m'écriai-je, & je restai muette de plaisir l'espace d'une minute. Je parcourois des yeux l'appartement. Le Doyen me demande qui je cherchois..... Où est Durval, lui répondis-je?..... Quoi, Monsieur, il ne vous a pas encore remercié?..... Je me ressouvins que je l'avois vu dans le jardin; j'y vole, je le parcours d'un coup-d'œil, je ne vois personne. Je traverse le parterre en courant, j'arrive aux bosquets. J'apperçois Durval qui s'étoit endormi, en lisant sur un canapé de verdure. Je m'approche le moins vite qu'il m'est possible, crainte

de l'effrayer en le réveillant. Déjà ma main touche la sienne, je la retire de surprise. Chère Amie ! Un tendre sourire erroit sur ses lèvres, sa respiration étoit élevée, & une larme étoit prête d'échapper de ses yeux. Il rêve sans doute à son Adelaïde, me disois-je, je le considérois avec extase, j'étois dévorée à la fois, & par la douce image de mon Amant, & par l'impatience de lui faire partager les nouveaux transports de ma joie. Je pris mille fois dans un instant la résolution de le réveiller, & mille fois le plaisir de le contempler m'en ôta la force ; je me déterminai enfin. J'approche en tremblant de plaisir, je lui donne un baiser que je sens échapper de mon cœur, & je m'enfuis, je l'entends s'écrier en se réveillant. Ah, mon Dieu ! Je me retourne, nos yeux se rencontrent, il se leve avec précipitation, je cours au-devant de lui pour accepter sa main, qu'il m'offroit bien tendrement. Mon ami, lui dis-je, en balbutiant, partage la joie..... Que nous

nous allons être heureux ! Monsieur le Doyen Il voulut m'interrompre , je ne l'écoute point. Je répète sans cesse les mots de bonheur , de joie , je ne pus jamais assembler deux mots de fuite. Durval mit sa main sur ma bouche pour m'empêcher de parler ; & regardant mon sein violemment agité de fatigue & de plaisir : Chère Adelaïde , me dit-il du son de voix le plus tendre, calme-toi , calme-toi. Me calmer , lui répondis-je , en portant sur mon cœur la main qu'il avoit sur ma bouche. Juges donc toi-même s'il est possible de commander aux transports que tu me causes. Il me pressa contre son sein , il me pria au nom de notre Amour , de me tranquiliser un peu. Je n'eus pas la force de lui désobéir. Je m'assis. En étois-je moins agitée ? Non , car j'avois les yeux attachés sur les siens , & j'y puisois plus de bonheur que mon ame n'en pouvoit contenir. J'apperçus ma mere qui nous cherchoit ; je me levai , je pris Dur-

val par la main, & je le contraignis de courir avec moi au-devant d'elle. Je voulus lui rendre compte de tout ce que j'éprouvois, il me fut encore impossible; l'excès de ma joie me coupoit à tout instant la respiration. Nous rentrâmes, & ma mere apprit elle-même à Durval ce que Monsieur le Doyen alloit faire pour nous. Les témoignages de reconnoissance qu'il adressa à ce généreux ami, rendirent le calme à mon cœur, & me donnerent la force de lui réitérer les miens. Adieu ma douce Amie, je vais me délasser en accompagnant ma mere dans quelques visites.

LETTRE D'ADELAÏDE

A M^{ME} DE SAINTE***.

NOTRE cher protecteur part Lundi prochain pour aller rejoindre mon pere, & travailler à notre bonheur. Cet homme respectable, cet Ami extraordinaire, cet Ange envoyé du

Ciel pour protéger votre Adelaïde , est aussi impatient qu'elle de voir terminer les malheurs des deux plus aimables Infortunés qu'il connoisse. Voilà comme il nous nomme. Il appelle Durval l'homme unique & respectable dès l'enfance , & il promet , en jurant par son cœur , de nous servir comme ses propres enfans. Il ne reste donc plus à votre Adelaïde qu'à supporter une impatience de quinze jours. Tems nécessaire au Doyen pour aller rejoindre mon pere , & pour nous donner de ses nouvelles. Voilà ce qui a été arrêté hier dans un petit conseil , tenu au retour de nos visites & d'après l'opinion des cœurs les mieux unis. Mais à propos de nos visites , il faut que je vous rende compte d'une querelle que j'eus assez mal-à-propos avec une Dame. Monsieur le Comte de*** que nous fûmes voir , nous proposa de nous conduire chez Madame de la Tuilliere. Il lui est arrivé , nous dit-il , une Angloise d'un caractère si singulier , que vous serez char-

Tij

més de vous en amuser un moment, Peut-être, Monsieur, vous trompez-vous, lui répondit ma mere, nous sommes très-indulgentes pour notre sexe, & nous avons peine à rire des foibles de nos semblables. De vos semblables, nous répondit-il, désabusez-vous, Mesdames. L'aimable Waslor ne se croit point d'égale, & elle est prête à croire qu'elle n'a de son sexe que le bonnet. C'est un génie, mais un génie singulier qui, dans sa superbe élévation, regarde l'Univers d'un œil dédaigneux, juge sans hésiter tous ceux qui l'habitent, & lorsqu'il lui arrive de trouver quelqu'un à son gré, elle rougit de l'indulgence, & est de mauvaise humeur pendant trois jours. Vous plaisantez sans doute, lui dit ma mere. D'honneur, je ne plaisante pas, lui répondit-il : elle est donc folle, ajouta ma mere. Point du tout. Mais c'est un être impossible. . . . Il est si possible, répondit le Comte, que c'est une femme. . . . Quel âge a-t-elle ? Trente-huit à trente-neuf ans, à ce qu'elle

dit Est-elle jolie? Elle assure l'avoir été. C'est un petit visage noir & maigre, un front bas, des yeux enfoncés, noirs & égarés, un nez un peu épaté, la bouche large, & un cou d'une longueur Digne piedestal de la tête que je viens de définir. Il ne manque enfin à mon tableau, que de le voir en action, & si vous voulez, Mesdames, vous en sçavez tout autant que moi dans un quart-d'heure.

Nous arrivons chez Madame de la Tuilliere, la premiere personne que j'apperçois, ma bonne Amie, est la Dame dont le Comte venoit de nous faire l'esquisse. Elle étoit sur une Bergere, une brochure à la main, le coude appuyé sur une table à jouer, & si profondément attentive, que sans un baiser que le Comte fut lui voler, avec plus de méchanceté que de plaisir, elle ne se seroit point apperçue que nous étions là. Elle se retourne avec vivacité. Je vous demande bien pardon, Mesdames, nous dit-elle d'un son de voix enroué & en grasseyant : mes distract-

tions me font passer tous les jours pour une impolie. J'étois à m'amuser avec un Sophiste qui écrit si agréablement, qu'il me fait aimer même ses chimères. Pendant qu'elle construisoit son élégante phrase, je la dévorais des yeux, & je reconnus parfaitement le portrait que le Comte venoit de faire. Nous nous asséyons, & la conversation se lie. J'oubliois de vous dire que Madame de la Tuilliere étoit sortie, & qu'elle avoit laissé sa bonne Amie à la maison, attendu une légère incommodité qui ne l'avoit cependant pas dispensée de sa toilette; car cette charmante Brune avoit une robe couleur de feu, non pas tout-à-fait sur un panier, mais sur une *considération*. Le Comte qui s'étoit chargé de faire les frais de nos plaisirs, la contraria fortement sur son incommodité. Il poussa l'effronterie jusqu'à lui dire qu'elle avoit un teint de lys & de rose. Chère Amie, cette femme changea tout-à-coup de figure. Elle sortit de ses épaules un cou d'une longueur immense,

son front se rida, les yeux lui sortoient de la tête ; sa bouche s'ouvrant pour sourire , lui coupoit exactement le visage. Je crus voir une Furie , mais si plaisante , qu'il m'échappa un éclat de rire , qui arrêta cette belle Dame au milieu du remerciement fleuri qu'elle faisoit au Comte ; elle me lança un regard qui m'effraya , & si le Comte n'eût point eu l'esprit de m'excuser , en s'attribuant une espièglerie qu'il dit m'avoir faite , je crois que j'aurois reçu un mauvais compliment ; car le coup-d'œil qu'elle me lança , annonçoit une ame violemment agitée. Comme elle me paroît d'ailleurs affecter d'être sérieuse , ce n'est point lui faire la Cour que d'être trop gaie devant elle. Je fis cette remarque au ton dédaigneux qu'elle prit en répondant à quelques jolies plaisanteries du Comte. Nous dissertons , lui dit-elle , sur des objets sérieux , & vous faites le jeune homme ; Comte, vous balivernez : Non , Madame , lui répondit-il , d'un ton ironique & poli , j'ai cher-

ché à vous égayer; mais cela ne m'arrivera pas davantage, votre suffrage fera dorénavant la seule chose que j'ambitionnerai, & vos sentimens guideront les miens. Je manquai encore d'éclater. Ce petit compliment fit son effet. Cette belle Dame se mit encore à sourire, son long cou sortit de ses épaules. Je vis enfin pour la seconde fois la Furie charmante, dont je viens de vous crayonner les traits. Le Comte à son retour n'y pouvoit plus tenir; il se mordoit les lèvres, crachoit, se mouchoit; pour se tirer d'embarras, il proposa un tour de jardin. Aussi-bien, dit-il, Mademoiselle de Sainfray désire beaucoup de voir le labyrinthe. Comment, s'écria-t-elle, voilà Mademoiselle de Sainfray. En vérité, Comte, vous êtes bien méchant; vous savez combien je désirois connoître Mademoiselle, & combien j'idolâtre le vrai mérite. Je vous demande bien pardon, me dit-elle, j'aurois bien dû vous reconnoître; car je vous avois nommée ma meilleure Amie,

sur le portrait que M. le Doyen m'a fait de vous ; j'adore les gens d'esprit. Vous m'honorez beaucoup, Madame, lui répondis-je, je crains fort que l'on ait embelli mon portrait, & de détruire, sans le vouloir, l'opinion que l'on vous a donnée de moi. Je parie le contraire, me dit-elle ; elle vint m'embrasser. En sortant du labyrinthe, nous fûmes dans le Parc : après en avoir visité les plus jolis endroits, nous nous reposâmes, & notre Angloise se mit à différer Physique, Métaphysique, Morale, Géographie, Histoire, Théologie ; elle n'ignore, à ce qu'elle prétend, aucune de ces Sciences, & en moins d'un quart-d'heure on parla de tout cela. En modeste ignorante j'écoutois sans rien dire, & je lisois dans les yeux de cette belle Sçavante, que que le prétendu prodige qu'elle aimoit tant avant de le connoître, perdoit déjà beaucoup dans son esprit. Le Comte s'en apperçevant aussi, me vengea de la maniere la plus agréable. Il cita un passage Latin. Notre Angloise,

en femme qui ne doute de rien , applaudit beaucoup , & nomma pour Auteur de ce passage , un Auteur François. Le Comte se mit à rire comme un fou , ce qui n'amusa pas notre Savante ; elle lui en demanda la cause. L'orgueil , lui répondit-il , de vous avoir mise en défaut. Et en même tems il lui fit connoître sa méprise. Cette femme contesta pendant quelques instans , & se rendit enfin en rougissant. Monsieur , dit-elle au Comte , vous n'excusez guères les défauts de mémoire. J'aime , lui répondit-il , à triompher de mes Maîtres , & j'avoue que je suis inexorable avec eux. Cette réponse consola notre prétendue Savante ; & son génie reprit son cours. Je ne vous rapporterai point , ma bonne Amie , tous ses faux raisonnemens , elle agita des questions dont elle ignoroit jusqu'aux principes. J'entendis des mots très-choisis , une prononciation exacte & affectée , des phrases muettes ; tout l'esprit de cette conversation étoit dans les yeux égarés de cette belle Sçavante.

Heureusement, chere Amie, qu'on ne peut pas toujours discourir, la mémoire s'épuise & le babil cesse. Notre Angloise se trouva donc dans la cruelle nécessité de garder le silence, ou du moins de se borner à m'interroger. En femme philosophe & curieuse, elle commença par me demander quels étoient mes goûts les plus vifs? Celui de la solitude, lui répondis-je. Elle me sourit malignement en me demandant si j'ignorois que j'étois jolie. Non, Madame, lui répondis-je, mais je ne suis point coquette. D'ailleurs mes devoirs remplissent une grande partie de mon tems, & je me délasserois mal si j'employois mes instans de loisir à étudier sur le visage des Cavaliers que je vois, l'effet que ma beauté produit sur leur cœur. Voilà de nos demi-Philosophes, s'écria notre Angloise. Mademoiselle, cet effort de raison n'est pas de votre âge, & je fais parfaitement combien il est agréable d'être belle & de plaire. Je n'en doute pas, lui répondis-je; mais vous savez sans doute aussi com-



bien il est gracieux de remplir ses devoirs, par conséquent il vous est facile de croire que je puisse préférer le contentement de moi-même, à l'orgueil de faire des ingrats ou des dupes. Ah ! s'écria notre Savante, vous êtes hérissée de scrupules. Quoi ! avec beaucoup d'esprit, vous adoptez des préjugés qui condamnent les plaisirs les plus doux, & les plus innocens de notre sexe. Avez-vous donc le malheur d'être née insensible ? Au contraire, Madame, lui répondis-je, je me sens trop disposée à aimer pour vouloir aimer tous ceux à qui je pourrais plaire. Encore des préjugés, me dit-elle. Non, Madame, lui répondis-je, avec un peu de chaleur : dites des principes de vertu, & non des préjugés. Le Comte me badina de ma vivacité ; il m'observa que la morale aimable de notre Angloise n'ayant pour principe que la mode, je ne devois point avoir mauvaise opinion de son cœur, & que ses connoissances ne faisoient point tort à ses mœurs. Je

n'en doute point, lui répondis-je, ce n'est pas de la morale de Madame dont je suis affectée, mais je lui en veux de tourner en plaisanterie des principes qui ne sont nullement plaisans. On peut rire de mes ridicules sans craindre de me fâcher. Mais j'avoue que je souffre à m'entendre railler sur des principes qui font le charme de ma vie, & d'où je tire tout mon contentement. Notre Angloise me fit des excuses que je reçus avec un peu d'orgueil. Elle s'en apperçut très-bien, & ne m'en aima pas davantage,

LETTRE D'ADELAÏDE

A M^{ME} DE SAINTE ***.

DEMAIN, à trois heures après midi, le petit Conseil s'assemble, pour entendre la lecture de la Lettre de ma mere, & pour en charger notre généreux Protecteur. Et à cinq heures, nous partons pour Dunoy, où nous comptons passer quatre à cinq jours.

Ma mere hésite à emmener Rosalie. Elle dit que les infortunés rentrent rarement par la bonne porte, dans une maison de soixante mille livres de rente. Je tâcherai cependant de l'y résoudre, sauf à me charger du soin d'apprendre à nos Hôtes, que quiconque est aimé d'elle, vaut bien la peine d'être estimé.

Demain, ma tendre Amie, commence donc cette entreprise, que le Ciel a suggérée à la plus tendre des meres. O mon pere ! pardonne à l'innocente imposture d'une mere attendrie, qui veut ton bonheur en rendant ta fille unique heureuse. Pardonne-moi les larmes que le prétendu danger de mes jours va te faire répandre. Cette cruelle illusion va accabler ton cœur paternel, j'en ressens les premières douleurs. Cependant tu portes la consolation dans tes entrailles, ô mon pere ! Ecoute la voix de la Nature. Ton généreux ami en est l'organe. Dis-lui, j'aime ma fille, je suis pere, & tu seras consolé à l'instant. Au pre-

mier mot, ta fille volera dans ton sein le réchauffer des transports de sa reconnoissance, & recueillir les larmes de ta tendresse. Tu la sentiras presser son cœur palpitant contre ton cœur attendri. Tu la verras à tes pieds, tu l'entendras remercier le Ciel de lui avoir donné un pere. Et toi, Etre inconcevable & sublime; toi notre pere commun, toi le Maître du maître que j'implore, reçois les vœux d'une enfant qui reclame des droits que tu lui donnas toi-même sur le cœur des auteurs de tes jours. Tu es aussi mon Pere. Voudrois-tu? Non, tu ne m'as pas fait naître pour être malheureuse; tu es juste. J'abandonne mon sort à ta divine puissance, & l'espoir qui me luit est le premier témoignage que je t'offre, & de ma reconnoissance & de mon amour pour la vertu, dont tu es la plus parfaite image, & de mon aveugle croyance à ta justice. Et vous, ma sainte Amie, vous dont l'ame pure & chaste est sans cesse élevée vers l'Eternel. Joignez vos touchantes prie-

232 *LA PHILOSOPHE*
res aux vœux de votre élève, achevez
votre ouvrage, en contribuant à son
bonheur.

LETTRE D'ADELAÏDE

A M^{ME} DE SAINTE ***.

MA mere vient de recevoir une Lettre de mon pere, il lui mande qu'il compte venir passer huit jours à Sainfray avec nous. Elle veut nous cacher son trouble, elle nous dit sans cesse que rien n'est changé. Mais elle ne nous dit pas quel nouveau moyen elle employe pour nous rendre heureux. Durval est sérieux & pâle, son cœur n'ose s'ouvrir au mien, il dévore sa douleur en silence. Pour moi, ma tendre Amie, je puis le peu de forces qui me restent dans le plaisir d'être auprès de lui. Un seul de ses regards me rassure, & lorsque je le vois, je ne sens que le bonheur.

Nous attendons Monsieur le Doyen.
Nous espérons que son cœur avide
d'obliger,

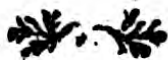
d'obliger, nous procurera le moyen de recouvrer notre tranquillité.

LETTRE D'ADELAÏDE

A M^{me} DE SAINTE ***.

JE suis donc encore une fois séparée du plus aimable des hommes. Le cruel Doyen a jugé son départ nécessaire, il a fallu obéir, il est parti. Je viens de recevoir ses adieux. Il est entré dans ma chambre d'un air tranquille en apparence. Adelaïde, m'a-t-il dit d'un son de voix un peu étouffé; je vous recommande votre santé..... Je vous écrirai fitôt..... Votre pere.....' Oui, il cédera aux prieres de ses amis, & aux tendres caresses de sa fille. J'ai voulu parler, il m'a interrompue en me répétant qu'il me recommandoit bien ma santé. Ma tendre Amie, sa voix étoit presque éteinte, il est resté un moment à me considérer, il s'est ensuite approché de moi, avec

une précipitation presqu'involontaire, & il m'a embrassée. Il a voulu me sourire, il lui a été impossible; ses lèvres pâle étoient collées par la douleur. Il s'est retourné plusieurs fois comme s'il cherchoit quelqu'un dans ma chambre, s'apercevant que je l'examinois. Il s'est assis à côté de moi, il a pris ma main qu'il a baisée avec transport, & est sorti sur le champ sans me rien dire. Je l'ai suivi, il s'est retourné en me disant avec précipitation: ne descends point, chère Adelaïde, tu me feras plaisir. Je me suis arrêtée, j'ai entendu presque au même instant le bruit des chevaux. Je suis descendue en courant, il étoit déjà parti. Ma mere est venue au-devant de moi, je me suis précipitée dans son sein, où j'ai pleuré de bien bon cœur.



LETTRE D'ADELAÏDE
A M^{ME} DE SAINTE ***.

MES larmes ont cessé de couler, elles se sont retirées vers mon cœur, elles m'étouffent, je suis dans une agitation continuelle, je parcours toute la maison. Et quand je passe par les endroits que Durval habitoit le plus fréquemment, je sens le plaisir inonder mon ame, je m'y arrête, mes yeux les parcourent avec avidité. Quelquefois même mon imagination m'abuse assez pour me faire espérer de l'y rencontrer. Oui, je désire si ardemment une pareille surprise, que j'ose quelquefois m'y attendre. Ah! ma douce Amie, que je paye cher ces douces illusions. Mon ame épuisée par la fatigue reprend son premier calme, la douleur alors la pénètre toute entière. Je me concentre dans mon cœur, & j'y savoure mes chagrins. Ma mere paroît d'autant plus affligée de mon état, qu'il ne m'échappe

aucune plainte. Elle me propofa hier de me mener à Dunoy. Cela te diftraira , me dit-elle ; je ne lui répondis rien , & elle n'infifta pas. Ah ! ma bonne Amie , que cette tendre mere lit bien dans mon cœur. En effet , à quoi me ferviroit-il d'abandonner des lieux qui me font fi chers ? D'ailleurs nous attendons mon pere de jour en jour. Il faudroit revenir fur le champ , & il eft des douleurs qui ne veulent point être déplacées.

LETTRE D'ADELAÏDE

A M^{ME} DE SAINTE***.

EN vérité , chère Amie , il femble que le fort fe plaise à furcharger mon cœur à la fois de douleur & de plaifir. Ma mere vient de recevoir une feconde Lettre de mon pere ; il lui mande qu'il ne viendra point à Saintray comme il fe l'étoit propofé , qu'une nouvelle affaire le retient. Il prie ma mere de m'embraffer bien tendrement pour lui.

Ce nouvel espoir m'a rendu à l'instant la force & la raison, & a valu à ma mere les deux baisers les plus tendres que je lui aie donnés de ma vie. Elle a envoyé chercher notre bon Doyen, & tandis que j'étois dans ma chambre à écrire à Durval de revenir sur le champ à Sainfray, elle apprenoit à notre généreux ami que le plaisir qu'il avoit témoigné de travailler à notre bonheur, lui étoit rendu. A cette nouvelle, la joie s'est répandue sur son visage, il nous a réitéré ses offres, & il nous a promis de partir pour Lyon dans deux jours au plus tard. Chere Amie, je suis donc encore une fois heureuse. Je vais donc revoir Durval, lui prouver par mes tendres caresses, combien son absence m'a été douloureuse. L'appeler mon ami, mon époux, mon bien-aimé. Que j'aurai de plaisir à lui dire que sa présence me rend cheres même mes douleurs passées. Il pleurera de joie en revoyant son Amante. O larmes précieuses ! mon cœur s'ouvrira pour vous recevoir.

P. S. Ma mere héfite encore à emmener Rosalie ; elle veut, m'a-t-elle dit, en demander la permission à Madame de Dunoy. Si elle l'obtient, elle me l'envoiera après demain. Comme ma mere donne deux fois à manger cette semaine, elle se contentera de me conduire à Dunoy, & reviendra sur le champ à Sainfray.

LETTRE D'ADELAÏDE

A M^{ME} DE SAINTE***.

JE profite d'une demi-heure que j'ai gagnée sur ma toilette pour vous parler de mes hôtes. La gaieté régné ici, Madame de Dunoy est idolâtrée de son époux & de ses enfans. Aussi concourent-ils à l'amuser. Elle a une sorte d'orgueil qui plaît ; l'on s'apperçoit aisément qu'elle aime à être caressée. Mais le tendre sourire qui habite sans cesse sur ses lèvres, vous y invite si agréablement, qu'il est impossible de rester à côté d'elle, sans lui dire des choses

flatteuses. Je lui trouve cependant un défaut que je ne puis lui pardonner. Les talens de sa fille l'intéressent à un tel point, que je l'ai entendue lui faire quelques reproches sur une Sonate de Clavecin mal exécutée. L'instant d'ensuite sa fille refuse assez durement une grace à une pauvre femme, & elle ne lui en dit rien. J'en fus étonnée au premier instant; j'avois peine à concilier le tendre intérêt que Madame de Dunoy sembloit prendre aux touchantes caresses de ses enfans, avec son insensibilité au refus que sa fille venoit de faire. Cette conduite me l'a faite examiner de plus près; & je n'en suis pas plus contente. Je m'apperçois qu'elle n'aime ses enfans que par habitude, & qu'elle reçoit leurs caresses à titre de devoir. Il regne d'ailleurs dans sa maison un air de grandeur, qui lui fait tort selon moi. Elle paye des gens pour prendre soin de ses plus petits intérêts. Je vois enfin ici toutes personnes éprises de l'ombre du bonheur, & assez peu courageuse pour ne point exami-

ner si l'apparence vaut la réalité. J'ai déjà découvert dans le cœur de la fille le funeste effet de la tiédeur de la mere.

Mademoiselle de Dunoy me dit que l'on comptoit la marier sous peu de temps à un Lieutenant - Général des Armées du Roi. Vous l'aimez sans doute beaucoup, lui demandai-je? Je ne l'ai point encore vu, me répondit-elle, je fais seulement qu'il est fort riche, & ma mere m'a dit qu'il étoit fort aimable. Les articles sont dressés, nous l'attendons sous un mois. A son arrivée, nous nous marirons sur le champ, afin que mon frere, qui doit rejoindre vers ce temps-là son Régiment, assiste à ma nôce. Le sens-froid avec lequel elle m'annonçoit son mariage; le peu d'importance qu'elle mettoit à la plus importante affaire de sa vie, me laissa deviner facilement à qui j'avois à faire. Voila bien, me dis-je, le fruit d'une vie nonchalante & orgueilleuse. Le cœur de cette jeune fille ressemble à celui de sa mere; elle n'a pas la moindre idée du nouvel état

état qu'elle va embrasser ; & je ne doute pas qu'à son exemple, elle ne croie avoir bien rempli les devoirs d'une mere de famille , lorsqu'elle aura, de dessus sa bergere , ordonné à ses gens & souri à son époux. Il faut quitter la plume , ma bonne Amie ; car l'heure du rendez-vous approche. Il est cinq heures & un quart, & à cinq heures & demie, nous devons nous rendre à la porte du Parc, où l'on doit venir prendre Madame de Dunoy & toute sa compagnie, pour l'emmener souper chez un de ses amis. On parle de feu d'Artifice , de Bal, de Comédie , enfin d'une fête très-élégante ; il n'y manquera que la présence de mon Amant. Adieu , ma bonne Amie ; car je vois déjà la brillante assemblée dans le jardin ; un pressentiment secret me dit que je n'y prendrai pas beaucoup de plaisir.



*LETTRE DE ROSALIE**A M^{ME} DE SAINTE ***.**MADAME,*

PARTAGEZ mes inquiétudes & mes douleurs. Mademoiselle de Sainfray..... Grand Dieu ! Qu'allons-nous devenir ? Quel coup pour sa tendre mere ! Madame , mes larmes m'empêchent de voir ce que j'écris. A mon arrivée à Dunoy , je demande ma chere Maitresse avec transport , on reste interdit. Je réitere ma demande en tremblant , & on me répond en pleurant , que Mademoiselle de Sainfray est disparue depuis deux jours. Madame , on ne fait que penser de son évasion , on la cherche par-tout. Un des gens de Monsieur le Comte de *** , dit l'avoir vue parler à un Domestique pendant le Concert. Il assure qu'elle est sortie avec lui ; cet homme

se trompe certainement. Hélas ! peut-être s'est-elle allée promener dans le Parc & jettée dans la grande piece d'eau. Nous le faurons ce soir, on la fait vuider. Ah ! Madame, faisons des vœux pour que cela ne soit pas. Ma chere Maitresse !..... On dit qu'elle avoit été d'une gaieté charmante toute la soirée. Je ne fais plus où j'en suis. Madame, je vous écrirai encore demain au soir, je vous manderai ce que je saurai.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect ,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissante servante ,

ROSALIE.

LETTRE DE ROSALIE.

A M^{ME} DE SAINTE***.

MADAME,

ON a vuïdé la piece d'eau, & on n'a rien trouvé. Madame de Dunoy est décidée à écrire à Madame de Sainfray, & à lui apprendre l'évasion de sa fille. Elle vouloit me charger de cette Lettre; mais je l'ai priée à genoux de m'en dispenser, & elle est convenue que je ne m'en retournerai à Sainfray qu'après le retour du Domestique qu'on va y envoyer. Ah! Madame, suivant toute apparence, ma chere Maitresse est perdue pour moi. Je vous manderaï fitôt mon retour à Sainfray, dans quel état sera la plus tendre des meres. Elle ne survivra jamais à cette perte.

J'ai l'honneur d'être très-respectueusement,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéïssante servante,

ROSALIE.

*LETTRE DE ROSALIE**A M^{ME} DE SAINTE ***.**MADAME,*

LE Domestique vient d'arriver, & a rapporté la Lettre dont on l'avoit chargée, il n'a point trouvé Madame de Sainfray, elle étoit partie pour la campagne d'hier matin. On ignore où elle est allée, & quand elle reviendra. Madame tout se réunit pour faire durer nos malheurs, on continue à faire des recherches, mais envain. Nous ne favons plus que penser; nous sommes sans espoir. Pour moi, Madame, je n'ai que la force de pleurer. Non, je n'oublierai jamais ma chere Maitresse. Ciel! Si l'on vient m'apprendre qu'elle est morte. je mourrai sur le champ de douleur. Si-tôt qu'il me sera parvenu

246 *LA PHILOSOPHE*
quelque nouvelle, je vous en ferai
part ; puisse-t-elle être plus consolante
que les dernières.

J'ai l'honneur d'être avec les senti-
mens que vous me connoissez ,

MADAME,

Votre très-humble & très-
obéissante servante,

ROSALIE.

LETTRE D'ADELAÏDE

A M^{ME} DE SAINTE***.

JE vous écris à la triste lueur d'une
lampe. Le silence horrible qui re-
gne autour de moi, n'est interrom-
pu que par des sanglots, & par des
chaînes dont est chargé un innocent
accusé d'affassinat. Il est donc des
Loix assez cruelles pour ordonner
la mort d'un homme ! Et quel est le
Ministre de ces Loix ? C'est un au-
tre homme. Chere Amie ! A cette
idée mon sang se glace dans mes vei-

nes, & toute l'horreur de mes craintes se réveille au fond de mon cœur. Tenez, lisez ce billet, & jugez de l'effet qu'il m'a produit par le lieu où je le reçus au milieu de l'Assemblée la plus aimable. La Musique la plus mélodieuse inondoit mon ame de plaisirs, & adoucissoit délicieusement l'impatience où j'étois de revoir mon Amant. Oui, chere Amie, c'est au milieu d'une pareille ivresse, que je m'entends nommer. Je me lève; j'apperçois le Domestique qui avoit accompagné Durval. Je fors avec précipitation, & sans lui faire la moindre question, je prends la Lettre qu'il tenoit à la main, je lui ordonne de me suivre; je vais sous le Vestibule; je romps le cachet. Je monte trois degrés de l'escalier, afin d'approcher davantage la lumière qui l'éclaire. Je baise vingt fois les caractères que la main de mon Amant avoit tracés, & je lis... Grand Dieu!... Jugez, chere amie, de l'effet qu'a dû produire en moi la lecture de ce billet, dont je vous envoie une copie exacte. . . . Lisez. . . .

BILLET DE DURVAL

A ADELAÏDE.

» JE suis dans les fers , ma tendre
 » amie , & l'on a la cruauté de m'accuser
 » d'assassinat , & la preuve qu'on allé-
 » gue contre moi est mon épée teinte
 » de sang & que j'avois à la main lors-
 » qu'on m'arrêta ; & avec laquelle je
 » défendois ma vie , & celle d'un hon-
 » nête homme que je trouvai aux
 » mains avec des Brigands au milieu
 » d'un bois , & que je vis tomber à
 » mes pieds. L'arrivée de la Maré-
 » chaussée mit en fuite une grande
 » partie de ces Scélerats. M'étant trou-
 » vé confondu avec ceux qui restoient,
 » on m'a chargé de fers , & on m'a
 » mis au cachot , sans vouloir enten-
 » dre ma justification. Le quatrieme
 » jour, Lambert trouva le moyen de
 » me faire parler par un Domestique
 » de ses amis , qui connoît le Geolier
 » de ma prison , & que j'ai chargé de

» ce billet. O Adelaïde ! j'espère que
 » vous n'hésitez point à me croire
 » innocent ; & que vous ne refuserez
 » point vos secours à l'infortuné Dur-
 » val ».

Cette Lettre me tomba deux fois des mains, & la même cause qui venoit d'éteindre mes forces me les rendit sur le champ. Oui , chere Amie, l'idée de Durval enchaîné & couvert d'ignominie , m'accabla tout-à-coup. Mais le danger pressant où je l'envisageai , ranima à l'instant tout mon courage. Où est ton cheval , dis-je à Lambert ? A l'auberge voisine , me répondit-il. Je pris son bras , & nous y fûmes. Je l'attendis à la porte ; je montai en croupe derrière lui , & je lui ordonnai de me conduire où étoit Durval. Il m'observa que c'étoit s'exposer que de marcher par une nuit aussi noire. Que t'importe , lui répondis-je ; il ne répliqua pas. Ce pauvre garçon sanglotoit de toutes ses forces. Pour moi, ma tendre Amie, je ne versai pas une larme. La vivacité de mon

impatience, m'empêchoit de respirer. Je supportai pendant toute la nuit que nous marchâmes, & sans dire un seul mot, l'excessive douleur qui déchiroit mes entrailles. Dès que le jour commença à paroître, je parcourus des yeux tout ce qui m'environnoit. J'aperçus un bois; passerons-nous par-là, demandai-je à Lambert? Oui, me répondit-il, d'un son de voix étouffé, je me doutai que c'étoit l'endroit où mon Amant avoit été arrêté. Cette idée glaça mon cœur; je rappelai tout mon courage, & je calmai l'horreur que ce bois m'inspiroit par l'idée de la prison où Durval étoit enchaîné. Quand je n'aurois point eu de soupçons sur ce bois, Lambert m'eût instruit sans le vouloir; car en le traversant, ce pauvre garçon trembloit comme la feuille, & pouffoit son cheval au-delà de ses forces. A la sortie du bois, j'aperçus une Ville. Je demandai encore à mon Domestique si c'étoit là où nous allions? il ne me répondit rien. Je ne reconnus que trop à son silence qu'il n'osoit

m'annoncer l'endroit où résidoit mon Amant dans les fers. Je détournai les yeux avec horreur , & j'étois dévoré à la fois & par la crainte & par l'impatience d'arriver. Le son d'une cloche frappe mon oreille ; je frémis ; je leve les yeux. J'étois à la porte de la Ville, j'ordonnai à Lambert d'arrêter, je couvris mon visage avec ma coëffe. Allons, lui dis-je en fuite. Il ne me répondit rien. Eh bien, lui dis-je encore ? Et où aller, me demanda-t-il ? A la prison, lui répondis-je. Nous y sommes, me dit-il en sanglotant ; je tombai comme une masse. Ma chute m'ayant fait revenir sur le champ, je cours à la prison, je frappe à la porte du Geolier. Que voulez-vous, Madame, me dit cet homme, avec une voix qui m'épouvanta ? Parler à un de vos prisonniers. Comment le nommez-vous ? Monsieur Durval. On ne voit point les criminels, me répondit-il, & il ferma sa porte. Ce refus me mit presque au désespoir. Je frappai de nouveau, & je demandai à cet homme

effrayant , quelle étoit la raison qui empêchoit qu'on ne vit les prisonniers ? Cela m'est défendu , me répondit-il. Et par qui , lui demandai-je ? Par le Juge. Il voulut encore refermer la porte , mais je la retins. Comment , ajoutai-je , vous est-il aussi défendu de répondre aux gens qui vous parlent ? Le ton que je pris lui en imposa. Non , Madame , me répondit-il. Eh bien , mon ami , faites-moi donc le plaisir de me dire à qui je pourrois m'adresser pour obtenir la permission d'entrer dans cette prison ? Au Juge , me répondit-il. J'y courus sur le champ. L'air sombre de ce Ministre des Loix m'effraya. Monsieur , lui dis-je en tremblant ; je viens implorer votre justice pour un innocent que vous retenez dans les fers. Comment le nommez-vous , me demanda ce Juge de mort ? Durval , lui répondis-je. Vous vous intéressez , me dit-il , à ce scélerat ? Un scélerat , lui répartis-je ! Le connoissez-vous , Monsieur ? Non , me répondit-il ; je fais seulement qu'il a été trouvé il y

a cinq ou six jours au milieu d'un bois, son épée teinte du sang d'un homme de qualité, qui étoit expirant à ses pieds. Ainsi, Madame, je vous conseille de ne point vous compromettre en vous intéressant pour un malheureux, dont le scélératisme est d'autant prouvé, que l'on travaille depuis trois mois à empêcher les meurtres qu'il commet, avec sept ou huit de ses camarades. Grand Dieu ! m'écriai-je, en versant un torrent de larmes, on dispose donc de la vie d'un Citoyen sur de simples apparences ? Non, Madame, me répondit-il, nous ne jugeons les hommes qu'après avoir entendu les témoins de leurs crimes. Où sont ceux, lui demandai-je, qui peuvent dire avoir vu Durval commettre l'assassinat dont vous osez l'accuser ? Qui peut distinguer au milieu de la nuit l'assassin d'avec celui qui défend sa vie ? Vous êtes mal instruit, Monsieur, je le vois. J'ose espérer que vous jugerez de l'importance de la vie d'un homme par la vôtre même, & que votre cœur

ne se ferméra point aux cris de l'innocence & aux lumières de la vérité. C'est à quoi je travaillerai. Quant à présent, Monsieur, je vous prie seulement de m'accorder une grâce. Quelle est-elle ? Permettez-moi, lui dis-je, de pénétrer jusqu'à l'horrible asile du malheureux, dont je garantis l'innocence : il me refusa. Je tombai à ses genoux, je les embrassai, je les arrosai de mes larmes. Ah ! Monsieur, lui dis-je, qui peut vous empêcher de m'accorder cette grâce ? Je suis responsable, me répondit-il, des Criminels qui sont dans mes prisons. Et moi, Monsieur, lui dis-je, avec fierté, je suis incapable d'abuser de votre confiance. Il parut étonné, & me demanda qui j'étois. Je nommai mon père ; à ce nom il me fit les excuses les plus respectueuses, & m'offrit alors la grâce qu'il venoit de me refuser. Je quittai ce Juge en tenant à ma main le privilège par écrit d'entrer dans le plus horrible séjour que j'aie vu de ma vie.

Pourvu de ce passeport, j'arrive à la

prison , je le montre au Geolier , & toutes les portes me font ouvertes. Ce ne fut , chere Amie , qu'après en avoir entendu ouvrir quatre , que je parvins à celle qui fermoit l'afile affreux de Durval. Au bruit effrayant des verroux une douce joie effleura mon cœur. La porte s'ouvre. Dieu , quel spectacle ! le plus respectable des hommes étoit couché sur la paille , & attaché par le milieu du corps , avec une chaîne d'une grosseur énorme ; le visage pâle , l'œil cavé par la douleur , & sans cesse rempli des larmes du désespoir. A peine le jour pénètre-t-il dans cette lugubre demeure , & le peu qu'on en apperçoit , semble annoncer l'heure de la mort à celui qu'il éclaire. Voilà , chere Amie , le tableau qui frappa mon cœur lorsque je jettai le premier-coup d'œil sur mon Amant. Au bruit que fit ma robe , il détourna la tête avec peine. J'avance ; il frémit , me reconnoît , & jette un cri perçant en me tendant les bras. Je me précipite dans son sein , & je reçois

dans le mien les larmes de sa douleur. Il pressoit avec transport son cœur palpitant contre mon cœur agité. Il sanglotoit de toutes ses forces. Craignant enfin que la violence de ses transports ne le suffoqua ; je m'arrachai de ses bras en lui donnant les noms les plus tendres. Si-tôt que je lui fus échappée, il s'agita plus violemment encore , & m'appella en jettant des cris affreux mêlés du triste bruit de ses chaînes ; je lui pris la main. Ah ! dit-il, en se calmant un peu ; je croyois que tu m'avois déjà quitté. Ma chere Adelaïde !... Mon Dieu !..... Peut-être..... Ciel ! tu connois mon innocence..... Adelaïde, ne me quittes pas..... Je n'ai peut-être qu'un moment à vivre..... Je mourrai..... Oui, je mourrai, content..... Je t'ai vu..... Chere idole de mon cœur..... Je suis innocent, n'est-il pas vrai, Adelaïde ? Je voulus parler, il me fut impossible ; je lui serrois tendrement les mains. Tu souffres, me dit-il, ma chere Adelaïde. Oui, lui répondis-je, mais ce n'est que

de te voir aussi déraisonnable. J'essayai de lui donner quelque espoir. Il m'écoutoit avec une attention qui tenoit de la stupidité, il ne me répondit rien, & versa un torrent de larmes. Quelques instans après il me demanda des nouvelles de ma mere. Sait-elle ? me dit-il, & il s'arrêta..... Je lui répondis qu'oui. Est-elle ici, me demanda-t-il encore ? Je fus un peu embarrassée. Ah, chere Amante ! s'écria-t-il, tu te perds pour me sauver ; tu me sacrifies jusqu'à ta réputation. Je le rassurai en lui disant que j'attendois ma mere sous peu de jours. Il fallut nous quitter. Dieu ! quelle séparation ! Chere Amie, ce souvenir déchire encore mon cœur. Il y avoit déjà un quart-d'heure que le jour ne pénétoit plus dans cet horrible cachot. J'étois assise à côté de Durval ; il tenoit une de mes mains qu'il baisoit à tout instant, & qu'il arrosoit de ses larmes. Le silence effrayant qui regnoit autour de nous, n'étoit interrompu que par nos sanglots. Au bruit des verroux, Durval tressaille,

passa ses bras autour de mon corps, & me presse contre sa poitrine. Le Geolier paroît; voilà l'heure, me dit-il, Madame, où l'on ferme la prison; il faut que vous ayez la bonté de sortir. Non, non, s'écria Durval, & il s'évanouit. Je me débarrassai de ses bras, & secouru du Geolier, je le fis revenir. Il voulut encore s'opposer à ce que je sortisse. J'eus le courage de lui parler d'un ton ferme, & de lui reprocher son peu de raison. Il me regarda avec surprise, & ne me répliqua pas. Mais j'eus la douleur en sortant d'entendre le plus infortuné des hommes sangloter de toutes ses forces; & chacun de ses sanglots se répéta au fond de mon cœur. Je trouvai mon Domestique qui m'attendoit à la porte, & qui me conduisit au logement qu'il m'avoit choisi presque vis-à-vis de la prison. Rentrée chez moi, j'écrivis à ma mere. Malgré la fatigue de mon voyage, je ne pus fermer l'œil de la nuit. A peine fut-il jour, que je me levai, & je dévorai pendant plus de deux heures

l'impatience la plus vive. Sitôt que j'entendis ouvrir la porte de la maison où je loge, je descendis, & je fus à la prison. Je trouvai Durval beaucoup plus tranquille que la veille. Chère Adelaïde, me dit-il, en me tendant la main, quelle obligation ne vous ai-je point? Comment reconnoître vos bienfaits? En sachant, lui répondis-je, surmonter vos craintes, & en conservant assez de raison pour prouver votre innocence. Il me montra ses chaînes en pleurant. Elles ne déshonorent que le coupable, lui dis-je. Il parut étonné de ma fermeté, & la remarque que j'en fis ne contribua pas peu à renforcer mon courage. Dès cet instant mes larmes cessèrent de couler; je le quittai sur les onze heures pour aller chez son Juge. Je viens, lui dis-je, Monsieur, vous remercier de la permission que vous me donnâtes hier, de voir & de secourir le plus honnête & le plus malheureux des hommes. Je viens en même-temps vous apprendre qui il est, & ne vous laisser aucun doute sur son innocence. Cela

est inutile, me répondit le Juge. Je desirerois n'avoir que votre cœur à consulter pour briser ses fers, dès ce moment il seroit en liberté. Mais, Mademoiselle, les Loix me l'ont confié, je ne puis en disposer que d'après leur intention; elles protègent l'innocent, voilà l'unique consolation que je puisse vous donner. Je compte, ajouta-t-il, l'interroger demain; prévenez-le, afin que la surprise ne le trouble point, & qu'il soit tout à lui dans ses réponses. Je remerciai le Juge de l'intérêt qu'il prenoit à Durval; & je fus, sur les trois heures, partager avec cet infortuné le doux espoir qui agitoit mon cœur. Cette nouvelle fit sur lui tout l'effet que je desirois; il fut beaucoup plus tranquille. Ses vifs chagrins se changerent en attendrissemens; il étoit sérieux, parloit peu, mais il s'occupoit d'objets étrangers à ses douleurs; & excepté quelques tressaillemens involontaires qui lui échappoient de temps à autre, il fut tout aussi tranquille qu'on pouvoit l'exiger. Pour prévenir la ré-

volution que pourroit lui causer encore
 notre séparation du soir, je lui par-
 lai du plaisir que j'aurois à venir passer
 la matinée auprès de lui, jusqu'à l'inf-
 tant de son interrogatoire. Il sentit tout
 le fin de ma précaution. O Adelaïde !
 me dit-il, une secrète intelligence fait
 agir nos ames, vous sentez les dou-
 leurs de la mienne, vous les prévenez,
 vous me faites partager les sentimens
 de la vôtre. Que dis-je ? Ils absorbent
 les miens. J'en atteste l'effet que me
 produisirent hier vos reproches sur
 mon découragement. Chere Amante !
 j'avoue ma foiblesse. Oui, je porte
 avec peine sur mon cœur la crainte de
 mourir sur un échaffaut. J'ai beau vou-
 loir me rassurer par le souvenir de mon
 innocence, l'image du déshonneur
 me révolte malgré moi. O Adelaïde !
 croyez que s'il suffisoit de mourir pour
 me justifier, mon parti seroit pris à
 l'instant, & s'il m'échappoit quelques
 larmes, elles seroient toutes au regret
 de vous perdre. Il prononça ces der-
 niers mots avec une chaleur qui porta

le trouble dans mon ame. J'interrompis cet entretien ; le reste de la soirée se passa assez tranquillement. Cependant lorsque Durval entendit ouvrir son cachot , il se jeta sur ma main qu'il baïsa avec transport , & me dit d'une voix étouffée : Adelaïde , me viendrez-vous voir demain de bonne heure ? Je lui promis , & je sortis le cœur gonflé par mes larmes. Rentrée chez moi , je vous écrivis , il me fut impossible , ma plume m'échappa des mains. Je tombai dans une espece d'anéantissement ; j'étois d'une tristesse mortelle sans avoir aucun nouveau motif d'être triste. Je me couchai , & le sommeil en me soulageant de mes fatigues , m'a rendu la faculté de penser & d'agir. Je suis allée voir Durval ce matin comme je le lui avois promis. Il a subi son interrogatoire , il paroît un peu plus rassuré , & j'ai employé à vous écrire les deux premières heures qu'il ait passées à dormir depuis qu'on l'a chargé de fers. Son sommeil est néanmoins interrompu par des frémissemens assez

violens ; il pousse de profonds soupirs, il s'agite, & le bruit de ses chaînes jette malgré moi l'épouvante dans mon cœur. Chere Amie, je ne suis point encore accoutumée aux horreurs qui m'environnent ; & ma prétendue fermeté n'est que le masque dont je me fers pour cacher à Durval & mes craintes & mes douleurs. La douceur de son Juge me rassure un peu ; je n'ose néanmoins me rappeler sans frémir qu'il a été arrêté au milieu de la nuit, son épée à la main encore teinte de sang, environné de brigands, témoin d'un assassinat, & qu'un homme est le Juge de mort d'un autre homme. O ma bonne Amie ! faisons des vœux au Ciel, implorons la justice de l'Etre suprême ; lui seul est le Juge des Juges, & dans lequel nous devons avoir toute confiance.

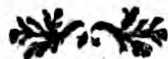


LETTRE D'ADBLAIDE
A M^{ME} DE SAINTE ***.

MA mere est arrivée : fitôt qu'elle m'a apperçue, elle a ouvert avec transport ses bras maternels pour recevoir mes embrassemens, & a couvert mon visage des larmes de sa tendresse. Eh bien ! m'a-t-elle demandé, à quoi ton imprudent voyage a-t-il servi ? A rendre le courage, lui ai-je répondu, au plus infortuné des hommes en commandant à son désespoir. Je l'ai ramené à un degré de tranquillité suffisant pour jouir de sa raison. J'ai intéressé son Juge en sa faveur ; il a subi un interrogatoire, & une lueur d'espoir a déjà pénétré jusqu'à son cœur. Ma mere s'est jettée à mon cou. Tu es donc entrée dans son cachot, m'a-t-elle demandé encore ? J'y suis toute la journée..... O fille incroyable ! s'est-elle écriée en m'interrompant : où puifistu tant de courage ? Dans mon cœur,
lui

Lui ai-je répondu. Elle est restée un instant à me considérer en silence, & elle m'a dit, allons le voir. Je me suis levée avec précipitation, je lui ai donné la main, & nous sommes allez à la prison. En traversant le passage obscur qui conduit au cachot de Durval, je sentoie que ma mere trembloie, & qu'elle marchoit d'un pas mal assuré. Calmez-vous, lui dis-je, chere maman. Elle me ferra la main sans me répondre. Sitôt qu'elle apperçut Durval, elle s'écria : ah ! mon Dieu ! & elle se trouva mal, je ne la fis revenir qu'avec peine, Durval la regardoit d'un œil inquiet & égaré. Sitôt qu'elle eut recouvré la connoissance, elle s'avança vers lui, elle voulut lui parler ; ses paroles expirerent sur ses lèvres. Ah ! Madame, lui dit ce jeune homme, l'image d'un Criminel dans les fers révolte votre cœur vertueux. Mon cher Durval, lui répondit-elle d'une voix entre-coupée, je fais que vous êtes innocent, je suis toujours votre

mere, je vous aime, je ne vous abandonnerai jamais. Rassurez-vous, je suis prête à sacrifier tout mon bien pour briser les fers dont on vous a injustement chargé. Non, je ne cesserai jamais d'être votre mere. Je m'aperçus à la pâleur dont le visage de ma mere étoit couvert, que cette scène la fatiguoit cruellement. Je lui proposai de fortir, elle y consentit. Nous passâmes le reste de la soirée à nous entretenir des vertus de Durval, & ma mere a promis qu'au premier événement fâcheux, elle partiroit pour Fontainebleau où est la Cour actuellement, pour y solliciter la grace de Durval. Quelque consolante que soit cette promesse, elle ne satisfait point mon cœur, elle y laisse l'idée d'un crime qui n'est pas.



*LETTRE D'ADELAÏDE**A M^{me} DE SAINTE ***.*

JE n'ai pu parler à Durval ce matin, parce que, m'a dit le Geolier, on devoit confronter les Prisonniers. Je n'ai point osé lui demander ce que vouloit dire confronter : je ne puis par conséquent vous en rendre compte. Ce soir, chere Amie, je le demanderai à Durval. Je desire que ce soit encore un motif de consolation pour lui..... Mais il n'est point coupable !..... Grand Dieu ! Vous permettez donc que la vertu soit humiliée jusqu'à souffrir l'ignominie..... Ma sensible Amie, quoiqu'il en soit, j'ai confiance en la Providence.



*LETTRE D'ADELAÏDE**A M^{ME} DE SAINTE***.*

DI E U ! que viens-je de voir, chere Amie ? Durval se tordant les mains, & mordant ses chaînes avec rage ; je me suis approchée, je lui ai parlé, j'ai voulu différentes fois lui prendre les mains pour l'obliger à se tranquilliser. Il m'a repoussée avec une violence sans égale ; il m'a jetté un coup-d'œil égaré & furieux. Il a ensuite regardé ses chaînes, il les a remuées avec une force étonnante, comme s'il eût voulu les rompre, & après les avoir rejetées avec colere contre le mur, il a levé les yeux au Ciel, & s'est écrié : O Être éternel, & que l'on dit juste ! tu veux donc que je meure sur un échaffaut, couvert d'opprobre, comme un indigne assassin, & tu es juste..... Non..... O mon pere !..... tu mourras de désespoir & de honte..... Et Adelaïde..... Ciel ! me punis-tu d'avoir osé l'ai-

mer? Et il resta immobile pendant près de dix minutes, je n'osois plus l'approcher; il poussa un profond soupir & tressaillit en m'appercevant. Adelaïde, Adelaïde, me dit-il avec précipitation, & il me tendit sa main que je n'osai prendre. Je le vois bien, ajouta-t-il, tu m'abandonnes, & il versa un torrent de larmes. Vous savez, sans doute, continua-t-il en sanglottant..... Oui, je le vois, vous venez me faire vos derniers adieux? Moi! t'abandonner, pourquoi?..... Je suis condamné, & il s'arrêta. Croyez - moi, me dit-il, quittez ces lieux, Adelaïde, fuyez un criminel qui sera conduit peut-être dans deux jours à l'échaffaut. Fuyez un spectacle aussi horrible. Toi, conduit à l'échaffaut, lui répondis-je.; non, non, mon Ami, un pareil sort n'est destiné qu'aux scélérats. Vous ignorez donc?... Quoi? lui demandai-je en l'interrompant..... O Adelaïde! ma chere Adelaïde! s'écria-t-il, & ses sanglots l'empêcherent d'achever. J'insistai, & il m'apprit qu'il avoit été confronté ce

matin aux scélérats qui ont été arrêtés avec lui : que l'un d'eux, chargé des crimes les plus énormes, avoit dit le connoître, & l'avoir accusé d'être son complice. Qu'aussi étonné qu'épouvanté d'un pareil mensonge, il s'étoit évanoui, & qu'on l'avoit rapporté dans son cachot. Chere Amie, je voulus résister à ce coup affreux. Ne crains rien, dis-je à Durval. Je vais. Je fus obligée de sortir sans pouvoir achever & pour laisser couler les larmes qui m'étouffoient. Ciel ! s'écria ma mere, en me voyant rentrer : Qu'est-il arrivé ? Qu'as-tu, ma chere fille ? Durval seroit-il mort ? Non, lui répondis-je, en sanglottant, mais il ne lui reste plus aucun espoir. Un des scélérats avec qui il a été arrêté, a eu l'impudence de le déclarer son complice. Ma mere est resté un moment immobile, elle a appelé un de ses gens, & a fait mettre les chevaux au carrosse. Elle s'est ensuite approchée de moi : ma chere fille, m'a-t-elle dit, rappelle tout ton courage, n'abandonne point Durval,

dis-lui que je répons de ses jours, & qu'il ne me verra qu'en lui apportant sa grace; elle m'a embrassée & est partie. J'ai couru sur le champ pour porter cette nouvelle à Durval; mais l'heure où l'on ferme la prison étoit arrivée. Je ne pourrai le voir que demain.

LETTRE D'ADELAÏDE

A M^{ME} DE SAINTE ***.

JE fors du cachot de Durval; je m'étois armée en y entrant de tout le courage dont l'ame la plus forte soit susceptible. Je m'attendois à le trouver encore en proie au désespoir, & respirant l'horreur de mourir sur un échafaut. Au contraire, il m'a reçue d'un air tranquille. Adelaïde, m'a-t-il dit, je vous attendois avec impatience pour vous faire part du moyen que j'ai trouvé d'échapper au supplice deshonorant qu'on me prépare. Quel est-il, lui ai-je demandé avec transport? Avez-

vous un couteau, m'a-t-il dit : je l'ai regardé sans lui répondre. Vous êtes sans doute étonnée, a-t-il ajouté, de trouver aussi paisible ce même homme que vous vîtes hier tout entier aux premiers momens de son désespoir ? Adelaïde, le souvenir des sentimens dont vous m'honorâtes lorsque j'étois libre, & que vous m'avez conservé si généreusement dans les fers, a réveillé au fond de mon ame le cri puissant de l'honneur, & m'a rendu mon courage. Je sens que celui qui fut honoré de vous, doit mourir comme il a vécu. J'appercevois que la tranquillité avec laquelle je l'écoutois, redoubloit la force de son ame. Je m'applaudissois de pouvoir détruire d'un seul mot les résolutions du plus courageux des hommes, sans rien ôter à la noblesse de son cœur. J'ai toujours été persuadée, lui dis-je, mon Ami, qu'aucun sentiment ne pouvoit absorber dans ton ame celui de l'honneur, & la tranquillité avec laquelle tu médites de mourir, me laisse une idée peu commune du

peu d'importance que tu mets à la vie d'un homme dépouillé du plus sublime de ses sentimens. Durval , ajoutai-je , accuse-moi de cruauté , tu le peux. Je n'ai pu soustraire mon ame au plaisir d'entendre tes courageuses résolutions. Il faut cependant y renoncer , mon Ami , demain tu auras ta grace. Ma grace , me répondit-il ; & il secoua la tête ; je restai un moment interdite. Oui , lui répétai-je encore , demain tu auras ta grace , la meilleure des meres est partie hier au soir pour Fontainebleau , & je l'attends demain dans la journée. Il secoua encore la tête sans me répondre. Je t'entends , lui dis-je alors , homme plus orgueilleux que sensible ; une grace , vas-tu me dire , laisse après elle l'idée du crime ; la mort te paroît moins affreuse qu'une pareille tache. Mais , dis-moi , comptes-tu pour rien l'opinion d'une Amante à qui tu connois des vertus ? Lorsque mon cœur te justifie , qui peut allarmer ta cruelle délicatesse ? Ingrat ! s'il te reste le moindre souve-

nir de nos amours ; ose me répondre ? Il détourna les yeux pour ne pas voir mes larmes , & après un instant de silence , il s'écria : ô mon Dieu , soutiens mon courage ! Je le crus attendri. Eh bien ! lui répétai-je , réponds-moi : tu veux donc , me dit-il , en me lançant un coup-d'œil qui peignoit la colere à son dernier excès , tu veux donc que je porte à ton cœur le dernier coup du désespoir. Eh bien ! apprends , fille qui ne connois que les Loix de la vertu , qu'il est des crimes irrémissibles , & que celui dont ce scélérat m'a déclaré complice en est un. Non , jamais un meurtrier n'a trouvé grace auprès du Prince. Non , décide maintenant de mon sort , vois d'un côté l'échaffaut qui m'attend , & de l'autre la mort que je te demande : choisis. Adelaïde ! Adelaïde ! la main d'un bourreau doit-elle trancher la vie d'un homme que tu aimas. Chere Amie , mon sang s'est glacé tout-à-coup dans mes veines , un nuage a couvert mes yeux , l'effroi cruel de mon cœur s'est

fait sentir par tout mon corps. J'ai tiré mon couteau d'une main tremblante, je l'ai offert à Durval : tiens, lui ai-je dit, à ce trait reconnois si je t'aime. Il l'a pris avec précipitation, l'a caché dans la paille sur laquelle il est couché, & s'est ensuite jetté sur ma main qu'il a baisée avec transport. Adelaïde ! chere Amante ! s'est-il écrié, partage la joie que je ressens de mourir digne de toi. Il est resté un instant à me considérer en silence, & s'est jetté sur ma main qu'il a encore une fois couverte de baisers. Cher Durval ! lui dis-je en sanglottant, tu te réjouis de mourir ; tu quittes avec joie Adelaïde. Je ne te quitte point, me répondit-il avec un enthousiasme qui réchauffa mon cœur, non, je ne te quitte point ; je te laisse la plus sublime partie de moi-même, le souvenir de mes vertus. Elles consoleront ton cœur ; elles y nourriront le feu divin qu'elles y ont allumé, & en quittant la vie, je te restituerai le courage que tu m'as prêté pour mourir. Il te servira à chasser

de ton ame la triste image de ma mort, ou du moins à l'en éloigner en te faisant sentir que je revis au-dedans de toi. Non, je ne te quitte point : Je te laisse la consolante persuasion de mon innocence, le plaisir d'entendre la voix publique la justifier tôt ou tard, le soin de consoler le plus respectable des vieillards, de conserver les derniers jours de mon pere.. Chère amie! quel testament de mort ! Après être resté un moment immobile & pensif, il se retourna pour prendre le couteau qu'il avoit caché dans sa paille. Ciel ! lui dis-je, en me jettant sur lui ; que vas-tu faire ? Te rendre ce couteau, me dit-il, avec tranquillité. Il feroit un indice certain de ma mort. Tu es la seule personne qui pénètre jusqu'à moi. On pourroit t'inquiéter : J'ai trouvé un moyen plus sûr : Le poison peut produire un effet tout aussi prompt, & dont il ne restera pas la moindre trace. Reviens ce soir, & apporte-m'en..... J'ai pâli. Ressouvenez-vous, Adelaïde, m'a-t-il dit, qu'on m'attend

à l'échaffaut. Adelaïde, m'a-t-il répété sur le champ, me le promettez-vous? Oui, lui ai-je répondu; & je suis sortie.

Ma tendre amie, la fermeté de Durval m'étonne & m'encourage. Un coupable n'auroit pas cette tranquillité, qui caractérise si bien l'innocence.... Que de vertus!... Que d'Héroïsme! S'il n'étoit mon Amant, je ferois des vœux pour qu'il le devînt.... Et j'ai osé.... Je n'y peux penser sans frémir.

LETTRE D'ADELAÏDE

A M^{ME} DE SAINTE***.

J'AI obéi. Les mains d'Adelaïde, ces mains qui étoient destinées à servir & à caresser le plus aimable des hommes, viennent d'apprêter le poison qui doit couler dans ses veines. Oui, l'Amour a changé mon courage en férocité. Dans deux heures j'i-

278 *LA PHILOSOPHE*
rai... Je lui dirai... Je t'apporte....
Jet'apporte la mort... Chère amie!
Survivrai-je? Non..... Cepen-
dant... Il me l'a ordonné.... Cruelle
obéissance.... La plume me tombe
des mains.

LETTRE D'ADELAÏDE

A M^{ME} DE SAINTE***.

LE jour fuit, la mort approche.
J'ai déjà porté deux fois la main....
Ciel!..... Je n'ai plus que cinq mi-
nutes pour me refoudre.... Mes for-
ces me quittent..... O mon Dieu!
Rends-moi... Non.... Cependant...
L'échaffaut ou le poison..... Cher
Durval!..... Je pars..... Mais que
fais-je..... C'est de ma main que mon
Amant va recevoir la mort? Je
ne puis.... Que lui ai-je promis?...
Ah! chère amie..... L'honneur.....
La vertu même..... L'Innocence im-
molée..... Ces réflexions m'accab-
lent..... L'heure s'écoule..... Rien
n'arrête le tems.... Je pars.

LETTRE D'ADELAÏDE
A M^{ME} DE SAINTE ***.

L'ENTRÉE de la prison vient de m'être refusée; j'ai couru chez le Juge. On m'a dit qu'il étoit à la campagne, & qu'il ne reviendrait que demain au soir. Sans doute, tendre Amie, que ce Juge de mort se fera f'it céler pour échapper à mes cris. Peut-être aura-t-il prévu.... Oui, ce monstre aura lû dans mon cœur. Cependant, le Barbare se refuse à lire dans celui de Durval. Les voilà donc ces Loix qui protègent l'Innocence. O Etre éternel ! Tu es juste, & de pareilles Loix subsistent. Tu es le père des hommes, & il existe des échafauts. Tu m'as donné la vie, & demain un bourreau viendra me l'ôter. Non, tu ne peux point autoriser des Loix aussi barbares; le sang même d'un criminel ne sçauroit t'être agréa-

ble. Faut-il tuer les hommes pour les changer ? Non , car c'est détruire l'Homme sans détruire le Crime. O Loix cruelles ! vous allez donc mêler le sang de l'Innocent à celui du Coupable ? Et toi , Ministre de ces Loix, oseras-tu prononcer ? ... Oui, car ton cœur insensible par devoir , est sourd aux cris de l'Innocence , & tu es habitué à armer le bras d'un bourreau du glaive de la Justice. Mais à quoi servent mes plaintes, elles déchirent mon cœur, & ne le soulagent pas. Toute consolation m'est donc ôtée , même celle de soustraire mon Amant à l'échafaut en lui donnant la mort. Hélas ! l'infortuné sans doute m'accuse de lâcheté. Il rougit à la fois & de mon peu de courage , & du deshonneur dont on va le couvrir. Dieu ! cette idée réveille tout mon désespoir. Je succombe sous le poids de mes douleurs.



LETTRE D'ADELAÏDE
A M^{ME} DE SAINTE***.

IL est deux heures du matin , & je n'ai point encore fermé l'œil. Je parcours ma chambre sans sçavoir où je vais. J'ouvre ma croisée à tout instant. J'essaye en vain d'appercevoir les murs qui renferment mon Amant. Je prête une oreille attentive au moindre bruit , je crois entendre les cris de son désespoir ; je me retire aussi-tôt , & j'entre dans des fureurs qui dévorent mes entrailles. J'ai pris vingt fois la plume , vingt fois elle m'est tombée des mains , & je l'ai quittée neuf fois ; en vous traçant ces douze lignes. Je n'en puis plus.

LETTRE D'ADELAÏDE
A M^{ME} DE SAINTE***.

JE sors d'un long assoupissement . j'ai vu en songe, j'ai vu l'appareil d'un sup-

plice affreux. On conduisoit Durval...
 Ce jeune homme intrépide..... mar-
 choit d'un pas assuré..... Son visage
 étoit pâle..... Il arrive.... Il se jette
 à genoux , fixe le Ciel un instant , se
 relève..... La Populace gémit , le bras
 est levé , j'entends crier , grace. Ce cri
 m'a reveillée. Chère amie , mon cœur
 en palpite encore. Si.... Peut-être...
 L'insensé m'a trompé , il n'est pas un
 meurtrier..... Oui , ma mère obtien-
 dra..... O doux espoir ! ... Ou plu-
 tôt j'espère en tremblant.

*LETTRE D'ADELAÏDE
 A M^{ME} DE SAINTE ***.*

QUE le tems coule lentement ! qu'il
 est dur de vivre dans l'impatience ! Et
 plus encore de compter les minutes
 qui précèdent peut-être l'heure de la
 mort du plus aimé des hommes. Je
 suis dans un frémissement continuel ;
 tous les sentimens de mon ame s'ab-
 sorbent tour-à-tour. Je n'envisage pas
 d'état plus affreux que le mien. J'envie

même celui des malheureux que je vois passer dans la rue tous courbés sous le fardeau de la misère. Ah, que je souffre ! Si ce n'étoit le danger où se trouve Durval, je préférerois la mort aux inquiétudes qu'il me cause.... Privée de sa vue..... rien ne me console.

LETTRE D'ADELAÏDE

A M^{ME} DE SAINTE***.

IL ne me reste plus qu'une heure à attendre : O ma douce amie, qu'il me tarde de sçavoir !..... La crainte me dévore malgré moi. Cependant si ma mère n'avoit rien obtenu, elle seroit déjà de retour. Que j'aurai de joie d'aller moi-même porter à Durval..... Tiens, lui dirai-je, meurs si tu l'oses.

LETTRE D'ADELAÏDE

A M^{ME} DE SAINTE***.

IL est une heure & demie, & ma mère n'est point encore arrivée. Qui

A a ij

peut.... Ciel ! Cet Infortuné m'auroit-il accusé la vérité , en me disant qu'un meurtrier n'obtient jamais.... Quoi ! Lui. Conduit à l'échaffaut ? Mais j'entends le bruit d'un carrosse..... Ce n'est pas ma mère. Chère amie, je succombe..... Mais qui peut empêcher son retour ? Puisse-t-elle revenir avec la grace de Durva ? !... Une grace ! On ne doit en accorder qu'aux Criminels , & mon Amant ne l'est point. ... C'est mon unique espoir. ... Je finis..... Je n'en puis plus..... Adieu

LETTRE D'ADELAÏDE

A M^{ME} DE SAINTE***.

LA nuit approche, & personne n'est encore arrivé. Je n'ose plus espérer.... Je suis presque sans force..... Un tremblement universel... Mes larmes m'étouffent... Mon cœur se meurt... Je respire à peine. Je suis dans un état d'anéantissement inconcevable..... O ma mère ! Si vous sçaviez.... Que vous

PAR AMOUR. 285
précipiteriez votre retour! Chère
amie! Mon impatience.... J'en-
tends du bruit.... Adieu....

LETTRE D'ADELAÏDE

A M^{ME} DE SAINTE ***.

CI EL! une troupe d'Archers est à
la porte de la prison. Le peuple s'af-
semble..... La porte s'ouvre.....
Des malheureux garottés Je vois.
Durval. Oui..... On les emme-
ne.... Où?..... Juste Dieu! Il
n'est donc plus d'espoir.... De ressour-
ce..... Que dis-je? J'espère encore, &
mon cœur..... Je vais sçavoir ce que
va devenir mon Amant!..... Tendre
amie! Lui seul m'occupe..... En-
chaîné comme un assassin!... Affreuse
situation!..... Quand j'y pense..... Je
quitte la plume malgré moi.



LETTRE D'ADELAÏDE
A M^{ME} DE SAINTE ***.

JE viens d'envoyer mon domestique..... Je l'attends..... A la première nouvelle..... Chère amie, j'osai préparer le poison pour..... Je ferai plus, il est mon époux, il est la moitié de moi-même. Son déshonneur rejail- lit sur moi. Je ne dois pas survivre.... Le Ciel a reçu mes sermens i je les tiendrai ; oui, j'aurai du moins..... J'entends le murmure de la popula- ce..... Chère amie ! on les ramene... Ciel ! Durval n'y est plus ! C'en est fait ! Cette nuit..... Adieu, ma Consolatrice : recevez les derniers épanchemens de mon cœur. Quel coup pour le vôtre ! Hélas ! quand vous lirez cette Lettre, mon ame aura rejoint celle..... Oui, nous ferons déjà réu- nis. Cette idée ranime mes forces, & dissipe dans mon ame les horreurs de la mort. Non, ce n'est point mourir que de suivre son Amant au tombeau.

LETTRE D'ADELAÏDE

A M^{ME} DE SAINTE ***.

A PEINE eus - je fini ma dernière Lettre, que j'entendis plusieurs personnes parler sur mon escalier. La crainte frappe mon cœur. J'écoute, on approche, ma frayeur redouble. On ouvre, je me lève, j'apperçois le Juge, je m'évanouis. A mon reveil, je me trouvai dans les bras de Durval. Chère amie, je restai un instant immobile. J'échappe de ses bras; je me prosterne, j'éleve mes mains vers le Ciel, je veux parler, je reste muette. Durval accourt, me relève, & me montrant M. de Reuil, l'ami intime de mon père, que je n'avois pas encore apperçu, voilà, me dit - il, mon Libérateur, voilà l'honnête homme qu'on m'accusoit d'avoir assassiné. Je me jettai aux genoux de ce généreux ami, qui me releva en me disant: Non, il ne me doit rien. C'est à lui à qui j'ai l'obligation

de la vie. Durval interrompit cette scène en m'observant qu'elle fatiguoit M. de Reuil, qui à peine guéri de ses blessures, avoit fait le dernier effort & même exposé sa santé pour le ramener à sa chère Adelaïde. Il me conduisit alors vers le Juge. C'est, Monsieur, me dit-il, qui a ordonné que l'on m'ôtât mes chaînes. Je le remerciai en tremblant : Oui, chère amie, la présence de ce Juge m'effrayoit encore ; il s'en aperçut & sortit.

Durval m'apprit alors comment son innocence avoit été découverte. Il est d'usage, me dit-il, en procès criminel d'amener l'Accusé devant l'Accusateur, afin que ce dernier reconnoisse celui dont il se plaint. Les blessures dangereuses de M. de Reuil ayant fait craindre que l'aspect de ses Assassins ne lui causât une révolution capable d'exposer ses jours, on attendit qu'il fût en état de supporter un pareil spectacle. Lorsque ce généreux ami m'a aperçu, il m'a reconnu sur le champ & s'est écrié : Ciel ! mon Libérateur
dans

dans les fers ! Le Juge s'est approché & lui a demandé s'il me connoissoit ; il lui a répondu qu'oui : Et que j'étois celui qui avoit exposé sa propre vie pour sauver la sienne. A l'instant on m'a ôté les fers.

Ici la joie de votre Adelaïde prit son essor. Tous les sentimens de son ame se reveillèrent ainsi que ses forces, & elle se livra le reste de la soirée au plaisir de remercier son Bienfaiteur, & à celui de dédommager son Amant par ses tendres caresses de toutes les douleurs qu'il avoit souffertes. Il ne manque enfin à mon bonheur, chère amie, que celui de le partager avec ma mère.

LETTRE D'ADELAÏDE

A M^{ME} DE SAINTE ***.

MA mère est de retour. Lorsqu'elle est descendue de voiture, son visage étoit pâle & inondé de ses larmes. J'ai couru au-devant d'elle, en lui criant : Il est libre, il est libre. Elle

Seconde Partie.

B b

m'a embrassée sans me répondre. Nous sommes montées, elle s'est assise en sanglottant. Je me suis approchée d'elle en lui répétant, ma tendre mère, il est libre: Ah, chère fille! m'a-t-elle dit, pourquoi faut-il que je vienne troubler la douce joie que tu éprouves & si bien méritée de ton cœur? J'ai passé par Sain - fray: Ton père..... Ses sanglots l'empêchèrent d'approcher. Eh bien! lui dis-je, mon père? Venoit d'arriver, me répondit-elle, il est accouru à la funeste nouvelle de ta prétendue maladie. Il sçait que Durval... Il est d'une colère..... Partons sur le champ, ma chère fille: je te laisserai à Dunoy, je retournerai auprès de lui, je tâcherai..... & elle s'arrêta. Quoi, lui dis-je, partir sans voir ni Durval ni M. de Reuil? A ce nom, ma mère me regarda avec surprise: Oui, ajoutai-je, c'est à lui à qui Durval a sauvé la vie, il est à peine guéri de ses blessures; Durval est avec lui. Ma mère consentit alors à ce que nous fussions les voir, sous la condition que je n'ap-

prendrois point à Durval le retour de mon père. Epargnons-lui, me dit-elle, des craintes qui reveilleroient toutes ses douleurs. Je vais parler à M. de Reuil ; sitôt son rétablissement ils viendront nous rejoindre tous les deux. Arrivés chez M. de Reuil, ma mère lui parla en particulier. J'étois à côté de Durval, je le regardois avec avidité, il m'échappa quelques larmes malgré moi, il s'en apperçut, & m'en demanda la cause ; j'allois lui répondre lorsque M. de Reuil nous aborda : Mademoiselle, me dit-il, vous pouvez compter que nous irons vous rejoindre dans huit jours au plus tard ; j'espère, ajouta-t-il, que vous ne m'en voudrez point de garder mon Libérateur. Je lui répondis que non, en retenant mes larmes, & ma mère m'emmena sur le champ, sous prétexte de faire les préparatifs de notre départ qui est remis à demain matin. Elle me répète sans cesse qu'elle est persuadée que mon père ne se refusera point à donner sa fille à celui qui sauva la vie de son meilleur

292 *LA PHILOSOPHE*
ami. Chère Consolatrice , j'ose l'espé-
rer !

LETTRE D'ADELAÏDE

A M. DE REUIL.

O Monsieur ! venez au secours d'une
Enfant accablée par la cruelle autorité
d'un père ; venez joindre les cris de
l'Amitié aux cris de la Nature , Mon-
sieur , un Etranger , un homme , que je
n'ai encore vû que deux fois. On
m'ordonne de l'aimer , & de l'accepter
pour époux. En vain Monsieur le Doyen
& ma mère ont-il demandé grace
pour mon cœur , on ne les écoute point.
On veut que je renonce. Moi re-
noncer à Durval ! Non , l'honneur , l'a-
mour , tout me le défend. O , Mon-
sieur , cachez-lui cette Lettre ! Je lui
ai fait préparer une chambre dans la
maison de notre Garde-chasse , qui est
au bout du Parc , proche la route de
Paris ; je vous prie de l'y conduire
Defendez-lui , sur-tout , d'approcher

du Château sans mes ordres. Ne lui apprenez point le retour de mon père, dites-lui seulement qu'il trouvera une Lettre derrière le trumeau. Je vous attends, Monsieur, demain vers le soir, ou après demain au plutârd.

LETTRE DE DURVAL

A ADELAÏDE.

A MON arrivée, mon premier soin a été d'aller prendre ta Lettre. Je la tiens cette Lettre dictée par ton cœur, je l'ai déjà posée mille fois sur le mien, son atteinte y adoucit la rigueur de ton absence; je la relis à chaque instant, elle me paroît toujours nouvelle. Cependant tous les sentimens qu'elle contient sont dans mon ame. O chère Adelaïde! Aide-moi donc à supporter le plaisir d'être aimé de toi; il m'enivre, il m'absorbe, il m'anéantit. Mais, dis-moi, pourquoi ces nouvelles assurances de ton amour, réitérées tant de fois? Imagines-tu que je puisse douter

un instant. . . . Ah, jalouse ! Tu crains que mon cœur n'égale le tien. Rassures-toi, rassures-toi, Adelaïde. Je ne suis qu'un mortel. Qu'il me tarde d'apprendre s'il m'est permis de courir embrasser les genoux de ton père, & de l'entendre m'honorer du nom de son fils. Hélas ! peut-être qu'au moment où je t'écris, notre généreux ami obtient le consentement. Chère Adelaïde ! ferois-je déjà ton époux ? Ah, si cela est, viens partager mon yvresse, viens recueillir les larmes de ma joie : viens me rendre les forces que l'excès du bonheur me ravit.

LETTRE DE M. DE REUIL

A M^{ME} DE SAINTE ***.

MADAME,

JE vous écris en tremblant, j'obéis à votre amie. Hélas ! peut-être, suis-je l'interprète de ses dernières intentions. Le souvenir. . . . Je frémis encore . . .

Madame , cette aimable infortunée m'écrit ; elle m'appelle à son secours j'y vole. En arrivant je trouve Madame de Sainfray , fondant en larmes aux genoux de son époux. O, Monsieur ! s'écria-t-elle en m'appercevant , venez vous joindre à moi pour toucher le cœur le plus impitoyable. J'approche , j'embrasse M. de Sain - fray ; je le prie au nom du lien qui nous unit depuis trente années , d'accorder à sa fille l'époux qu'elle demande , l'homme le plus vertueux ; celui enfin qui sauva la vie de son ami. Il me le refuse ; j'insiste , j'oppose à son ambition la nécessité d'allier des caractères compatibles , d'approuver des nœuds formés par la Vertu , & ferrés par l'Amour , je rappelle à son cœur les devoirs de la Nature. Il ose traiter ma proposition d'extravagance , & assure qu'il ne donnera jamais sa fille à un particulier sans nom , sans biens , & sortant des fers. Sçais-tu , lui dis-je , avec un peu de chaleur , que c'est de mon Libérateur que tu parles ? Et que les fers que tu lui reproches , n'ont

été que l'effet de sa bravoure & de son humanité. Est-il le premier innocent méconnu ; je suis peut-être en droit de douter malgré ta naissance , dont tu fais tant de cas , malgré l'intime amitié qui nous lie depuis tant d'années, que tu eusses exposé ta vie aussi courageusement pour moi ? Quand on a pu étouffer les sentimens paternels.... Mais, me dit-il à son tour , en m'interrompant : connois-tu celle pour qui tu oses m'accabler de reproches ? Une fille rebelle , & eutêtée : qui me dit hier en face qu'elle n'étoit point obligée de m'obéir. Je ne le crois pas , lui répondis-je. Eh bien ! ajouta-t-il sur le champ , tu vas en juger toi-même. Il fit appeller l'aimable Adelaïde ; cette pauvre enfant arrive toute tremblante : Sitot qu'elle m'apperçoit . ses yeux se fixent avec inquiétude sur les miens. Approchez , Mademoiselle , lui dit son père : J'ai consenti , ajouta-t-il , à vous revoir , à la sollicitation de mon ami , & malgré l'audace que vous eûtes hier de me dire en face que rien ne vous obligeoit à

m'obéir. Moi, mon père, lui répondit-elle, en se jettant à ses genoux : Je vous demande bien pardon, je ne vous ai point répondu que rien ne m'obligeoit à vous obéir, mais bien que je me sentois obligée de refuser la main d'un homme que je ne connois point ; surtout portant dans mon cœur des sentimens que je ne puis accorder qu'à celui que j'aime. J'ai eu l'honneur de vous observer qu'il étoit des sacrifices au-dessus des forces humaines, & que celui que vous exigiez de moi, en étoit un. J'ai imploré votre indulgence, & il ne m'arrivera jamais de vous manquer de respect : C'est-à-dire, reprit-il, que vous vous croyez bien excusée en ne me disant pas ; je ne veux point, mais je ne peux pas vous obéir. Qui peut donc vous en ôter la liberté ? L'honneur mon premier devoir., lui répondit-elle. Tu l'entends, me dit-il, elle affecte d'ignorer que son premier devoir est de m'obéir. Tu peux te tromper, lui répondis-je, à demi-voix. Comment, s'écria-t-il, mon autorité sur

mon enfant seroit limitée. Je le tirai en particulier : Oui. lui dis-je, mon ami. Vois, Calas, puni commecoupable d'avoir tué un de ses enfans. Il est encore plus criminel d'en faire des malheureux. Monsieur de Sain-fray resta étonné ; je le vis s'attendrir, il gardoit le silence : O mon ami, lui dis-je, en le serrant dans mes bras, tu sens que tu es père. Déjà la mère & la fille accourent. Le Domestique annonce l'époux destiné à Adelaïde ; il étoit accompagné d'un Notaire. Monsieur de Sain-fray va au-devant de lui, l'accable de politesses & de caresses, & revenant à moi, tu vois, me dit-il, mon ami, qu'il ne m'est pas possible de retirer ma parole dans l'état où sont les choses. Tout ce que je puis faire pour dédommager l'honnête-homme que tu protèges, c'est de lui assurer mille écus de pension. Il n'en a pas besoin, lui répondis-je, avec fierté ; il est d'ailleurs trop honnête-homme pour les accepter ; il est incapable de vendre son épouse ; imites-le, ne vends point ta

filles. Il ne me répondit rien, & s'éloigna de moi; je me levai pour sortir. O, Monsieur, me dit Adélaïde, en me retenant: Restez, restez, ne nous refusez pas votre secours. Son père la regarda avec fureur, prit le contrat des mains du Notaire: Signez, Mademoiselle, lui dit-il, & montez à votre appartement: Oui, lui répondit-elle, d'une voix étouffée, je vais vous obéir. Je vais signer l'arrêt de ma mort, & elle sortit. Sa mère voulut la suivre, Monsieur de Sain-fray l'en empêcha. Le jeune homme resta interdit; la colère empêchoit Monsieur de Saintfray de prononcer un seul mot. Il régnoit autour de nous un morne silence, qui fut interrompu par les cris affreux de la Femme-de-chambre. Nous courons tous. Dieu, quel spectacle! Adélaïde nageant dans son sang, & luttant contre la mort. A cet aspect la mère recule d'effroi: Vois, dit-elle, à son époux, vois ton ouvrage, Barbare! Et soudain elle se précipite sur sa fille, & se couvre le visage du sang qui sortoit

encore de son sein. Ce malheureux père veut secourir son épouse & sa fille : il tombe à nos pieds sans connoissance ; on l'emporte ; le Chirurgien arrive , il fonde la plaie , il étanche le sang. Madame de Sainfray le regarde avec inquiétude , & n'ose le questionner. Il nous quitte sans rien dire , passe chez Monsieur de Sainfray. Je l'y suis , je lui demande ce qu'il pense de ses deux malades : ils sont au lit de la mort , me répondit-il. Ce coup m'accabla d'autant plus cruellement , que je portois à la fois dans mon cœur & mes douleurs & celles que causeroient au plus aimable des hommes , la mort de son Amante. Il fallut néanmoins l'aller rejoindre. Je craignois que son amoureuse impatience ne lui fit faire quelques démarches indiscrettes , & qu'il n'apprît ce que je lui voulois cacher avec soin. Sitôt qu'il m'apperçoit , il accourt , il se jette à mon cou. Eh bien ! mon cher Libérateur , me dit-il , avec les transports d'une joie excessive , quelle nouvelle m'apportez-vous ? Suis-

je heureux ? Consent-on à me donner Adelaïde pour épouse ; j'avois toute la peine possible à retenir mes larmes. La joie de Durval rendoit mes douleurs plus ameres encore. Adelaïde est incommodée, lui répondis-je assez froidement ; il resta immobile. Il a été néanmoins question de vous, ajoutai-je, Monsieur de Sainfray vous estime, & j'espere..... Quoi ! me dit-il, en m'interrompant, Adelaïde est donc malade ? Oui, lui répondis-je. La fatigue de son voyage en est sans doute la cause. Elle vous prie de ne point vous allarmer ; elle m'a chargé aussi de vous réitérer ses ordres, de ne point approcher du Château. M'en voilà donc encore séparé, me dit-il, ô mon cher Libérateur, que vous êtes heureux ! vous allez la voir. Allez, allez la tirer d'inquiétude, dites-lui que je lui obéirai. De retour au Château, je fus à l'appartement de Monsieur de Sainfray, on me dit qu'il ne vouloit voir personne. Je passai à celui d'Adelaïde, elle fit signe qu'on éloignât

les Domestiques, & elle me pria d'approcher de son lit : Monsieur, me dit-elle, je me meurs, mais le plus cruel de mes maux, est de laisser sur la terre une mere, un amant, une amie qui m'aiment. Vous daignâtes vous intéresser à mon sort. Transmettez à ceux à qui je suis chère des bontés, dont je ne vais plus avoir besoin. N'abandonnez jamais Durval, dites-lui que j'ai dû mourir plutôt que de renoncer à lui. Consolez ma mere, & mandez à Madame de Sainte *** que je me suis ressouvenue jusqu'au dernier soupir qu'elle fût ma meilleure amie. Madame je lui obéis.

LETTRE DE M. DE REUIL,

*A MME DE SAINTE ***.*

Nous avons passé quatre jours dans la plus cruelle incertitude, le pere ne voulant voir personne pas même son épouse, & la fille dans un accablement qui faisait craindre à tout instant pour

ses jours. On leva enfin hier le second appareil; le Chirurgien témoigna quelque espoir, & ranima le nôtre; il la saigna pour la cinquième fois, & elle respire maintenant avec liberté. Son premier soin, en recouvrant la force de parler, fut de demander son pere, on lui répondit qu'il étoit malade: ah! s'écria-t-elle, j'ai donc assassiné à la fois le pere & la fille? Pourquoi ne m'étoit-il pas permis de survivre à l'honneur? Madame de Sain-fray colla son visage sur le sien, & le couvrit de ses larmes. O, ma fille, lui dit-elle tes sublimes sentimens sont innés dans ton ame: Ah! faudra-t-il que la Vertu te coute la vie! J'interrompis cet entretien, en rappelant les espérances que le Chirurgien venoit de nous donner; non, dis-je, à cette tendre mere, nous ne perdrons point l'adorable Adelaïde. Cette aimable enfant me demanda des nouvelles de Durval: a-t-il eu la force de supporter..... Et elle s'arrêta. Il l'ignore, lui répondis-je. Ah! mon cher Bienfaiteur, me dit-

elle , vous me sauvez la vie , vous détruisez ma plus vive douleur. Je l'affurai qu'il étoit même impossible que d'après les mesures que j'avois prises, Durval pût rien favoir de ce qui étoit arrivé. Elle me remercia encore une fois. Pour mettre le comble , me dit-elle , à toutes vos bontés , il faudroit mon cher Protecteur , déterminer mon pere à me revoir sitôt qu'il sortira de son appartement. Je fis naître les difficultés les plus relatives à la conduite passée de son pere , afin de gagner du temps , & de lui laisser celui d'acquérir assez de forces , ou pour apprendre sa mort , ou pour supporter ses nouveaux reproches , elle se rendit à mes observations , & je rentrai bien satisfait dans mon appartement. Il ne manquoit enfin à mes espérances que celle de pouvoir approcher Monsieur de Sainfray , & de le ramener à lui-même. J'avois projeté d'aller attendre qu'on ouvrît l'appartement où il étoit enfermé avec son Valet-de-chambre , & d'user même de violence si on s'opposoit encore à mon passage.

passage. Mais quel a été mon étonnement , lorsque j'ai vû entrer ce matin son Domestique dans ma chambre, & me prier en fondant en larmes de venir parler à son maître. J'y cours sur le champ , je trouve ce malheureux pere respirant à peine. Sitôt qu'il m'apperçoit, il recueille toutes ses forces pour me tendre la main : viens, me dit-il, d'une voix presque éteinte, viens recevoir mon dernier soupir : ô, mon ami, mes entrailles sont déchirées par mes remords, je meurs au désespoir. Dis à ma fille, si elle respire encore..... Oui, lui répondis-je, en l'interrompant, elle vit, elle t'aime, & nous espérons qu'elle guérira de sa blessure : Ne me trompes-tu pas, me dit-il ? Non, lui répondis - je : ô, ma fille, s'écria-t-il, ma chere fille, mon ami, ajouta-t-il, sur le champ, je veux la voir, je veux la voir & l'embrasser encore une fois avant de mourir. Appelle mon Valet-de-chambre & à l'aide de vos bras j'irai..... Y penses-tu, lui dis-je, en l'interrompant, veux-tu abréger ses

jours en exposant les tiens ? Es-tu en état d'être transporté ? Attendons quelques jours. Attendre quelques jours , me répondit-il en pleurant : hélas ! je n'ai peut-être pas deux heures à vivre. J'étois fort embarrassé , au lieu d'appeler son Valet-de-chambre , je fus à l'appartement d'Adelaïde , je lui dis que je sortois de chez son pere. Eh bien , me demanda-t-elle , puis-je espérer qu'il me pardonnera d'avoir préféré la mort au déshonneur ? Oui , lui répondis-je , il voudroit même vous voir. Elle regarda sa mere : mon enfant , lui dit cette tendre mere , il t'est impossible de marcher , à moins qu'on ne te transporte sur ta bergere : oui , oui , dit-elle , allons , allons embrasser mon pere. Je courus porter cette nouvelle à mon malheureux ami , qui s'écria. Je mourrai donc content. On appelle les domestiques , on transporte Adelaïde : à peine ces deux infortunés s'apperçoivent-ils , qu'ils s'écrient à la fois , ô mon pere ! ô ma fille ! On pose la bergere sur des chaises , on l'approche du lit

de ce pere mourant ; fitôt qu'il peut atteindre sa fille, il lui tend une main tremblante, il panche son visage sur le sien & l'inonde de ses larmes. Adelaïde veut parler, il lui fait signe de l'écouter. Ma fille, lui dit-il, je n'ai point voulu mourir sans m'être acquitté auprès de toi des devoirs paternels. L'approche de la mort a dépouillé mon ame des prestiges qui l'ont abusée jusqu'à présent, & mes remords ne me font que trop sentir que je suis pere. J'annule donc la promesse que j'avois faite au Marquis ***, de lui donner ta main & ton cœur. Je consens que tu en disposes en faveur de Durval : Sois heureuse, ma fille, pardonne à un pere à qui l'orgueil avoit ravi ce titre, & qui mourra content si tu veux lui rendre une tendresse dont il n'est plus digne. Il se pencha encore vers sa fille, il appuyoit son visage sur le sien. Il lui demandoit en sanglotant si elle lui pardonnoit. Au même instant, un bruit affreux se fait entendre dans l'antichambre. Je me retourne, je vois en-

trer Durval l'épée à la main : je m'élançai sur lui. Que veux-tu faire , lui dis-je , malheureux : Venger , me répondit-il ; la mort de mon Amante sur le cœur d'un assassin. Il me repoussa , aperçoit Adelaïde , son épée lui tombe des mains , il reste immobile : oui , mon fils , s'écrie ce malheureux père , je suis l'assassin de ma fille. Mais calmez-vous , le Ciel vous venge , je me meurs. Ce jeune homme pâlit , il approche en tremblant. Sortez , Monsieur , lui dit Adelaïde , quiconque est capable d'attenter aux jours de mon père , est indigne de mon cœur. Il voulut parler : sortez , lui répéta-t-elle , je ne puis vous voir sans frémir. Il obéit , je le suivis , & il m'apprit d'où étoit provenu sa fureur. Il me dit qu'attiré par les pleurs de la femme du Gardeschasse , il étoit descendu pour en demander la cause ; qu'elle lui avoit répondu que Monsieur de Sainfray avoit tué sa fille. Qu'à l'instant il étoit remonté prendre son épée à dessein de la plonger dans le cœur de ce malheu-

reux pere , & ensuite dans le sien. J'ai passé le reste de la journée avec lui , il est inconsolable. Il craint que l'extrême délicatesse d'Adelaïde n'absorbe son amour. Il est prêt du désespoir. Je vais retourner au Château & le justifier , si je puis , auprès du cœur de la plus vertueuse des Amantes.

P. S. A peine étois-je rentré au Château , que j'apperçois Durval. Il se précipite aux pieds de M. de Sainfray , se saisit des mains de ce malheureux pere , les arrose de ses larmes. Il veut se justifier de sa violence. La douleur l'accable , & il ne profere que des mots mal articulés. M. de Sainfray l'a embrassé. . . . Ce signe de pardon a transporté ce jeune homme ; il s'est tourné du côté d'Adelaïde. . . . Elle ne veut point le voir. Je lui ai dit de se retirer. Je compte obtenir son pardon de cette aimable fille.

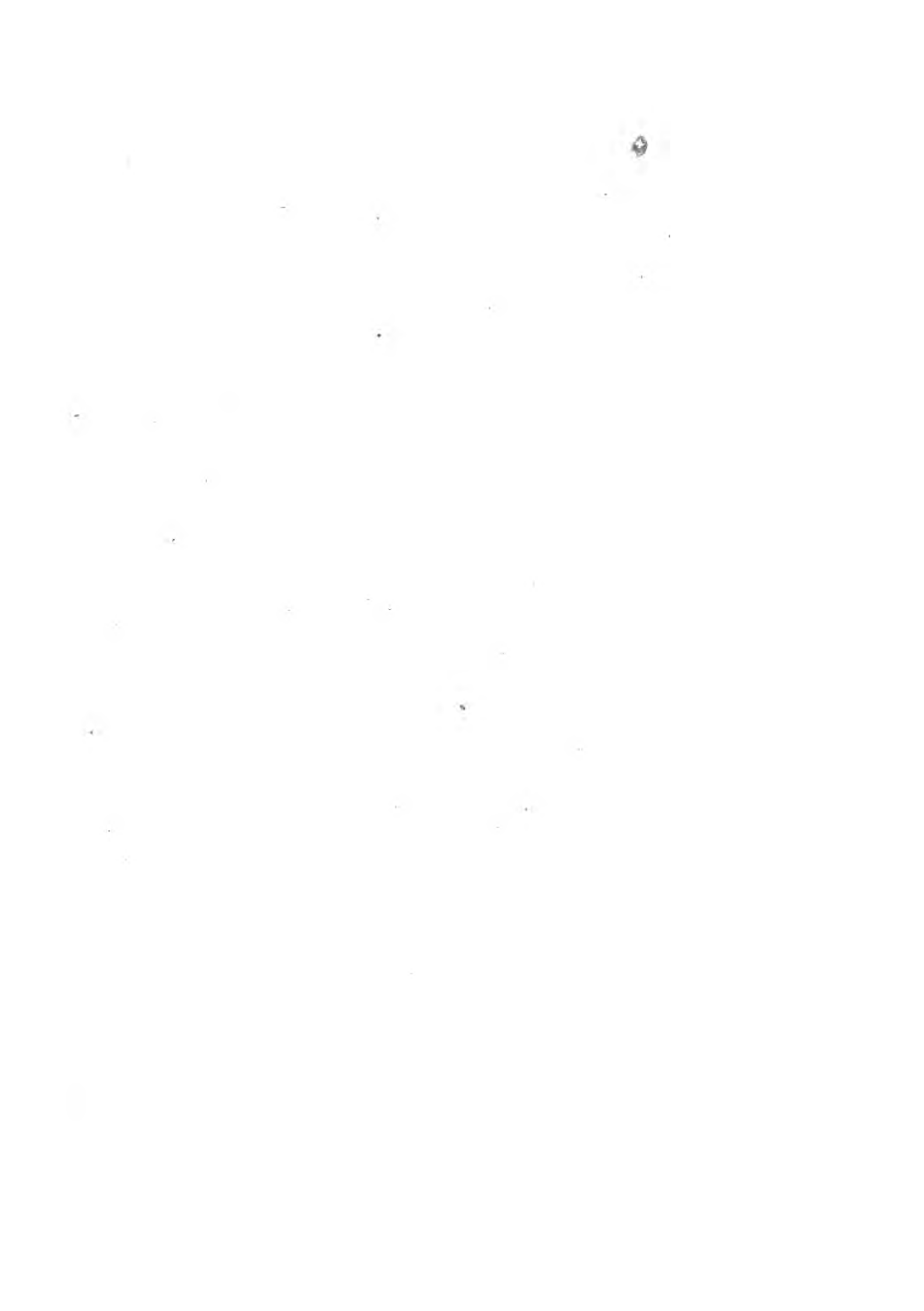


*BILLET D'ADELAIDE**A M^{ME} DE SAINTE ***.*

MON pere est mort, il a payé de sa vie les tendres égaremens de sa fille. O, chere amie! si vous eussiez entendu ses dernieres volontés. Ce matin il me fait demander, on me conduit chez lui, j'y trouve Monsieur le Doyen & Durval : viens, ma fille, me dit-il, d'une voix presque éteinte, viens obéir pour la derniere fois à ton pere. J'approche, il prend ma main, la met dans celle de Durval, & dit au Doyen : voilà l'époux que je donne à ma fille; je veux qu'ils soient mariés devant moi. Il a entendu nos sermens, & il est mort dans nos bras.

F I N.

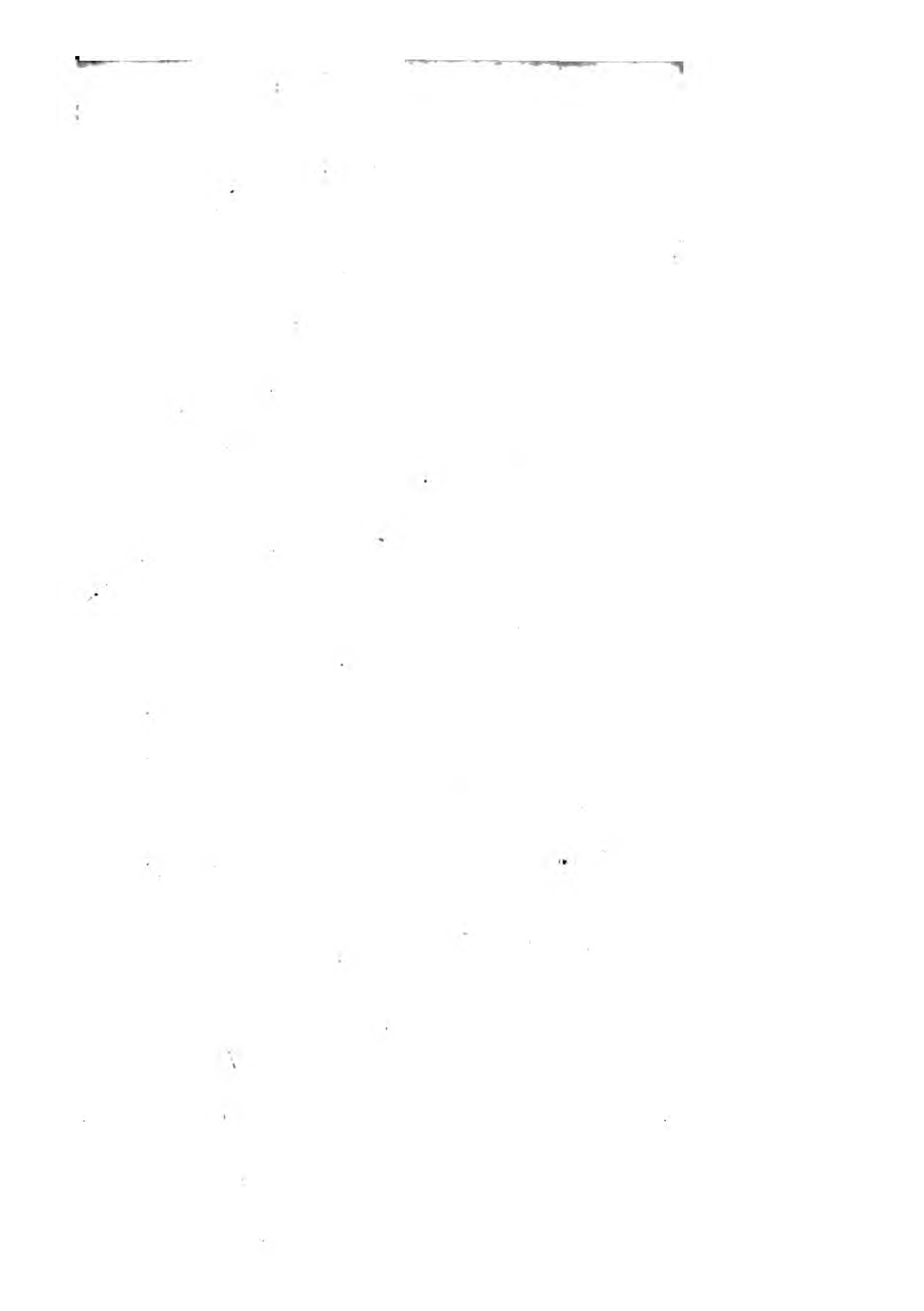
874103



Joanna Booth

27.5.1988

[ZAH.]



Reb'd J+D

2/1989



